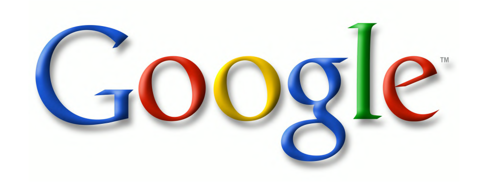
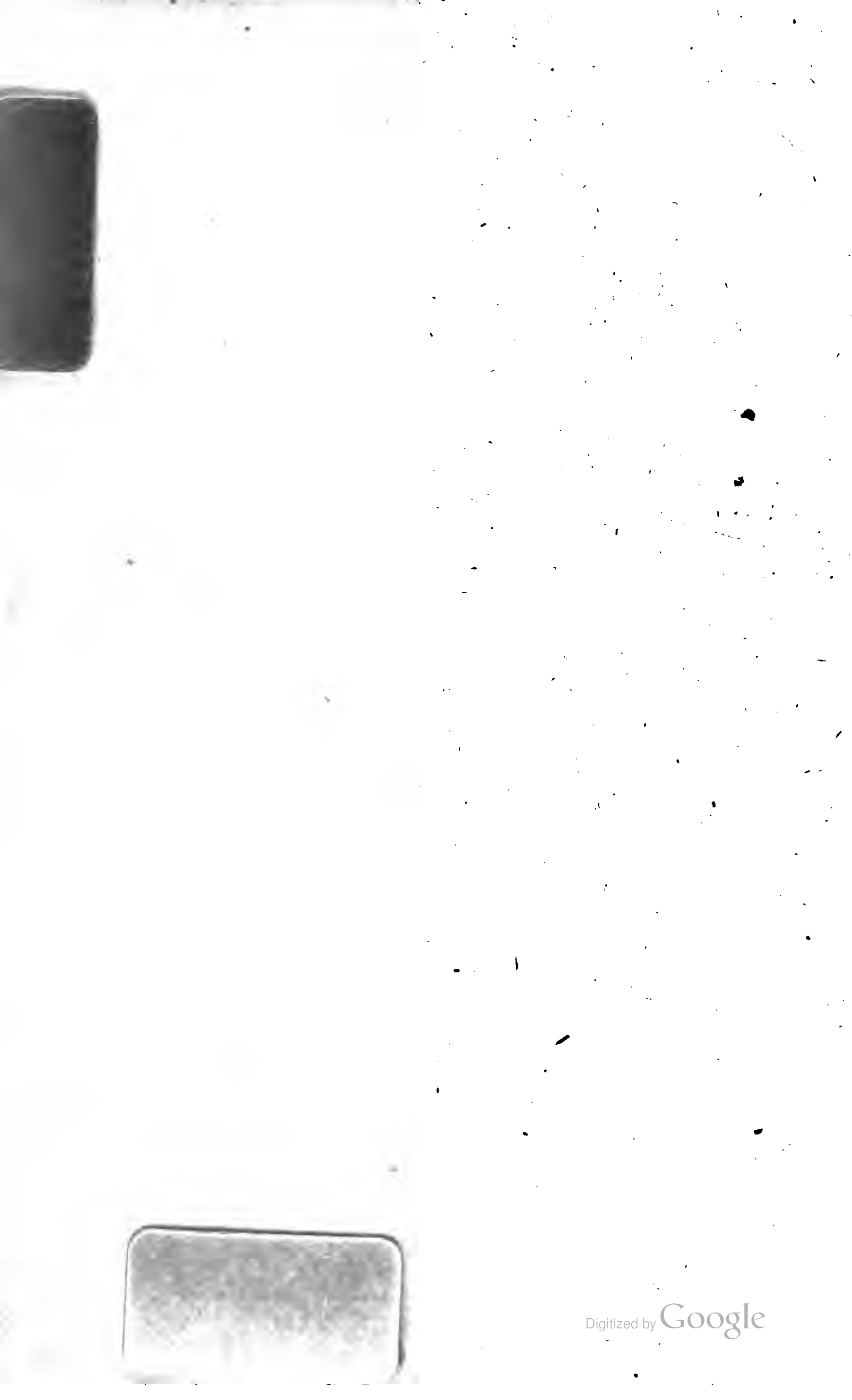






HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

TOME DIX-SEPTIÈME.

LIVRES QU'ON TROUVE
chez le même Libraire.

On trouve chez Maradan l'Histoire d'Angleterre du Docteur Henri, traduite par A. M. H. Boulard & par Cantwel.

On devroit mettre dans toutes les Bibliothèques publiques des Départemens & dans celles des villes de Districts considérables, les meilleurs Livres en chaque genre. Il faudroit même publier promptement des Catalogues des Livres qui ont paru sur l'Agriculture, les Sciences, les Arts, & sur chaque branche de connoissances.

On devroit aussi faire dans ces villes des Cours de Langues angloise & allemande, & y répandre quelques-unes des Bibliothèques de Livres allemands qui sont en très grand nombre à Strasbourg.

Enfin chacune de ces villes devroit avoir des collections de Machines des Cabinets d'Histoire Naturelle & de Phisique, des Laboratoires de Chimie, une collection des meilleurs Journaux, tels que celui des Sçavans, & l'Esprit des Journaux avec les Tables; un Journal qui fit connoître les sçavans Artistes, & les hommes qui auroient rendu service au Département; enfin des Ecoles où l'on enseignât le grec & sur-tout le latin, qui est la Langue universelle des Sçavans, & dont la connoissance est absolument indispensable aux hommes instruits. On pourroit aussi y multiplier les Imprimeries, soit à presses soit à rouleaux. J'engage ceux qui ont du loisir à se livrer à la Traduction des Livres écrits en Langues modernes, mine extrêmement riche, & qui n'a été encore qu'effleurée; je les engage à se procurer de petites Imprimeries, & à nous donner des Editions sans luxe & un peu serrées, tant de ces Traductions que des Ouvrages utiles qui leur paroîtront rares. Ce seroit un amusement utile pour les enfans, & ce seroit dans l'hiver une ressource pour les gens de la campagne, que d'imprimer. Il ne resteroit plus qu'à trouver un papier qui fût moins coûteux, ou à rendre moins cher celui dont nous nous servons. Multiplions les bons Livres, & qu'on diminue leur prix en les imprimant d'un caractère plus serré, ce qui diminue beaucoup le nombre des volumes, comme on en peut juger par l'Edition in-8°. de l'Histoire Naturelle de Buffon, qui est peu commune, & qui devroit être réimprimée & être très-repandue. Elle pourroit se donner à bon marché, contenant très-peu de volumes. Qu'on multiplie les bons Livres, & qu'on les rende d'un prix accessible à tous les Citoyens. *Vœux du Citoyen* A. M. H. B.

HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHÛTE DE L'EMPIRE ROMAIN,

Traduite par CANTWEL.

TOME DIX-SEPTIÈME.

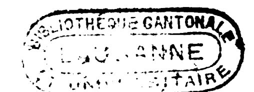




A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André des Arts, n°. 9.

An IIIme. de la République Françaiſe, ſixième mois, vieux ſtyle 1795.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
UNIVERSITAIRE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce dix-ſeptième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE





HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

SUITE DU CHAPITRE LXII.

Paléologue bannit le jeune Empereur, après lui avoir fait crever les yeux, A. D. 1261. 25 Décembre.

ON célébra la restauration de Constantinople comme l'époque d'un nouvel Empire : le Conquérant seul, & par le droit de son épée, renouvela la cérémonie de son couronnement dans la cathédrale de Sainte-Sophie ; le nom & les honneurs de Jean Lascaris, son pupille & son légitime Souverain, furent

insensiblement abolis. Mais ses droits subsistoient encore dans le souvenir des Peuples, & le jeune Monarque avançoit vers l'âge de la virilité & de l'ambition. Paléologue, arrêté peut-être par le cri de sa conscience, ne souilla point ses mains du sang d'un Prince innocent; mais il s'assura la possession du trône par un de ces crimes avec lesquels l'habitude avoit familiarisé les Grecs modernes: la perte de la vue rendoit un Prince incapable de gouverner l'Empire; au lieu de lui arracher douloureusement les yeux, on en détruisit le nerf optique en les exposant à la réverbération ardente d'un bassin rougi au feu (22), & Jean Lascaris

(22) Cette manière moins barbare de priver de la vue fut essayée, dit-on, par Démocrite, qui en fit l'expérience sûr lui-même, lorsqu'il voulut se débarrasser de la vue du Monde. Cette Histoire est absurde. Le mot *abacinare* en latin & en italien, a fourni à Ducange, Gloss. Latin. l'occasion de passer en revue les différentes manières d'ôter la vue ou d'aveugler. Les plus violentes étoient d'arracher les yeux, de les brûler avec un fer rouge ou du vinaigre bouillant, ou de serrer la tête avec une corde si violemment que les yeux en sortissent.

fut relégué dans un château écarté, où il languit obscurément durant un grand nombre d'années. Ce crime réfléchi peut paroître incompatible avec les remords; mais en supposant que Michel comptât sur la miséricorde du Ciel, il n'en redoutoit pas moins les reproches & la vengeance des hommes, qu'il avoit mérités par sa barbare perfidie; ses Courtisans timides ou pervers applaudissoient ou gardoient le silence; mais le Clergé faisoit entendre ses clameurs au nom d'un Maître invisible, & par l'ordre & l'exemple d'un Prélat innaccessible aux tentations de la crainte & de l'espoir. Après une courte abdication de sa dignité, Arsène (23) avoit consenti à réoccuper le trône ecclésiastique de Constantinople, & de présider à la restaura-

(23) Voyez la première retraite & la restauration d'Arsène, dans Pachymer (l. II, c. 15, l. III, c. 1 — 2), & Niceph. Greg. (l. III, c. 1, l. IV, c. 1). La postérité appela justement le αφελεια & ῥαθυμια d'Arsène, les vertus d'un Hermite & les vices d'un Ministre, l. 12, c. 2.

tion de l'Eglise. Les artifices de Paléologue s'étoient joués long-temps de la pieuse crédulité du Prélat, qui se flattoit d'adoucir l'Usurpateur par sa soumission, & de protéger en même temps le jeune Empereur. Lorsque Arsène apprit le funeste sort de Lascaris, il lança les foudres de l'Eglise, & l'influence de la Religion soutint la cause de la justice & de l'humanité. Dans un Synode d'Evêques animés par l'exemple du Primat, le Patriarche prononça contre Michel une sentence d'excommunication ; mais il eut la prudence de continuer à le nommer dans les prières publiques. Les Prélats d'Orient n'avoient point adopté les dangereuses maximes de l'ancienne Rome; ils ne prétendoient point forcer à l'obéissance, déposer les Monarques & délier leurs Sujets du serment de fidélité ; mais le criminel, séparé de Dieu & de l'Eglise, devenoit un objet d'horreur ; & dans une capitale habitée par des fanatiques, cette horreur pouvoit armer le

Paléologue est excommunié par le Patriarche Arsène, A. D. 1262—1268.

bras d'un aſſaſſin ou exciter une ſédition. Paléologue ſentit le danger, confeſſa ſon crime, & implora la clémence de ſon Juge : le mal étoit irréparable ; il en avoit obtenu le prix, & la rigueur de la pénitence qu'il ſollicitoit, pouvoit effacer la faute & lui donner la réputation de ſainteté. Mais le Patriarche refuſa d'indiquer un moyen d'expiation ou de donner aucun eſpoir de miſéricorde. » Faut-il, dit Michel, que j'abdique l'Empire « ? & il offrit ou ſembloit offrir de remettre l'épée royale. Arsène fit un mouvement pour s'en ſaiſir : mais lorſqu'il apperçut que l'Empereur n'étoit point diſpoſé à payer ſi cher ſon abſolution, il ſe retira dans ſa cellule avec indignation, & laiſſa le Monarque ſuppliant en larmes & à genoux devant la porte (24).

(24) Pachymer raconte clairement le crime & l'excommunication (l. III, c. 10 — 14 — 19, &c.), & Gregoras (l. IV, c. 4) ; ſa confeſſion & ſa pénitence leur rendit la liberté.

Le ſcandale & le danger de cette excommunication ſubſiſta durant plus de trois années. Le temps & le repentir de Michel firent ceſſer les clameurs du Peuple, & les Prélats condamnèrent la rigueur d'Arsène comme oppoſée à la douceur de l'Evangile. L'Empereur fit adroitement preſſentir que ſi on rejetoit encore ſa ſoumiſſion, il pourroit réclamer l'indulgence du Pontife Romain; mais il parut plus ſimple de déplacer le Juge trop ſévère. On accuſa Arsène d'une conſpiration; quelques irrégularités de ſon ordination & de ſon gouvernement ſprituel fournirent un prétexte; un Synode le dépoſa, & une garde de Soldats le tranſporta dans une petite iſle de la Propontide. Avant de partir pour ſon exil, le Patriarche ordonna qu'on prît un état des tréſors de l'Egliſe, déclara qu'il ne poſſédoit perſonnellement que trois pièces d'or, qu'il avoit gagnées à copier des pſeaumes, & refuſa juſqu'au dernier ſoupir le pardon imploré par

l'Empereur (25). Quelque temps après son départ, Grégoire, Evêque d'Andrinople vint occuper le siége de Byzance; mais son autorité ne parut pas suffisante pour absoudre le criminel; Joseph, vénérable Moine, remplit cette importante fonction; & le Sénat & le Peuple assistèrent à cette cérémonie édifiante. Au bout de six ans, l'humble pénitent parvint à rentrer dans la communion des Fidèles, & la postérité apprendra avec plaisir que la première condition imposée à l'Usurpateur, fut d'adoucir, autant qu'il étoit possible, le sort de l'infortuné Lascaris. Mais les Moines & une partie du Clergé conservoient encore l'inflexibilité d'Arsène, & ce schisme dura plus de quarante-huit ans. Michel & son fils respectèrent leurs scrupules, & la récon-

(25) Pachymer raconte l'exil d'Arsène (l. IV, c. 1 — 16). Il fut un des Commissaires qui le visitèrent dans son isle déserte. Le dernier testament de l'intraitable Patriarche existe encore (Dupin, Bibliot. Ecclef. tome X, p. 95).

ciliation des Arsénites occupa sérieusement l'Etat & l'Eglise. Ils imaginèrent & proposèrent de prouver la justice de leur cause par un miracle : on jeta dans un brasier ardent deux papiers sur lesquels étoient inscrits leur sentiment & celui de leurs adversaires, dans la confiance que les flammes respecteroient la vérité; mais ils furent rapidement consumés l'un & l'autre, & cet accident imprévu, qui donna la paix d'un jour, prolongea la querelle durant un siècle (26). Le traité final donna la victoire aux Arsénites : le Clergé s'abstint pour quelques jours de toutes fonctions ecclésiastiques; on déposa le corps d'Arsène dans le sanctuaire; & au nom du saint défunt, le

---

(26) Pachymer (l. VII, c. 22) raconte la cérémonie de cette épreuve miraculeuse en Philosophe, & cite avec le même mépris un complot des Arsénites, qui essayèrent de cacher une révélation dans le cercueil d'un Saint (l. VII, c. 13); mais il compense cette incrédulité par une image qui pleure, une autre qui répand du sang, &c. (l. VII, c. 30), & la cure miraculeuse d'un homme sourd & muet de naissance (l. XI, c. 32).

Prince & le Peuple furent absous des péchés de leurs pères (27).

Le crime de Paléologue eut pour motif, ou au moins pour prétexte, l'établissement de sa famille ; & il s'empressa d'assurer la succession en partageant les honneurs de la pourpre avec son fils aîné. Andronic fut couronné & proclamé Empereur des Romains dans la seizième année de son âge ; il porta ce titre auguste durant un règne long & peu glorieux, neuf ans comme le collègue de son père, & cinquante ans comme son successeur. Michel auroit été jugé lui-même plus digne du trône s'il n'y fût jamais monté : les assauts de ses ennemis spirituels & domestiques lui laissèrent rarement le temps de travailler à sa propre gloire ou au bonheur de ses Sujets. Il enleva aux Francs les isles les plus pré-

Règne de Michel Paléologue, A. D. 1259 1 Décembre. A. D. 1282, 11 Décembre.

Règne d'Andronic l'aîné, A. D. 1273. 8 Novembre. A. D. 1332. 13 Février.

(27) Pachymer a répandu dans treize livres, l'Histoire des Arsénites. Nicéphore (l. VII. 9), qui semble n'aimer ni n'estimer ces Sectaires, raconte leur réunion & leur victoire.

cieuses de l'Archipel, Lesbos, Chio & Rhodes : sous la conduite de son frère, qui commandoit à Sparte & dans la Malvasie, les Grecs recouvrèrent toute la partie orientale de la Morée depuis Argos & Naples jusqu'au cap de Ténare. Le Patriarche censura sévèrement l'effusion du sang chrétien, & tâcha inutilement d'inspirer aux Princes ses craintes & ses scrupules. Mais tandis qu'on s'occupoit de ces conquêtes d'Occident, les Turcs disposoient de tous les pays au delà de l'Hellespont, & leurs déprédations justifièrent le sentiment d'un Sénateur, qui prédit au moment de sa mort qu'en recouvrant Constantinople, les Grecs perdroient l'Asie; les Lieutenans de Michel achevèrent ses conquêtes; ce Prince s'enferma dans son palais, & ses négociations avec les Papes & le Roi de Naples, présentent des traits d'une politique perfide & sanguinaire (28).

---

(28) Des douze livres de Pachymer, les six premiers

Son union avec l'Eglise latine, A. D. 1274—1277.

I. Le Vatican étoit le réfuge le plus naturel d'un Empereur Latin chassé de son trône; le Pape Urbain IV, sensible aux malheurs du Prince fugitif, sembla vouloir soutenir ses droits. Il fit prêcher une Croisade contre les Grecs Schismatiques, avec indulgence plénière, & excommunia leurs alliés & leurs adhérens. Urbain sollicita les secours de Louis IX en faveur de son parent, & demanda un dixième des revenus ecclésiastiques de la France & de l'Angleterre pour le service de la guerre sainte (29). Le rusé Michel, qui guettoit attentivement les progrès de la tempête naissante, essaya de suspendre les hostilités du Pape & de calmer son zèle par des ambassades sup-

---

contiennent, ainsi que le quatrième & le cinquième de Niceph. Gregor. le règne de Michel Paléologue. Lorsque ce Prince mourut, Pachymer avoit quarante ans. Au lieu de diviser son Histoire en deux livres comme le père Poussin son Editeur, je suis Ducange & Cousin.

(29) Ducange, Hist. de C. P. l. v, c. 33, &c. tiré des Epîtres d'Urbain IV.

pliantes & des lettres respectueuses; mais il insinuoit qu'un établissement de paix solide devoit nécessairement précéder la réunion des deux Eglises. La Cour de Rome ne s'en laissa point imposer par cet artifice grossier; on répondit à Michel qu'un fils ne pouvoit espérer le pardon de son père qu'après avoir prouvé la sincérité de son repentir; & que la Foi orthodoxe pouvoit seule préparer une base d'alliance & d'amitié. Après beaucoup de délais & de détours, l'approche du danger & l'importunité de Grégoire X obligèrent Paléologue d'entamer une négociation plus sérieuse: il allégua l'exemple du grand Vataces, & le Clergé Grec, qui pénétroit les intentions du Prince, ne s'alarma point des premières démarches de respect & de réconciliation. Mais lorsqu'il voulut presser l'exécution du traité, les Prélats déclarèrent que les Latins étoient, non seulement de nom mais de fait, des Hérétiques, & qu'ils les regardoient comme la portion la plus

méprisable de l'espèce humaine (30). L'Empereur tâcha de persuader, d'intimider ou de corrompre les Ecclésiastiques les plus estimés du Peuple, & d'obtenir l'approbation de chaque individu. Il se servit alternativement des motifs de la sûreté publique & des argumens de la charité chrétienne. On pesa le texte des Pères & les armes des François dans la balance de la Politique & de la Théologie; & sans approuver le supplément au symbole de Nicée, les plus modérés avouèrent qu'ils croyoient possible de concilier les deux propositions qui occasionnoient le schisme, & de réduire la procession du Saint-Esprit, du père par le fils, ou du père & du fils, à un sens

(30) A raison de leurs relations mercantiles avec les Génois & les Vénitiens, les Grecs appeloient les Latins καπηλοι & βαναυσοι (Pachymer, l. v, c. 10). Les uns sont Hérétiques de nom, & les autres de fait, comme les Latins, dit le savant Veccus (l. v, c. 12), qui se convertit peu de temps après (c. 15, 16), & fut fait Patriarche (c. 24).

catholique & orthodoxe (31). La ſuprématie paroiſſoit plus facile à concevoir, mais plus pénible à confeſſer. Michel repréſentoit aux Moines & aux Prélats qu'ils ne pouvoient pas refuſer de conſidérer l'Evêque de Rome comme le Chef des Patriarches; que les conſéquences du droit d'appel ne ſeroient pas fort dangereuſes à raiſon de l'éloignement, & qu'ils pouvoient les éviter par de la circonſpection. Paléologue proteſta qu'il ſacrifieroit ſon Empire & ſa vie plutôt que de céder le moindre article de Foi orthodoxe ou d'indépendance nationale; & cette déclaration fut ſcellée par une bulle d'or. Le Patriarche Joſeph ſe retira dans un monaſtère, en attendant l'événement du traité; l'Empereur, ſon fils Andronic,

(31) Dans cette claſſe, nous pouvons placer Pachymer lui-même, dont le récit complet & impartial occupe les cinquième & ſixième livres de ſon Hiſtoire. Cependant il ne parle point du Concile de Lyon, & ſemble croire que les Papes réſidoient toujours à Rome ou dans l'Italie (l. v, c. 17—21).

trente-cinq Evêques Métropolitains & leurs Synodes signèrent les lettres d'union & d'obéissance, & on grossit la liste du nom de tous les Diocèses que l'invasion des Infidèles avoit anéantis. Une ambassade composée de Ministres & de Prélats intelligens, dont les ordres secrets autorisoient & recommandoient une complaisance sans borne, s'embarqua pour l'Italie, & porta des parfums & des ornemens précieux pour l'autel de Saint-Pierre. Le Pape Grégoire X les reçut dans le Concile de Lyon, à la tête de cinq cents Evêques (32). Il versa des larmes de joie sur ses enfans soumis & repentans, reçut le serment des Ambassadeurs qui abjuroient le schisme au nom des deux Empereurs, décora les Prélats de l'anneau & de la mitre, chanta en grec & en latin le symbole de Nicée, avec l'ad-

(32) Voyez les Actes du Concile de Lyon dans l'année 1274, Fleury, Hist. Eccles. tome XVIII, p. 181—199; Dupin, Bibliot. Eccles. t. X, p. 135.

dition du *filioque*, & se félicita de ce qu'il avoit été réservé à réunir les deux Eglises. Les Nonces du Pape partirent bientôt après les Députés de Byzance, pour terminer cette pieuse opération, & leurs instructions attestent que la politique du Vatican ne se contentoit point d'un vain titre de suprématie. Ils reçurent ordre d'examiner les dispositions du Monarque & du Peuple, & d'absoudre les Membres du Clergé schismatique qui feroient les sermens d'abjuration & d'obéissance; d'établir dans toutes les églises l'usage du symbole orthodoxe; de préparer la réception d'un Cardinal Légat avec les pleins pouvoirs de sa dignité & de son office; & de faire sentir à l'Empereur les avantages qu'il pourroit tirer de la protection temporelle du Pontife Romain (33).

(33) Cette instruction curieuse, tirée avec plus ou moins d'exactitude par Wading & Leo Allatius dans les archives du Vatican, est donnée dans un extrait ou version par Fleury (tome XVIII, p. 252—258).

Mais

Mais ils ne trouvèrent pas un ſeul partiſan chez une Nation qui prononçoit avec horreur le nom de Rome & de l'union. A la vérité le Patriarche Joſeph n'occupoit plus le trône de Patriarche ; on lui avoit ſubſtitué Veccus, Eccléſiaſtique modeſte & éclairé ; & les mêmes motifs obligeoient encore l'Empereur à perſévérer dans ſes diſpoſitions publiques. Mais en particulier il affectoit de blâmer l'orgueil des Latins & de déplorer leurs innovations ; & tandis que Paléologue aviliſſoit ſon caractère par cette double hypocriſie, il encourageoit & puniſſoit en même temps l'oppoſition de ſes Sujets. Du conſentement des deux Egliſes, on prononça une ſentence d'excommunication contre les Schiſmatiques obſtinés ; la puiſſance de Michel appuya les cenſures ; & lorſque les moyens de perſuaſion ne réuſiſſoient pas, ils employoient les menaces, la priſon, l'exil, le fouet & les mutilations, la pierre de touche, dit un Hiſtorien, du courage & Il perſécute les Grecs, A. D. 1277—1282.

de la lâcheté. Deux Princes Grecs qui régnoient encore sur l'Etolie, l'Epire & la Thessalie, s'étoient soumis au Souverain de Constantinople, mais rejetèrent les chaînes du Pontife Romain, & soutinrent avec succès leur refus par les armes. Sous leur protection, les Evêques & les Moines fugitifs assemblèrent des Synodes, rétorquèrent le nom d'Hérétique, & y ajoutèrent celui d'Apostat. Le Prince de Trebisonde se proposa de prendre le titre d'Empereur que Michel n'étoit plus digne de porter; & les Latins de Negrepont, de Thèbes, d'Athènes & de la Morée, oubliant le mérite de la conversion, se joignirent aux ennemis de Paléologue. Ses Généraux favoris, qui faisoient partie de sa famille, désertèrent ou le trahirent successivement. Sa sœur Eulogie, sa nièce & deux de ses cousines fomentèrent une conspiration; une autre de ses nièces, Marie, Reine des Bulgares, négocia la ruine de son oncle avec le Sultan d'Egypte; & leur perfidie passa dans l'opi-

tion publique pour l'effort de la vertu (34). Lorsque les Nonces du Pape le pressèrent de consommer le saint ouvrage, Paléologue leur exposa dans un récit circonstancié tout ce qu'il avoit fait & ce qu'il avoit souffert. Ils ne pouvoient pas douter que les Sectaires des deux sexes & de tous les rangs n'eussent été privés de leurs honneurs, de leur fortune & de leur liberté. La liste des confiscations & des châtimens contenoit les noms des personnes les plus chéries de l'Empereur, & de celles qui méritoient le mieux ses bienfaits. Ils contemplèrent dans les prisons quatre Princes du sang impérial, enchaînés comme des malfaiteurs. Deux de ces captifs obtinrent la liberté, l'un par la soumission, & l'autre par la mort; les deux

(34) Cette confession franche & authentique de la détresse de Michel, est écrite en latin barbare par Ogier, qui se donne le titre de Protonotaire des Interprètes, & transcrite par Wading, des Mss. du Vatican (A. D. 1278, n°. 3). J'ai trouvé, par hasard, ses annales de l'Ordre Franciscain, *Fratres Minores*, parmi les papiers de rebut chez un Libraire.

autres furent punis de leur obstination par la perte des yeux ; & les Grecs les moins opposés à l'union, déplorèrent cette cruelle & honteuse tragédie (35). Les persécuteurs doivent s'attendre à la haine de leurs victimes ; mais ils tirent ordinairement quelque consolation du témoignage de leur conscience, des applaudissemens de leur parti, & peut-être du succès de leur entreprise. Michel, dont l'hypocrisie n'étoit animée que par des motifs de politique, devoit s'abhorrer lui-même, mépriser ses partisans, estimer & envier les rebelles qui bravoient dans les fers son artificieuse cruauté. Tandis qu'on abhorroit sa violence à Constantinople, on se plaignoit à Rome de sa lenteur, on y révoquoit en doute sa sincérité ; & la sentence du

(35) Voyez le sixième Livre de Pachymer, & particulièrement les chapitres 1 — 11 — 16 — 18 — 24 — 27 ; on est d'autant plus fondé à le croire, qu'il parle de cette persécution avec plus de douleur que d'aigreur.

Pape Martin exclut de la communion des Fidèles celui qui travailloit à y faire rentrer une Eglise schismatique. Dès que le Tyran fut expiré, les Grecs abjurèrent l'union d'un consentement unanime; on purifia les églises, & Andronic, en versant des larmes sur les erreurs de sa jeunesse, refusa pieusement aux restes de son père les obsèques d'un Prince & même d'un Chrétien (36).

L'union abrogée, A. D. 1283.

II. Les Latins, durant leurs calamités, avoient laissé tomber en ruine les tours de Constantinople; Paléologue les fit rétablir, fortifier & garnir abondamment de grains & de provisions salées, dans la crainte d'un siége qu'il s'attendoit de soutenir bientôt contre les Puissances de l'Occident. Le Monarque des deux Siciles étoit le plus formidable de ses voisins;

Charles d'Anjou s'empare de Naples & de la Sicile.

---

(36) Pachymer, l. VII, c. 1—11—17. Le discours d'Andronic l'aîné (l. XII, c. 2) est un Acte curieux qui prouve que si les Grecs étoient esclaves de l'Empereur, l'Empereur n'étoit pas moins esclave de la superstition & du Clergé.

mais tandis que Mainfroi, bâtard de Frédéric II, occupoit ce trône, ses Etats servoient de rempart à l'Empire d'Orient. Quoique actif & brave, Mainfroi, séparé de la cause des Latins & proscrit par les sentences successives de plusieurs Papes, ne pensoit qu'à se défendre; & la Croisade dirigée contre l'ennemi personnel de Rome, occupoit les armées qui auroient pu assiéger Constantinople. Le frère de Saint Louis, Charles, Comte d'Anjou & de Provence, conduisoit la Chevalerie de France à cette sainte (37) expédition; le Vengeur de Rome obtint pour prix la couronne des deux Siciles. L'aversion de ses Sujets Chré-

(37) Les meilleures Relations de la conquête de Naples par Charles d'Anjou, se trouvent dans les Chroniques florentines de Ricordano Malespina (c. 175—193) & Giovanni Villani (l. VII, c. 1—10—25—30), publié par Muratori dans les huitième & treizième vol. des Historiens de l'Italie. Il a abrégé dans ses Annales (tome XI, p. 56—72) les grands événemens dont on trouve aussi la description dans l'Historia Civile de Giannone, tome II, l. XIX, tome III, l. XX.

tiens obligea Mainfroi d'enrôler une colonie de Sarasins, que son père avoit établie dans la Pouille ; & cette ressource odieuse peut expliquer la méfiance du Héros Catholique, qui rejeta toutes les propositions d'accommodement. » Portez, » dit Charles, ce message au Sultan de » Nocera ; dites-lui que Dieu & nos » épées décideront entre nous, & que » s'il ne m'envoie pas au Paradis, je » l'enverrai sûrement aux Enfers «. Les armées se joignirent : j'ignore dans quel endroit de l'autre Monde alla Mainfroi ; mais dans celui-ci il perdit, près de Benevent, la bataille la couronne & la vie. Naples & la Sicile se peuplèrent d'une race belliqueuse de Noblesse françoise ; & leur Chef ambitieux se promit de faire bientôt la conquête de l'Afrique, de la Grèce & de la Palestine. Des motifs spécieux pouvoient le déterminer à essayer d'abord ses armes contre Constantinople ; & Paléologue, qui ne comptoit point sur ses propres forces, implora plusieurs fois

l'humanité de Saint Louis contre l'ambition de son frère, sur lequel il conservoit un juste ascendant. Charles fut occupé un moment de l'invasion de Conradin, dernier héritier de la Maison impériale de Souabe; mais ce jeune Prince succomba dans une entreprise au dessus de ses forces; & sa tête publiquement abattue sur un échafaud, apprit aux rivaux de Charles à craindre pour leur vie autant que pour leurs Etats. La dernière Croisade de Saint Louis sur la côte d'Afrique donna encore un répit au Souverain de Byzance. Le devoir & l'intérêt obligeoient également le Roi de Naples à seconder la sainte entreprise. La mort de Saint Louis le débarrassa d'un censeur importun. Le Roi de Tunis se reconnut Vassal & Tributaire de la couronne de Sicile; & les plus intrépides des Chevaliers François eurent la liberté de marcher sous sa bannière contre l'Empire Grec. Un mariage & un traité réunirent ses intérêts à ceux de la Maison de Courtenai; il

Il menace l'Empire Grec, A. D. 1270, &c.

promit sa fille Béatrix à Philippe, fils & héritier de l'Empereur Baudouin; on lui accorda une pension de six cents onces d'or pour soutenir sa dignité; son père distribua généreusement à ses Alliés les royaumes & les provinces de l'Orient, ne réservant pour lui que la ville de Constantinople & ses environs, jusqu'à la distance d'une journée de marche (38). Dans ce danger pressant, Paléologue s'empressa de souscrire le symbole & d'implorer la protection du Pape, qui prit avec le ton d'autorité le titre d'Ange de paix & de père commun des Chrétiens. Sa voix respectable enchaîna la valeur & l'épée de Charles d'Anjou; & les Ambassadeurs Grecs l'apperçurent qui mordoit de fureur son sceptre d'ivoire dans l'antichambre du Pontife Romain. Il paroît que ce Prince respecta la médiation désintéressée

(38) Ducange, Hist. de C. P. l. v, c. 49—56, l. vi, c. 1—13. Voyez Pachymer, l. iv, c. 29, l. v, c. 7—10—35, l. vi, c. 30—32, 33, & Nicéphore Gregoras, l. iv, 5, l. v, 1, 6.

de Grégoire X ; mais l'orgueil & la partialité de Nicolas III irritèrent sa fierté ; & l'attachement de ce Pontife pour la famille des Ursins, dont il descendoit, aliéna du service de la chrétienté le plus redoutable de ses champions. La ligue contre les Grecs, composée de Philippe, l'Empereur Latin, du Roi des deux Siciles & de la République de Venise, alloit avoir son exécution ; & l'élection de Martin, François de Nation, sur le trône pontifical, donna une sanction à l'entreprise. Philippe fournissoit son nom, Martin une bulle d'excommunication, les Vénitiens une escadre de quarante galères, & les forces de Charles consistoient en quarante Comtes, dix mille hommes d'armes, un corps nombreux d'infanterie, & une flotte de plus de trois cents vaisseaux de transport. On fixa le jour où cette nombreuse armée devoit se rassembler dans le port de Brindes, & trois cents Chevaliers qui s'étoient emparés de l'Albanie, essayèrent d'avancer, d'em-

porter la forteresse de Belgrade. Leur défaite put flatter un instant la vanité de la Cour de Constantinople ; mais Paléologue désespérant toujours de ses armes (39), eut recours à la perfidie.

Paléologue excite les Siciliens à se révolter, A. D. 1280.

Parmi les adhérents fugitifs de la Maison de Souabe, Jean de Procida fut chassé d'une petite isle de ce nom, qu'il possédoit dans la baie de Naples. Il descendoit d'une famille noble ; son éducation avoit été soignée, & dans son exil Jean se tira de l'indigence en pratiquant la Médecine, qu'il avoit étudiée dans l'école de Salerne. Il ne lui restoit plus rien à perdre que la vie, & la première qualité d'un rebelle est de la mépriser. Procida possédoit l'art de négocier & de déguiser ses motifs. Dans ses transactions avec des Nations & avec des particuliers, il persuadoit à tous les partis qu'il ne s'occupoit que de leurs intérêts.

(39) Le Lecteur d'Hérodote se rappellera de quelle manière miraculeuse l'armée assyrienne de Sennacherib fut désarmée & détruite (l. 11, c. 141).

Les nouveaux Etats de Charles gémissoient sous la verge des tyrannies fiscales & militaires (40). Il sacrifioit la fortune & la vie de ses Sujets Italiens à ses jouissances personnelles & à la licence de ses Courtisans : sa présence contenoit la haine des Napolitains ; mais l'administration foible & vicieuse des Lieutenans ou des Gouverneurs excitoit le mépris & l'indignation des Siciliens. Procida ranima le sentiment de la liberté par son éloquence, & fit trouver à chaque Baron son intérêt personnel à soutenir la cause commune. Dans l'espérance d'un secours étranger, Jean visita successivement la Cour de l'Empereur Grec & celle de

(40) Selon Sabas Malaspina (Hist. de Sicile, l. III, c. 16, dans Muratori, tome VIII, p. 832), les Sujets de Charles qui avoient regardé Mainfroi comme un loup vorace, le regrettèrent comme un innocent agneau ; & il justifie leur mécontentement par la tyrannie du Gouvernement des François (l. VI, c. 2 — 7). Voyez le Manifeste Sicilien dans Nicolas Specialis, l. I, c. 11 ; dans Muratori, tome X, p. 930.

Pierre, Roi d'Aragon (41), qui possédoit les pays maritimes de Valence & de Catalogne. On offrit à Pierre une couronne qu'il auroit pu justement réclamer en faisant valoir les droits de son mariage avec la sœur de Mainfroi, & le dernier vœu de Conradin, qui de l'échafaud où il perdit la vie, avoit jeté sa bague à son héritier & à son vengeur. Paléologue se décida facilement à distraire son ennemi d'une guerre étrangère, en l'occupant chez lui d'une révolte; il fournit vingt-cinq mille onces d'or, dont on se servit utilement pour armer une flotte de Catalans, qui mirent à la voile sous un pavillon sacré, & sous le prétexte d'attaquer les Sarasins de l'Afrique. Déguisé en Moine ou en Mendiant, l'infatigable organe de la révolte vola de

(41) Voyez le caractère & les conseils de Pierre, Roi d'Aragon, dans Mariana (Hist. Hispan. l. XIV, c. 6, tome II, p. 133). Le Lecteur pardonnera les défauts du Jésuite en faveur de son style, & souvent en faveur de son discernement.

Constantinople à Rome, & de Sicile à Saragosse. Le Pape Nicolas, ennemi personnel de Charles, signa lui-même le traité; & son acte de donation transporta les fiefs de Saint Pierre, de la Maison d'Anjou dans celle d'Aragon. Le secret, quoique répandu dans tant de différens pays, fut gardé durant plus de deux années avec une discrétion impénétrable; & chacun des nombreux Conspirateurs adoptant les maximes de Procida, déclaroit qu'il se feroit couper la main gauche s'il soupçonnoit qu'elle pût connoître l'intention de sa main droite. La mine se préparoit avec un artifice profond & dangereux; mais on ne peut assurer si le tumulte de Palerme fut accidentel ou prémédité.

La veille de Pâques, tandis qu'une procession de Citoyens sans armes visitoit une église hors de la ville, la fille d'une Maison noble reçut une insulte grave d'un Soldat François (42). La po-

(42) Après avoir détaillé les griefs de ses compatriotes,

pulace en fit prompte justice, en immolant le coupable. Les Soldats qui survinrent, repoussèrent pour un instant la multitude; mais à la fin le nombre & la fureur l'emportèrent; les conspirateurs saisirent cette occasion; l'alarme se répandit dans toute l'isle, & huit mille François perdirent la vie dans un massacre auquel on a donné le nom de Vêpres siciliennes (43). On déploya dans toutes les villes la bannière de l'église & de la liberté. La présence de Procida animoit la révolte, & Pierre d'Aragon, qui cingla de la côte d'Afrique à Palerme, entra dans la ville aux

---

Nicolas Specialis ajoute dans le véritable esprit de la jalousie italienne: *Quæ omnia & graviora quidem, ut arbitror, patienti animo Siculi tolerassent, nisi quod primum cunctis dominantibus cavendum est, alienas fœminas invasissent* (l. 1, c. 2, p. 924).

(43) Les François se ressouvinrent long-temps de cette leçon sanglante. » Si on me pousse à bout, dit Henri IV, j'irai déjeûner à Milan & dîner à Naples «. » Votre Majesté, lui répondit l'Ambassadeur d'Espagne, » pourroit arriver en Sicile pour les Vêpres «.

acclamations des habitans, qui le nommèrent le Monarque & le Libérateur de la Sicile. Charles apprit avec autant de confusion que d'étonnement la révolte d'un Peuple qu'il avoit vexé si long-temps avec impunité, & on l'entendit s'écrier dans le premier accès de douleur & de dévotion : Grand Dieu, si tu » as résolu de m'humilier, fais-moi du » moins descendre plus doucement du faîte de la grandeur « ! Il rappela précipitamment de la guerre contre les Grecs la flotte & l'armée qui remplissoient déjà les ports de l'Italie ; & Messine se trouva exposée, par sa situation, aux premiers efforts de sa vengeance. Sans confiance en leurs propres forces, & sans espoir de secours étrangers, les Citoyens auroient ouvert leurs portes, si le Monarque eût voulu assurer le pardon & la conservation des anciens priviléges : mais il avoit déjà repris toute sa fierté ; les plus vives instances du Légat ne purent lui arracher que la promesse

d'épargne

d'épargner la ville, à condition qu'on lui remettroit huit cents Sujets dont il donneroit la liste, & dont le sort seroit à sa discrétion. Le désespoir des Messinois ranima leur courage : Pierre d'Aragon vint à leur secours (44). Le manque de provision & les dangers de l'équinoxe forcèrent son rival de se retirer sur les côtes de la Calabre. Au même instant l'Amiral des Catalans, le célèbre Roger de Loria, balaya le canal avec son escadre invincible. La flotte françoise, moins nombreuse en galères qu'en bâtimens de transports, fut ou brûlée ou détruite, & le même événement assura l'indépendance de la Sicile & la sûreté de Pa-

(44) Deux Ecrivains nationaux racontent les détails de cette révolte & de la victoire dont elle fut suivie, Bartholomée à Neocastro (in Murator. tome XIII) & Nicolas Specialis (in Murator. tome X); l'un étoit contemporain, & l'autre vivoit dans le siècle suivant. Le Patriote Specialis rejette le nom de rebelle, & nie la correspondance préliminaire avec Pierre d'Aragon (*nullo communicato consilio*) qui se trouva par hasard avec sa flotte sur la côte d'Afrique (l. 1, c. 4 — 9).

léologue. Peu de jours avant ſa mort, il apprit avec joie la chute d'un ennemi qu'il eſtimoit & haïſſoit également, & peut-être crut-il, comme le public, avec ſatisfaction que Conſtantinople & l'Italie n'auroient eu bientôt qu'un ſeul maître (45), ſi Charles n'eût pas rencontré Paléologue pour rival. Depuis cette époque funeſte, le Roi des deux Siciles éprouva une ſuite continuelle de calamités. Les ennemis inſultèrent ſa capitale, & firent ſon fils priſonnier. Charles mourut ſans avoir recouvré la Sicile, qui, après une guerre de vingt ans, fut définitivement ſéparée du royaume de Naples, & tranſférée comme royaume indépendant à une branche cadette de la Maiſon d'Aragon (46).

(45) Nicéphore Gregoras (l. v, c. 6) admire la ſageſſe de la Providence dans cette balance égale des Etats & des Princes. Pour l'honneur de Paléologue, j'aimerois mieux que cette balance eût été obſervée par un Italien.

(46) Voyez la Chronique de Villani, le onzième vol. des Annali d'Italia par Muratori, & les vingtième & vingt-unième Livres de l'Hiſtoria Civile de Giannone.

On ne me ſoupçonnera pas, j'eſpère, de ſuperſtition, ſi j'obſerve que, même dans ce Monde, l'ordre naturel des évé-nemens offre quelquefois les plus fortes apparences d'une rétribution morale. Le premier Paléologue avoit ſauvé ſon Empire en ſoufflant le feu de la révolte dans les royaumes de l'Occident ; & ces diſcordes produiſirent une génération d'hommes féroces qui aſſaillirent & ébranlèrent le trône de ſon fils. Dans nos ſiècles modernes, les dettes & les taxes nous perſécutent au ſein de la paix ; mais dans les Gouvernemens irréguliers du moyen âge, des troupes de Soldats licenciés pilloient, inſultoient & tyranniſoient les Peuples déſarmés. Trop pareſſeux pour ſe livrer à des travaux, & trop fiers pour mendier leur ſubſiſtance, les mercenaires vivoient de brigandage ; appuyés du nom de quelque Chef dont ils déployoient la bannière, ils devenoient plus dangereux & sembloient un peu moins mépriſables ; le Souverain à

Service & guerres des Catalans dans l'Empire Grec, A. D. 1303—1307.

qui leur service devenoit inutile & que leur présence incommodoit, tâchoit de s'en débarrasser sur ses voisins. Après la paix de Sicile, des milliers de Génois, de *Catalans*, &c. (47) qui avoient combattu par terre ou par mer pour la Maison d'Aragon ou d'Anjou, se rassemblèrent & formèrent un corps de Nations réunie par la parité des mœurs & de l'intérêt. Ayant appris l'irruption des Turcs dans les provinces asiatiques de l'Empire d'Orient, ils résolurent de se procurer une paye & de partager les dépouilles; & Frédéric, Roi de Sicile, contribua libéralement à leur départ. Ne connoissant d'autre profession que les armes, d'autre vertu que la valeur, ils n'eurent, durant une guerre de vingt

(47) Les plus braves de cette multitude de Catalans & d'Espagnols étoient connus des Grecs sous le nom d'*Amogavares* qu'ils se donnoient eux-mêmes. Moncade les fait descendre des Goths, & Pachymer (l. XI, c. 22) des Arabes; & en dépit de la vanité nationale & religieuse, je crois que le dernier a raison.

années, qu'un camp ou un vaiſſeau pour habitation : on prétend que d'un ſeul coup de ſabre les Catalans fendoient en deux un Cavalier & ſon cheval ; ce conte annonce au moins qu'ils étoient redoutables, & atteſte qu'ils étoient redoutés. Roger de Flor paſſoit pour le plus populaire de leurs Chefs; il effaçoit tous ſes rivaux d'Aragon par ſon mérite perſonnel. Iſſu du mariage d'un Gentilhomme Allemand de la Cour de Frédéric II & d'une Demoiſelle noble de Brindes, Roger fut ſucceſſivement Templier, Apoſtat, Pirate, & enfin le plus puiſſant Amiral de la Méditerranée. Il cingla de Meſſine vers Conſtantinople, ſuivi de dix-huit galères, quatre gros vaiſſeaux & huit mille Aventuriers. Andronic l'aîné exécuta fidellement le traité préliminaire que le Général avoit dicté avant de quitter la Sicile, & reçut ce formidable ſecours avec un mélange de joie & de terreur. On logea Roger dans un palais; & l'Empereur donna ſa nièce en mariage au

vaillant étranger, qu'il décora du titre de Grand-Duc ou d'Amiral de la Romanie. Après quelque temps de repos, il transporta ses troupes au delà de la Propontide, & attaqua les Turcs. Trente mille Moslems périrent dans deux batailles sanglantes; Roger fit lever le siége de Philadelphie, & mérita d'être nommé le Libérateur de l'Asie. Mais l'esclavage & la ruine de cette malheureuse province furent bientôt la suite de cette courte prospérité. Les habitans, dit un Historien, s'échappèrent de la fumée pour tomber dans les flammes: les hostilités des Turcs étoient moins funestes que l'amitié des Catalans. Ils considéroient comme leur propriété la vie, la fortune & l'honneur de ceux ou de celles qu'ils avoient sauvés; la perception des amendes & des subsides étoit accompagnée de rapines & d'exécutions arbitraires, & le Grand-Duc assiégea Magnésie, ville de l'Empire, pour la punir de sa résistance (48). Il

(48) On peut se former une idée de la population de

s'excusa de cette violence sur les plaintes & le ressentiment d'une armée victorieuse qui auroit méconnu son autorité & peut-être attaqué sa vie, s'il eût prétendu châtier des Soldats justement irrités du refus qu'on faisoit de leur accorder le prix convenu de leur service. Les menaces & les plaintes d'Andronic attestent la foiblesse & la misère de l'Empire. Le Monarque n'avoit demandé par sa bulle d'or que cinq cents Cavaliers & mille Soldats d'infanterie; il enrôla cependant & nourrit la foule de Volontaires qui accoururent dans ses Etats. Tandis que ses plus braves Alliés se contentoient d'une paye de trois byzans d'or par mois, les Catalans recevoient chaque mois une ou même deux onces d'or, & l'on peut évaluer à cent louis la paye d'une année. Un de leurs Chefs avoit taxé modeste-

ces villes par les trente-six mille habitans de Tralles, qui avoit été rebâtie sous le règne précédent, & qui fut ruinée par les Turcs (Pachymer, l. VI, c. 20, 21).

ment à trois cent mille écus le prix de ses services futurs, & il étoit déjà sorti plus d'un million du trésor royal pour la subsistance de ces dispendieux mercenaires. On imposa une taxe onéreuse sur les Laboureurs, on retrancha un tiers des appointemens aux Officiers publics; & le titre de la monnoie fut si honteusement altéré, qu'il ne se trouvoit plus que cinq parties d'or pur sur vingt-quatre (49). Roger obéit volontiers à l'ordre que lui donna l'Empereur d'é-

(49) J'ai recueilli ces détails sur les monnoies dans Pachymer (l. XI, c. 21, l. XII, c. 4, 5—8—14—19), qui décrit l'altération graduelle de la monnoie d'or. Même dans les temps les plus heureux du règne de Jean Ducas Vataces, les bysans étoient composés de moitié or & moitié alliage. La pauvreté de Michel Paléologue le força de frapper de nouvelles monnoies où il entroit neuf parties ou karats d'or & quinze de cuivre. Après sa mort, le titre monta à dix karats, & dans l'excès des calamités on le réduisit à moitié. Le Prince se débarrassa pour un moment; mais cette ressource passagère anéantit le commerce irrévocablement. En France, le titre est de vingt-deux karats & d'un douzième d'alliage, & le titre d'Angleterre & de Hollande est encore plus haut.

vacuer une province où il ne restoit plus rien à piller ; mais il refusa de disperser ses troupes. Sa réponse fut respectueuse, mais sa conduite annonça la révolte ou l'indépendance. Le Grand-Duc protesta que si l'Empereur marchoit contre lui, il s'avanceroit à quarante pas pour baiser la terre, mais qu'en se relevant de cette humble posture, Roger n'oublieroit point qu'il avoit une épée pour défendre sa vie & celle de ses compagnons. Il accepta le titre de César & les marques de cette dignité, & rejeta la nouvelle proposition du gouvernement de l'Asie, à condition qu'il réduiroit le nombre de ses troupes à celui de trois milles. L'assassinat est la dernière ressource des lâches. La curiosité conduisit le nouveau César au palais d'Andrinople, où la Cour faisoit sa résidence, & les Alains de la garde royale le poignardèrent dans l'appartement & en présence de l'Impératrice ; quoiqu'on ait prétendu qu'ils l'avoient immolé à leur vengeance parti-

culière, il eſt difficile de le croire, puiſque ſes amis eſſuyèrent le même ſort à Conſtantinople, & furent tous enveloppés dans la proſcription. La perte de leur Chef intimida les Aventuriers : ils ſe réfugièrent ſur leurs vaiſſeaux, mirent à la voile & ſe répandirent ſur les côtes de la Méditerranée. Mais une vieille bande, compoſée de quinze cents Catalans ou François, ſe maintinrent dans la forteresſe de Gallipoli ſur l'Helleſpont, déployèrent la bannière d'Aragon, & offrirent de juſtifier ou de venger l'honneur de leur Général par un combat de dix ou de cent Guerriers contre un nombre égal de ſes ennemis. Au lieu d'accepter ce défi, l'Empereur Michel, fils & collègue d'Andronic, réſolut de les accabler par la multitude. Il vint à bout de raſſembler une armée de treize mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie ; les vaiſſeaux Grecs & Génois couvrirent la Propontide, & deux batailles conſécutives firent triompher ſur

terre & ſur mer les invincibles Catalans. Le jeune Empereur ſe réfugia dans ſon palais, & laiſſa un corps de cavalerie légère inſuffiſant pour la défenſe du pays. Ces victoires ranimèrent l'eſpoir des Aventuriers & augmentèrent bientôt leur nombre. Des Guerriers de toutes les Nations ſe réunirent ſous la bannière & le nom de la Grande-Compagnie, & trois mille Mahométans déſertèrent les étendards de l'Empereur pour ſe joindre à cette aſſociation militaire. La poſſeſſion de Gallipoli donnoit aux Catalans la facilité d'intercepter le commerce de Conſtantinople & de la mer Noire, tandis que leurs compagnons ravageoient, des deux côtés de l'Helleſpont, les frontières de l'Europe & de l'Aſie. Pour prévenir leur approche, les Grecs dévaſtèrent eux-mêmes tous les environs de Byzance; les Payſans ſe retirèrent dans la ville avec leurs troupeaux, & égorgèrent en un ſeul jour tous les animaux qu'ils ne pouvoient ni renfermer ni nourrir.

Andronic renouvela quatre fois, & toujours inutilement, ses propositions de paix; mais le manque de provisions & la discorde des Chefs forcèrent les Catalans de s'éloigner des bords de l'Hellespont & des environs de la capitale. Après s'être séparés des Turcs, les restes de la grande Compagnie continuèrent leur marche à travers la Macédoine & la Thessalie, & cherchèrent un nouvel établissement dans le cœur de la Grèce(50).

---

(50) Pachymer, dans ses XI, XII & XIIIme Livres, fait le récit prolixe de la guerre des Catalans jusqu'à l'année 1308. Nicéphore est plus complet & moins diffus (l. VII. 3 — 6); Ducange, qui veut en faire des François, a suivi leurs traces avec sa diligence ordinaire (Hist. de C. P. l. VI, c. 22 — 46): il cite une Hist. d'Aragon que j'ai lue avec plaisir, & que les Espagnols préconisent comme un modèle de style & de composition (Expedicion de los Catalanos y Arragones contra Turcos y Griegos; Barcelona, 1623, in-quarto; Madrid, 1777, in-octavo). Don Francisco de Moncada, Conde de Osona, peut imiter César ou Salluste; il peut avoir traduit les Contemporains Grecs ou Italiens, mais il ne cite jamais ses autorités, & je ne trouve aucun témoignage national des exploits de ses compatriotes.

Après quelques siècles d'oubli, l'irruption des Latins fit éprouver à la Grèce de nouvelles calamités. Durant les deux cent cinquante années qui s'écoulèrent entre la première & la dernière conquête de Constantinople, une multitude de petits Tyrans se disputèrent cette vénérable contrée. Ses villes antiques, dépourvues de génie & de liberté, essuyoient encore tous les désordres des guerres civiles & étrangères ; & si la servitude est préférable à l'anarchie, la Grèce doit se trouver heureuse sous le joug des Ottomans. Je n'entreprendrai point l'histoire des différentes Dynasties qui s'élevèrent & tombèrent successivement sur le continent & dans les isles ; mais un sentiment de vénération ou de reconnoissance pour le premier séjour des Muses & de la Philosophie, doit naturellement intéresser tout Lecteur instruit au sort d'Athènes (51). Dans le partage

Révolutions d'Athènes, A. D. 1204—1456.

(51) Voyez l'Histoire du laborieux Ducange, & sa Table des Dynasties françoises, dans laquelle il récapitule les trente-cinq passages où il cite les Ducs d'Athènes.

de l'Empire, la principauté d'Athènes & de Thèbes fut la récompense d'Othon de la Roche, noble Guerrier de la Bourgogne (52). Il obtint le titre de Grand-Duc (53), auquel les Latins attribuoient un sens particulier, & dont les Grecs faisoient remonter l'origine au siècle de Constantin (54). Othon suivit les étendards du Marquis de Montferrat; son fils & ses deux petit-fils possédèrent paisiblement les vastes Etats qu'il avoit acquis par un miracle de conduite ou de

(52) Villehardouin le cite honorablement en deux endroits (nᵒˢ. 151 — 235); & dans le premier passage, Ducange ajoute tout ce qui a pu être connu de sa personne & de sa famille.

(53) C'est de ces Princes Latins du quatorzième siècle que Bocace, Chaucer & Shakespear ont emprunté leur Thésée, Duc d'Athènes. Un siècle ignorant applique ses mœurs & son langage aux temps les plus reculés.

(54) Le même Constantin donna un Roi à la Sicile, à la Russie un Magnus Dapifer de l'Empire, à Thèbes le Primicerius. Ducange (ad Nicephor. Greg. l. VII, c. 5) rejette ces fables absurdes. Les Latins appeloient par corruption le Seigneur de Thèbes, Megas Kurios, ou Grand-Sire.

fortune jusqu'au moment où l'héritière de cette famille contracta un mariage qui les fit passer à la branche aînée de la Maison des Briennes. Gauthier de Brienne leur fils succéda au Duché d'Athènes, & avec le secours de quelques Catalans mercenaires qu'il investit de fiefs, le Grand-Duc se rendit maître de trente châteaux du voisinage. Mais ayant été informé de l'approche & des desseins de la grande Compagnie, Gauthier rassembla sept cents Chevaliers, six mille chevaux & environ huit mille hommes d'infanterie, & alla au devant d'eux sur les bords de la rivière de Céphise en Béotie. Les forces des Catalans ne montoient qu'à trois mille cinq cents chevaux & quatre mille Soldats d'infanterie ; mais suppléant au

(5.) *Quodam miraculo*, dit Alberic. Il fut probablement reçu par Michel le Choniate, l'Archevêque qui défendit Athènes contre le Tyran Léon Sgurus. Nicetas in Baldwino ; Michel étoit frère de l'Historien Nicetas, & son éloge d'Athènes existe encore en Mſ. dans la Bibliothèque Bodléienne (Fabric. Bibliot. Græc. tom. VI, p. 405).

nombre par l'ordre & le ſtratagême, ils environnèrent leur camp d'une inondation artificielle; le Duc, ſuivi des Chevaliers, s'étant avancé ſans précaution dans la prairie, leurs chevaux ſe trouvèrent à la nage, & il périt avec le plus grand nombre de ſes braves compagnons. Sa famille & ſa Nation furent chaſſées de la Grèce, & ſon fils Gauthier de Brienne, Duc titulaire d'Athènes, Tyran de Florence & Connétable de France, perdit la vie dans les champs de Poitiers. Les victorieux Catalans ſe partagèrent l'Attique & la Béotie; ils épousèrent les veuves & les filles des vaincus; & durant quatorze années, la grande Compagnie fit trembler toute la Grèce. Des diſcordes les déterminèrent à reconnoître le Chef de la Maiſon d'Aragon pour leur Souverain; & juſqu'à la fin du quatorzième ſiècle, les Rois de Sicile diſposèrent du gouvernement d'Athènes comme de leur apanage. Après les François & les Catalans, la famille des

des Accaioli plébéïenne à Florence, puiſſante à Naples, & ſouveraine en Grèce, forma la troiſième Dynaſtie. Athènes, qu'ils embellirent de nouveaux édifices, devint la capitale d'un royaume qui comprenoit Thèbes, Argos, Corinthe, Delphe & une portion de la Theſſalie. Le victorieux Mahomet II fit étrangler le dernier Grand-Duc, & élever ſes enfans dans la diſcipline & la Religion du Sérail.

Situation préſente d'Athènes.

Quoiqu'il ne reſte plus aujourd'hui que l'ombre d'Athènes (56), elle contient encore huit ou dix mille habitans. Les trois quarts ſont Grecs de langage & de Religion ; le reſte eſt composé de Turcs, dont les liaiſons avec les Citoyens ont

(56) Cet état d'Athènes moderne eſt tiré de Spon (Voyage en Grèce, tome II, p. 79 — 190) & de Weeler (Voyage en Grèce, p. 337 — 414) ; de Stuart (Antiquités d'Athènes), & Chandler (Voyage en Grèce, p. 23 — 172). Le premier de ces Voyageurs viſita la Grèce dans l'année 1676 ; le dernier en 1765 ; & la révolution de près d'un ſiècle n'avoit preſque pas produit de changement ſur ce théâtre paiſible.

un peu adouci l'orgueil & la gravité nationale. L'olivier, don de Minerve, fleurit toujours dans l'Attique, & le miel du mont Hymette n'a point perdu de son parfum exquis (77). Mais le commerce languissant est entre les mains des étrangers, & les Walaches s'occupent seuls de l'agriculture. Les Athéniens conservent encore leur ancienne vivacité d'esprit; mais cet avantage naturel dégénère en ruses méprisables, lorsqu'il n'est ni perfectionné par l'étude, ni soutenu par le sentiment généreux de la liberté. Les habitans des environs ont adopté pour proverbe, » Que Dieu nous garde des » Juifs de Thessalonique, des Turcs de » Negrepont & des Grecs d'Athènes «! Ils ont éludé la tyrannie des Bachas par

(57) Les Anciens, ou au moins les Athéniens, croyoient que toutes les abeilles du monde étoient originaires du mont Hymette, qu'en mangeant du miel & se frottant d'huile on pouvoit conserver sa santé & prolonger sa vie. Geoponica (l. xv, c. 7, p. 1089 — 1094, Edit. Niclas).

un expédient qui adoucit leur esclavage & aggrave leur honte. Vers le milieu du dernier siècle, les Athéniens choisirent pour leur protecteur le Kislar Aga ou Chef des Eunuques noirs du Sérail. Cet esclave d'Ethiopie, qui jouit de la confiance du Sultan, daigne accepter un présent de trente mille écus; le Waivode son Lieutenant, qu'il confirme à la fin de chaque année, en prend cinq ou six mille de plus pour lui; & telle est la politique adroite des Athéniens, qu'ils parviennent presque toujours à faire punir ou déposer le Gouverneur dont ils ont à se plaindre. Dans leurs différens particuliers, ils prennent pour Juge leur Archevêque. Ce Prélat, le plus riche de l'Eglise grecque, jouit d'un revenu d'environ vingt-quatre mille francs. Ils ont en outre un Tribunal composé de huit *Geronti* ou vieillards choisis dans les huit quartiers de la ville. Les familles nobles ne peuvent pas remonter authentiquement à plus de trois siècles;

mais leurs principaux Membres se distinguent par l'affectation d'un maintien grave, un bonnet fourré & le nom d'Archon. Ceux qui aiment les contrastes, représentent le langage moderne d'Athènes comme le plus barbare des soixante-dix dialectes du Grec corrompu (58). Ce tableau est trop chargé; mais il ne seroit pas aisé de trouver dans la patrie de Platon & de Démosthènes, un Lecteur ou une copie de leurs admirables compositions. Les Athéniens foulent avec indifférence les ruines de l'antiquité; & tel est l'excès de leur dégradation, qu'ils sont incapables de payer un tribut d'admiration au génie de leurs prédécesseurs (59).

(58) Ducange, Glossar. Græc. Præfat. p. 8, qui cite pour autorité Théodore Zygomalas, Grammairien moderne. Cependant Spon (tome II, p. 194) & Wheeler (p. 355), qui peuvent passer pour juges compétens, ont une opinion plus favorable du dialecte de l'Attique.

(59) Nous ne pouvons cependant pas les accuser d'avoir corrompu le nom d'Athènes, qu'ils nomment encore Athini. D'après le εις την Αθηνην, nous avons formé notre dénomination barbare de *Setines*.

CHAPITRE LXIII.

Guerres civiles & ruine de l'Empire Grec. Règnes d'Andronic l'aîné & d Andronic le jeune. Régence, révolte, règne & abdication de Jean Cantacuzène. Etablissement d'une colonie génoise à Pera & à Galata. Leurs guerres contre l'Empire & contre la ville de Constantinople.

LE long règne d'Andronic l'aîné (1) n'est remarquable que par les querelles de l'Eglise grecque, l'invasion des Catalans & l'essor de la grandeur ottomane. On le célèbre comme le Prince le plus savant & le plus vertueux de son siècle; mais sa science & ses vertus ne contribuèrent ni à perfectionner les hommes, ni à leur procurer le bonheur. Esclave

Superstition d'Andronic & du siècle, A. D. 1282—1320.

(1) Andronic justifie lui-même cette assertion par sa satire (Nicéphore Greg. l. 1, c. 1) contre la partialité de l'Histoire; il est vrai que sa critique est plus particulièrement dirigée contre la calomnie que contre l'adulation.

de la superstition la plus absurde, il étoit toujours environné d'ennemis réels ou imaginaires, & il ne redoutoit pas moins les flammes de l'Enfer que les fureurs des Turcs ou des Catalans. Sous le règne des Paléologues, on considéroit le choix d'un Patriarche comme la plus sérieuse affaire de l'Etat. L'Eglise grecque se laissoit conduire par des Moines ambitieux & fanatiques, dont les vices & les vertus, le savoir & l'ignorance étoient également méprisables ou funestes. La discipline rigoureuse d'Arsène (2) irrita le Peuple & le Clergé ; on l'entendit déclarer que le pécheur boiroit jusqu'à la lie le calice de pénitence, & l'on répandit le conte ridicule d'un âne sacrilége qu'il punit, parce qu'il avoit mangé

(2) Pour l'anathême trouvé dans le nid de pigeons, voyez Pachymer (l. IX, c. 24). Il raconte toute l'Histoire d'Arsène (l. VIII, c. 13 — 16 — 20 — 24, l. X, c. 27 — 29 — 31 — 36, l. XI, c. 1 — 3 — 5, 6, l. XIII, c. 8 — 10 — 23 — 35), & il s'accorde avec Niceph. Greg. (l. VI, 5—7, l. VII, c. 1 — 9), qui ajoute la seconde retraite de ce second Chrysostome.

une laitue dans le jardin d'un couvent. Chaſſé du trône par la clameur publique, Arsène, avant de ſe retirer, compoſa deux harangues d'une teneur tout-à-fait oppoſée. Son teſtament public ne prêchoit que réſignation & charité ; le codicille particulier lançoit l'anathême ſur les auteurs de ſa diſgrace, & les privoit pour toujours de la communion de la Sainte Trinité, des Anges & des Saints. Le Prélat dépoſa ce dernier papier dans un pot de terre qui fut placé par ſes ordres ſur le haut d'un pilier du dôme de Sainte-Sophie, dans l'eſpérance que la découverte de cet arrêt contribueroit quelque jour à ſa vengeance. Au bout de quatre ans, des enfans le trouvèrent en grimpant ſur des échelles pour chercher des nids de pigeon ; & Andronic ſe trouvant compris dans l'excommunication, trembla ſur le bord de l'abîme perfidement caché ſous ſes pas. Il fit immédiatement aſſembler un Synode d'Evêques & diſcuter cette queſtion importante : on condamna

unanimement l'anathême clandeſtin; mais comme il ne pouvoit être levé que par celui qui l'avoit prononcé, & que ce Prélat chaſſé de ſon ſiége n'en avoit plus le pouvoir, on jugea qu'aucune puiſſance de la terre ne pouvoit infirmer la ſentence. L'auteur du déſordre daigna témoigner des regrets & faire quelques excuſes; mais la conſcience de l'Empereur étoit toujours alarmée, & ce Prince ne déſiroit pas moins vivement qu'Arsène lui-même la reſtauration d'un Patriarche qui pouvoit ſeul le tranquilliſer. Au milieu de la nuit, un Moine, après avoir heurté rudement à la porte de la chambre où l'Empereur repoſoit, lui annonça une révélation de peſte, de famine, de tremblement de terre & d'inondation. Andronic épouvanté ſauta de ſon lit, paſſa le reſte de la nuit en prière, & crut avoir ſenti la terre trembler. L'Empereur ſuivi d'un cortége d'Evêques, ſe rendit à pied à la cellule d'Arsène, qui, après s'être fait un peu prier par décence, con-

ſentit à abſoudre le Prince & à gouverner l'Egliſe de Conſtantinople. Mais ſa diſgrace ne l'avoit pas rendu plus docile, & ſa rigueur le rendit encore plus odieux. Ses ennemis ſe ſervirent avec ſuccès d'un aſſez plaiſant moyen de vengeance. Ils enlevèrent durant la nuit le tabouret de ſon trône, & le replacèrent ſans être apperçus, orné d'une caricature des plus ſatiriques. L'Empereur paroiſſoit avec une bride de cheval; Arsène tenoit les rênes, & conduiſoit l'animal pacifique aux pieds du Chriſt. On découvrit & l'on punit les auteurs de cette inſulte; mais le Patriarche, indigné de ce qu'on avoit épargné leur vie, ſe retira une ſeconde fois dans ſa cellule, & les yeux d'Andronic, ouverts pour un inſtant, ſe refermèrent ſous ſon ſucceſſeur.

Si cette tranſaction eſt une des plus curieuſes & des plus intéreſſantes d'un règne de cinquante ans, on ne me trouvera point blâmable pour avoir réduit dans un petit nombre de pages les énormes

in-folio de Pachymer (3), de Cantacuzene (4) & de Nicéphore Gregoras (5), qui ont composé l'Histoire prolixe de ces temps. Le nom de l'Empereur Cantacuzène suffit sans doute pour exciter la curiosité. Ses Mémoires comprennent une révolution de quarante années, depuis la révolte d'Andronic le jeune, jusqu'au moment où il abdiqua lui-même l'Empire; & on peut observer qu'il est,

(3) Pachymer, dans sept livres en 377 pages in-folio, donne l'Histoire des trente-six premières années d'Andronic l'aîné, & fait connoître la date de sa composition par les nouvelles ou mensonges courans du jour (A. D. 1308). La mort ou le dédain l'empêcha de continuer.

(4) Après un intervalle de deux ans depuis la conclusion de Pachymer, Cantacuzène prend la plume, & son premier livre (c. 6 — 59, p. 9 — 150) raconte les guerres civiles & les huit dernières années d'Andronic l'ancien. Le Président Cousin, son Traducteur, est l'Auteur de la comparaison ingénieuse de Moïse & de César.

(5) Nicéphore Gregoras raconte en raccourci le règne & la vie entière d'Andronic l'aîné (l. VI, c. 1, l. X, c. 1, p. 96 — 291). C'est cette partie que Cantacuzène accuse de calomnier sa conduite.

comme Moïse & César, le principal acteur des scènes dont il donne la description. Mais dans son éloquent Ouvrage on chercheroit en vain la sincérité d'un Héros, ou du repentir; retiré dans un cloître, loin des vices & des passions du Monde, il présente moins une confession qu'une apologie de la vie d'un Politique ambitieux. Au lieu de dévelop[illegible] les caractères & les desseins des hommes, il ne présente que la surface spécieuse des événemens, auxquels il joint sans modération son éloge personnel, & celui de tous ses partisans. Leurs motifs sont toujours purs, & leurs vues légitimes. Ils conspirent & se révoltent sans aucune considération pour leur intérêt particulier; tyrans ou victimes, c'est toujours par un sentiment équitable & vertueux.

A l'imitation du premier des Paléologue, Andronic l'aîné associa son fils Michel aux honneurs de la pourpre; & depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à sa

Premières querelles entre les deux Empereurs Andronic, A. D. 1320.

mort prématurée, ce Prince fut considéré durant plus de vingt-cinq ans comme le second Empereur des Grecs (6). A la tête des armées il n'excita ni l'inquiétude des ennemis, ni la jalousie de la Cour : sa patiente modestie ne calcula point les années de son père ; & ce père n'eut jamais à redouter ni les vices ni les vertus de son fils. Le fils de Michel portoit le nom d'Andronic comme son grand-père, dont cette ressemblance de nom sembloit redoubler la tendresse ; le vieillard se flattoit que ses espérances trompées dans sa première génération, se réaliseroient avec éclat dans la seconde. Son petit-fils fut élevé dans le palais comme l'héritier de l'Empire & le Favori

(6) Il fut couronné le 21 de Mai 1295, & mourut le 12 d'Octobre 1320 ; Ducange, Fam. Byzant. p. 239. Son frère Théodore hérita, par un second mariage, du marquisat de Montferrat, & embrassa la Religion des Latins (ὅτι κὴ γνωμη κὴ πιστει κὴ σχηματι, κὴ γενειων κυρα κὴ πασιν εθεσιν Λατινος ην ακραιφνης, Niceph. Greg. l. IX, c. I), & fonda une Dynastie de Princes Italiens qui fut éteinte en 1533 (Ducange, Fam. Byzant. p. 249 — 253).

de l'Empereur. Mais le faſte de la grandeur corrompit bientôt le jeune Andronic; il voyoit avec le dépit de l'impatience les deux obſtacles qui pouvoient arrêter long-temps l'eſſor de ſon ambition. Elle n'avoit pour motif ni le déſir de la gloire, ni celui de la bienfaiſance; l'opulence & l'autorité lui ſembloient être les plus précieux attributs d'un Monarque; & il commença ſes indiſcrétions par la demande d'une iſle ou d'une province où il pût vivre dans les plaiſirs & l'indépendance. L'Empereur s'offenſa des déſordres bruyans qui troubloient la tranquillité de ſa capitale; & le jeune Prince emprunta, des uſuriers Génois de Péra, les ſommes que la prudente économie de ſon père lui refuſoit. En contractant des dettes, il ſe fit des partiſans; & ſes créanciers s'y joignirent d'autant plus volontiers, qu'ils ne pouvoient attendre leur payement que d'une révolution. Une matrone d'un rang diſtingué, mais de mœurs fort licencieuſes, avoit donné au

jeune Andronic les premières leçons de l'amour. Il eut lieu de soupçonner les visites nocturnes d'un rival ; & ses Gardes percèrent de leurs flèches un étranger qui passoit dans la rue de sa maîtresse. Cet étranger étoit le Prince Manuel son frère, qui languit & mourut de sa blessure. L'Empereur Michel leur père, dont la santé déclinoit, expira environ huit jours après cette funeste aventure (7). Quelque innocent que le jeune Andronic se sentît, il ne devoit pas moins considérer la perte de son frère & de son père comme la suite de ses déréglemens ; & toutes les ames honnêtes frémirent quand elles apperçurent qu'au lieu d'éprouver de la douleur & des remords, il dissimuloit foiblement sa joie d'être débarrassé de deux Compétiteurs. Ces événemens lugubres & de nouveaux dé-

(7) Nous devons à Nicéphore Gregoras (l. VIII, c. 1) la connoissance de cette aventure tragique. Cantacuzène cache discrétement les vices du jeune Andronic, dont il fut le témoin & peut-être le fauteur (l. 1, c. 1, &c.)

ſordres aliénèrent totalement le Chef de l'Empire. Après avoir épuiſé en vain les conſeils & les reproches, il tranſporta ſur un autre de ſes petit-fils ſon affection (8). Ce changement fut annoncé par un nouveau ſerment de fidélité fait au Souverain & à la perſonne qu'il choiſiroit pour ſucceſſeur. L'héritier naturel du trône, irrité de cette rigueur, renouvela ſes inſultes, & eſſuya l'ignominie d'un jugement public. Avant de prononcer la ſentence qui l'auroit probablement condamné à paſſer ſa vie dans un cachot, ou dans la cellule d'un monaſtère, l'Empereur apprit que les partiſans armés de ſon petit-fils rempliſſoient les cours de ſon palais. Il conſentit à un traité de réconciliation; & cette épreuve de ſa puiſſance encouragea le jeune Andronic & ſa faction.

(8) Il deſtinoit ſa ſucceſſion à Michel Catharus, bâtard de Conſtantin ſon ſecond fils. Nicéphore Gregoras (l. VIII, c. 3) & Cantacuzène (l. I, c. 1, 2) conviennent du projet d'exclure ſon petit-fils Andronic.

Trois guerres civiles entre les deux Empereurs, A. D. 1321. 20 Avril. A. D. 1328. 24 Mai.

Cependant la capitale, le Clergé & le Sénat obéissoient à l'ancien Empereur, ou au moins à son gouvernement; & les mécontens ne pouvoient espérer de renverser son trône que par le secours des provinces éloignées ou des étrangers. Le Grand-Domestique, Jean Cantacuzène, étoit l'ame de l'entreprise. C'est de sa fuite de Constantinople que datent ses opérations & ses Mémoires. Le jeune Prince s'échappa de la capitale sous le prétexte d'une partie de chasse, & planta ses étendards sur les murs d'Andrinople. Cantacuzène déploya son zèle & ses talens en sa faveur, & rassembla en peu de temps une armée de cinquante mille hommes, que le devoir & l'honneur n'avoient pas pu décider à prendre les armes contre les Barbares. Des forces si considérables auroient dû imposer la loi; mais la discorde régnoit dans leurs Conseils, leurs opérations étoient lentes & incertaines, & la Cour de Constantinople retardoit leurs progrès par des intri-

gues

gues & des négociations. Les deux Andronics prolongèrent, suspendirent & renouvelèrent durant sept années leurs ruineuses contestations. Par un premier traité ils partagèrent l'Empire; Constantinople, Thessalonique & les Isles appartinrent à l'aîné, ou au grand-père; le jeune acquit la souveraineté indépendante de presque toute la Thrace, depuis Philippi jusqu'au district convenu de Byzance. Par son second traité, le jeune Andronic stipula son couronnement immédiat, le payement de l'armée, & un partage égal des revenus & de la puissance. La surprise de Constantinople & la retraite de l'ancien Andronic terminèrent la troisième guerre civile, & le jeune Vainqueur régna seul sur l'Empire. On peut découvrir les raisons de ces lenteurs dans le caractère des hommes & dans l'esprit du siècle. Lorsque l'héritier du trône exposa ses premiers griefs & annonça ses craintes, les Peuples l'écoutèrent avec intérêt, & lui prodiguè-

Couronnement du jeune Andronic, A. D. 1325, le 2 de Février.

rent des applaudissemens. Ses Emissaires répandirent de tous côtés qu'il augmenteroit la paye des Soldats & déchargeroit ses Sujets d'une partie des impôts ; & on ne réfléchit point que ces deux promesses se détruisoient mutuellement. Toutes les fautes commises durant un règne de quarante ans, servirent de prétexte à la révolte. La génération naissante n'étoit point favorable à un Prince âgé, dont les maximes antiques & la vieillesse n'inspiroient point de respect, parce que sa jeunesse avoit manqué d'énergie. Il tiroit des taxes publiques un revenu d'environ douze millions ; & le plus riche des Princes Chrétiens ne pouvoit pas entretenir trois mille hommes de cavalerie & trente galères pour arrêter les progrès des Turcs (9). » Que ma

(9) Voyez Niceph. Greg. l. VIII, c. 6 ; Andronic le jeune se plaignoit qu'il lui étoit redu depuis quatre ans & quatre mois, une somme de 350.000 bysans d'or pour les dépenses de sa Maison (Cantacuzène, l. I, c. 48). Cependant il auroit volontiers remis cette dette si

» situation, disoit le jeune Andronic,
» est différente de celle du fils de Philippe ! Alexandre se plaignoit de ce
» que son père ne lui laisseroit rien à
» conquérir ; & mon grand-père ne me
» laissera rien à perdre «. Mais les Grecs s'apperçurent bientôt que l'événement de la guerre civile ne remédioit point aux désordres de l'Etat, & que le jeune Andronic n'étoit pas destiné à sauver l'Empire. Il aimoit plus les plaisirs que la puissance, & des milliers de Chasseurs, de chevaux, de chiens & de faucons lui tenoient lieu de gloire, & suffisoient à son ambition.

Considérons à présent la catastrophe de cette conspiration & la situation des principaux acteurs (10). L'ancien Andronic l'aîné abdique l'Empire, A. D. 1328. 24 Mai.

---

on lui eût permis de rançonner les Fermiers du revenu public.

(10) Je suis la Chronologie de Nicéphore, qui est singulièrement exacte. Il est prouvé que Cantacuzène a fait des erreurs dans les dates de ses propres opérations, ou que son texte a été défiguré par l'ignorance des Copistes.

dronic paſſa preſque toute ſa vie dans la diſcorde civile ; les différens événemens de guerre ou de traité diminuèrent ſucceſſivement & ſa réputation & ſa puiſſance, juſqu'à la nuit fatale où le jeune Andronic s'empara de la ville & du palais ſans éprouver de réſiſtance. Le Commandant en chef dédaignant les avis qu'on lui donnoit ſur le danger, dormoit paiſiblement dans ſon lit, tandis que le foible Monarque, agité d'inquiétudes, étoit abandonné à une troupe de Pages & d'Eccléſiaſtiques. Ses terreurs ne tardèrent pas à ſe réaliſer ; des acclamations ſe firent entendre, & le nom d'Andronic le jeune, mêlé à celui de victoire, inſtruiſirent ſon grand-père de l'événement qu'il avoit redouté. Proſterné aux pieds d'une image de la Vierge, il envoya humblement remettre le ſceptre & demander la vie au Conquérant. Sa réponſe fut modeſte & reſpectueuſe. Il ſe chargeoit, dit-il, du gouvernement pour ſatisfaire le vœu du Peuple ; mais ſon

grand-père n'en conſerveroit pas moins ſon rang & ſa ſupériorité. Le Vainqueur lui laiſſoit ſon palais, & lui aſſignoit une penſion de vingt quatre mille pièces d'or, dont une moitié devoit être fournie par le tréſor royal, & l'autre par la pêche de Conſtantinople. Mais un Prince dépouillé de ſa puiſſance ne conſerve pas long-temps des amis; abandonné à lui-même, Andronic ſe promenoit triſtement dans la vaſte ſolitude de ſon palais, dont les volailles du voiſinage interrompoient ſeules le ſilence par leur bruit lugubre. On réduiſit ſa penſion à dix mille pièces d'or (11), & c'étoit plus encore qu'il n'avoit oſé eſpérer. La perte de la vue vint encore aggraver ſes ſouffrances. On rendoit chaque jour ſa retraite plus rigoureuſe; & durant l'abſence & la maladie

(11) J'ai tâché de concilier les 24,000 de Cantacuzène (l. II, c. 1) avec les 10,000 de Nicéphore Grégoras (l. IX, c. 2). L'un vouloit cacher, & l'autre cherchoit à exagérer les calamités du vieil Empereur.

de son petit-fils, ses Gardiens barbares l'obligèrent, en le menaçant de la mort, à embrasser la profession monastique & à en prendre l'habit. Après avoir renoncé aux vanités de ce Monde, le Moine Antoine éprouvoit encore le besoin d'une robe fourrée pour l'hiver; & comme le vin lui étoit défendu par son Confesseur, & l'eau par son Médecin, il se trouvoit réduit pour toute boisson au sorbet d'Egypte. Ce ne fut pas sans peine que l'ancien Empereur des Romains parvint à se procurer ces nécessités. Quatre ans après son abdication, Andronic ou Antoine expira dans sa cellule, âgé de soixante-quatorze ans; & ses confrères lui annoncèrent qu'il alloit acquérir une couronne plus brillante & plus solide que celle qu'il avoit portée dans ce Monde corrompu (12).

Sa mort. 13 Février. A. D. 1332.

(12) Voyez Nicéphore Gregoras (l. IX. 6, 7, 8 — 10 — 14, l. X, c. 1). L'Historien avoit partagé la prospérité de son bienfaiteur; il le suivit dans sa retraite, & on ne doit pas soupçonner légérement de basse partialité l'homme dont la fidélité n'a pas été ébranlée par l'indigence & l'humiliation de son Maître.

Le règne d'Andronic le jeune ne fut ni plus glorieux ni plus fortuné que celui de son grand-père (13). Le succès de son ambition ne lui procura qu'une jouissance imparfaite ; il perdit son ancienne affabilité & l'affection du Peuple ; on sentit mieux les vices de son caractère lorsque tout dépendit de son autorité. Les murmures du public le forcèrent à marcher en personne contre les Turcs. Andronic fit preuve de valeur ; mais il ne remporta qu'une blessure pour trophée de son expédition, & la victoire des Ottomans consolida l'établissement de leur monarchie. L'Empereur négligea tous les usages établis, & les désordres du gouvernement civil parvinrent à l'excès le plus honteux ; les débauches de sa jeunesse accélérèrent des infirmités précoces, & le Monarque à peine rétabli d'une maladie dangereuse,

Règne d'Andronic le jeune, A. D. 1328. 4 Mai. A. D. 1341. 15 Juin.

(13) Cantacuzène (l. II, c. 1—40, p. 191—339) & Nicéphore Gregoras (l. IX, c. 7, l. XI, c. 11, p. 262—361) ont donné l'Histoire du règne d'Andronic le jeune depuis la retraite de son grand-père.

fut enlevé presque subitement dans la quarante-cinquième année de son âge. Ses deux épouses. Il avoit contracté deux mariages; le premier avec Agnès, qui prit en Grèce le nom d'Irène. Elle étoit fille du Duc de Brunswich: son père (14), petit Souverain (15) d'un pays indigent & sauvage dans

(14) Agnès ou Irène étoit fille du Duc Henri, chef de la Maison de Brunswick, & le quatrième descendant du fameux Henri le Lion, Duc de Saxe & de Bavière. Il étoit frère de Henri, que ses deux voyages en Orient firent surnommer le Grec; mais ces deux voyages furent postérieurs au mariage de sa sœur, & je ne conçois ni comment Andronic découvrit Agnès dans le fond de l'Allemagne, ni les raisons qui contribuèrent à former cette alliance (Rimius, Mémoires de la Maison de Brunswick, p. 126 — 137).

(15) Henri, père d'Irène, fut le fondateur de la branche de Grubenhagen, éteinte dans l'année 1596 (Rimius, p. 287). Il habitoit le château de Wolfenbuttel, & ne possédoit qu'un sixième des Etats allodiaux de Brunswick & de Lunebourg, que la famille Guelphe avoit sauvé de la confiscation des grands fiefs. Les fréquens partages entre frères avoient presque anéanti les Maisons des Princes d'Allemagne lorsque l'on abrogea cette Loi funeste en faveur de la primogéniture. La principauté de Grubenhagen, dernier débris de la forêt Hercinienne, est un pays rempli de bois & de montagnes (Géographie de Busching, vol. VI, p. 270 — 286, Traduction angloise).

le nord de l'Allemagne (16), tiroit quelques revenus du produit de ses mines d'argent (17); & les Grecs célébrèrent sa famille comme la plus ancienne & la plus noble de la race teutonique (18).

---

(16) L'auguste Auteur des Mémoires de Brandebourg nous démontre que le nord de l'Allemagne méritoit encore dans des temps beaucoup plus modernes, l'épithète de pauvre & de barbare (Essai sur les Mœurs, &c.). Dans l'année 1506, des hordes de race venede qui habitoient les bois de Lunebourg, avoient pour usage d'enterrer tout vivans les vieillards & les infirmes (Rimius, p. 136).

(17) On ne doit adopter qu'avec quelque restriction l'assertion de Tacite, même relativement à son siècle, lorsqu'il prétend que l'Allemagne étoit totalement dépourvue de métaux précieux (Germania, c. 5, Annal. XI, 20). Selon Spener (Hist. Germaniæ Pragmatica, tome 1, p. 351), *Argentifodinæ in Herciniis montibus imperante Othone Magno* (A. D. 968) *primum apertæ, largam etiam opes augendi dederunt copiam.* Mais Rimius (p. 258, 259) diffère jusqu'à l'année 1016, la découverte des mines d'argent de Grubenhagen, qu'on exploita dès le quatorzième siècle, & qui produisent encore des sommes considérables à la Maison de Brunswick.

(18) Cantacuzène a rendu un témoignage très-honorable, ην δ'εκ Γερμανων αυτη θυγατηρ δ'ουκος ντι μπρουζυικ. Les Grecs modernes se servent du ντ pour le δ, & du

Irène mourut sans laisser d'enfans, & Andronic épousa Jeanne, sœur du Comte de Savoie (19); on préféra l'Empereur Grec au Roi de France (20); & le Comte, flatté de procurer à sa sœur le titre d'Impératrice, la fit accompagner d'une nombreuse suite de filles nobles & de Chevaliers. Elle fut régénérée & couronnée dans l'église de Sainte-Sophie. A la suite de ses noces, les Grecs & les Italiens se disputèrent le prix de l'adresse & de la valeur dans des tournois & des exercices

---

μπ pour le β, & le tout produira dans l'idiome italien di Brunzuic, του παρ' αυτοις ἐπιφανεστατου, καὶ λαμπροτητι παντας τους ὁμοφυλους ὑπερβαλλοντος του γενους. Cet éloge est équitable, & ne peut qu'être flatteur pour un Anglois.

(19) Anne ou Jeanne étoit une des quatre filles d'Amédée le Grand par un second mariage, & sœur de père de son successeur Edouard, Comte de Savoie (Tables d'Anderson, p. 650). Voyez Cantacuzène (l. 1, c. 40 — 42).

(20) Ce Roi, supposé que le fait soit vrai, doit être Charles le Bel, qui, dans la révolution de cinq ans, épousa trois femmes (1321 — 1326). Anne de Savoie fut reçue dans la ville de Constantinople dans le mois de Février de l'année 1326.

militaires. L'Impératrice Anne de Savoie survécut à son mari. Jean Paléologue leur fils hérita du trône dans la neuvième année de son âge ; & son enfance eut le plus illustre & le plus vertueux des Grecs pour protecteur. La sincère & tendre amitié que son père conserva toujours pour Cantacuzène, fait également honneur au Prince & au Ministre. La noblesse du dernier égaloit presque (21) celle de son Maître ; leur attachement s'étoit formé au milieu des plaisirs de leur jeunesse, & l'énergie d'une excellente éducation compensoit chez le Sujet le lustre que la pourpre donnoit au Prince. Nous avons vu Cantacuzène enlever le jeune Empereur à la vengeance de son grand-père, & le ramener triomphant dans le palais de Constantinople après six

Règne de Jean Paléologue. A. D. 1341. 15 Juin. A. D. 1391.

Bonheur de Jean Cantacuzène.

(21) La noble race des Cantacuzène, illustre dans les Annales de Byzance depuis le dixième siécle, tiroit son origine des Paladins de France, les Héros de ces Romans qui furent traduits & lus par les Grecs environ deux cents ans après (Ducange, Fam. Byzant. p. 258).

ans de guerre civile. Sous le règne d'Andronic le jeune, le Grand-Domestique gouverna l'Empereur & l'Empire ; ce fut lui qui recouvra l'isle de Lesbos & la principauté d'Œtolie ; ses ennemis avouent que parmi les brigands qui troublèrent la tranquillité publique, Cantacuzène montra seul de la modération ; & l'état qu'il donne volontairement de sa fortune (22), semble annoncer qu'il ne l'augmenta point par des déprédations. Il n'y comprend pas à la vérité son argent comptant, sa vaisselle & ses bijoux. Après qu'il eut fait présent de deux cents vases d'argent, & que ses amis ou ennemis en eurent sequestré un grand nombre, ses trésors confisqués suffirent pour équipper une flotte de soixante-dix galères. Cantacuzène ne donne point l'état de ses domaines, mais ses greniers renfermoient une quantité immense d'orge & de froment ; & d'après les calculs

(22) Voyez Cantacuzène (l. III, c. 24 — 30 — 36).

de l'antiquité, les deux mille paires de bœufs employés à la culture de ses terres indiquent environ soixante-deux mille cinq cents acres de labour (23). Ses pâturages renfermoient deux mille cinq jumens poulinaires, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons & soixante-dix mille moutons (24). Ce précieux détail d'opulence rurale a droit de nous paroître étonnant dans la décadence de l'Empire, & principalement dans la Thrace, province suc-

(23) Saserne en Gaule, & Columelle en Italie ou en Espagne, calculent à raison de deux paires de bœufs, deux Conducteurs & six Manouvriers pour deux cents *jugera*, cent vingt-cinq acres d'Angleterre de terres labourables, & ils ajoutent trois hommes de plus lorsqu'il s'y trouve du taillis (Columelle, de Re Rusticâ, l. 11, c. 13, p. 441, Edit. Gesner).

(24) En traduisant ce détail, le Président Cousin a commis trois erreurs palpables & essentielles. Premièrement il omet les mille paires de bœufs de labeur; 2°. il traduit πεντακοσιαι προς δισχιλιαις, par le nombre de quinze cents; 3°. il confond myriades avec chyliades, & ne donne à Cantacuzène que cinq mille porcs. Ne vous fiez pas aux Traductions.

cessivement dévastée par tous les partis. La faveur dont son Maître l'honoroit étoit fort au dessus de sa fortune. L'Empereur voulut plusieurs fois, & entre autres durant sa maladie, partager la pourpre & le diadême avec son Favori. Le Grand-Domestique eut assez de vertu pour résister à cette offre séduisante; il l'affirme du moins dans son Histoire: le dernier testament d'Andronic le jeune lui confia la garde de son fils & la régence de l'Empire.

L'Empereur Andronic le jeune nomme Cantacuzène gardien de son fils, & Régent de l'Empire.

Sa régence est attaquée, A. D. 1341.

Si pour récompense de ses services on eût accordé au Régent un juste tribut de reconnoissance & de docilité, la pureté de son zèle pour les intérêts de son pupille ne se seroit peut-être jamais démentie (25). Cinq cents Soldats choisis gardoient le jeune Empereur & son pa-

(25) Voyez la régence & le règne de Jean Cantacuzène, & tout le cours de la guerre civile, dans sa propre Histoire (l. III, c. 1 — 100, p. 348 — 700), & dans celle de Nicéphore Gregoras (l. XII, c. 1, l. XV, c. 9, p. 353 — 492).

lais; on célébra les obsèques de son père avec décence; la tranquillité de la capitale annonçoit sa soumission; & cinq cents lettres envoyées dans les provinces dès le premier mois qui suivit la mort du Monarque, leur apprirent ses dernières volontés. L'ambition de l'Amiral Apocaucus fit disparoître l'heureuse perspective d'une minorité tranquille; & pour rendre sa perfidie plus odieuse, l'auguste Historien confesse l'imprudence qu'il avoit eue d'élever Apocaucus à la dignité de Grand-Duc, contre l'avis de son Souverain. Audacieux & rusé, avide & prodigue, l'Amiral faisoit alternativement servir tous ses vices aux vues de son ambition, & ses talens à la destruction de l'Empire. Encouragé par le commandement d'une forteresse & des forces navales, Apocaucus conspiroit contre son bienfaiteur, & lui prodiguoit en même temps des assurances d'attachement & de fidélité. Il excita l'Impératrice Anne de Savoie à réclamer la tutelle de son fils; on déguisa le désir

Par Apocaucus.

Par l'Impératrice Anne de Savoie.

de commander sous le masque de la sollicitude maternelle ; & l'exemple du premier Empereur des Paléologues, tuteur de Jean Lascaris, pouvoit inspirer des craintes légitimes à la postérité. Le Patriarche Jean d'Apri, vieillard vain, foible & environné d'un Clergé indigent & nombreux, produisit une ancienne lettre d'Andronic, par laquelle l'Empereur le chargeoit de veiller durant la minorité de son fils sur le Prince & sur le Gouvernement. Le sort de son prédécesseur Arsène l'engageoit à prévenir le crime d'un usurpateur ; & Apocaucus ne put s'empêcher de sourire du succès de ses flatteries, lorsqu'il vit l'Evêque de Byzance se décorer du titre de Pontife Romain, & en réclamer les droits temporels (26). Ces trois personnes si diffé-

Par le Patriarche.

(26) Il prit les souliers ou brodequins rouges, se coîffa d'une mitre soie & or, signa ses lettres avec de l'encre verte, & réclama tous les privilèges que Constantin avoit accordés à l'ancienne Rome (Cantacuzène, l. III, c. 36 ; Niceph. Greg. l. XIV, c. 3).

rentes

tentes de caractère & de ſituation, formèrent une ligue ; ils rendirent le Sénat une ombre d'autorité, & tentèrent les Peuples en faiſant entendre le nom ſéduiſant de liberté. Cette confédération puiſſante attaqua le Grand-Domeſtique, d'abord d'une manière détournée, & enſuite à force ouverte. On diſputa ſes prérogatives, on rejeta ſes meſures; ſes amis furent perſécutés, & il courut ſouvent des riſques pour ſa vie au milieu de la capitale & à la tête des armées. Tandis qu'il s'occupoit au loin du ſervice de l'Etat, on l'accuſa de trahiſon, on le déclara ennemi de l'Empire & de l'Egliſe, & on le dévoua lui & tous ſes adhérens à la vengeance de la juſtice, à l'exécration du Peuple & aux puiſſances de l'Enfer. Tous ſes ſervices furent oubliés; on jeta ſa mère dans une priſon, ſans égard pour ſon âge; & Cantacuzène ſe vit forcé, par la violence & l'injuſtice, à commettre le crime dont

on l'avoit accusé (27). Dans sa conduite précédente, rien n'autorise à penser qu'il eût formé le dessein d'usurper l'Empire; & si quelque chose pouvoit le faire soupçonner, ce seroit sans doute ses protestations réitérées d'innocence & de sublime vertu. Tandis que l'Impératrice & le Patriarche conservoient encore avec lui les apparences de l'amitié, il sollicita la permission d'abandonner la régence & de se retirer dans un monastère. Lorsqu'on l'eut déclaré ennemi public, Cantacuzène résolut d'aller se jeter aux pieds du Prince, & de présenter sa tête à l'exécuteur sans murmure & sans résistance. Ses amis parvinrent difficilement à lui faire sentir qu'il étoit inhumain d'abandonner sa famille à une destruction certaine, & qu'il ne pouvoit la sauver qu'en prenant les armes & le titre de Souverain.

(27) Niceph. Greg. (l. XII, c. 5) atteste l'innocence & les vertus de Cantacuzène, les vices & le crime d'Apocaucus, & ne dissimule point ses motifs d'inimitié personnelle & religieuse pour le premier; τον δε δια κακιαν αλλων, αιτιος ὁ πρωτατος της των ὁλων εδοξεν ειναι φθορας.

Ce fut dans la forteresse de Démotique, son patrimoine particulier, que l'Empereur Jean Cantacuzène prit les brodequins pourpres. Sa jambe droite fut chaussée par un de ses parens, & la gauche par les Chefs Latins auxquels il avoit conféré l'Ordre de la Chevalerie. Mais conservant encore dans sa révolte un sentiment de fidélité, il fit proclamer les noms de Paléologue & d'Anne de Savoie avant le sien & celui d'Irène son épouse. Cette vaine cérémonie ne rend pas sa démarche moins criminelle, & rien ne peut sans doute excuser un Sujet qui prend les armes contre son Souverain : mais le manque de préparatifs & de succès peuvent faire présumer que Cantacuzène fut entraîné dans cette entreprise moins par choix que par nécessité. Constantinople resta fidelle au jeune Empereur. On sollicita le Roi des Bulgares de secourir Andrinople. Les principales villes de la Thrace & de la Macédoine abandonnèrent le parti du Grand-Domestique ; &

Cantacuzène prend la pourpre. 26 Octobre. A. D. 1341.

les Chefs des troupes & des provinces préférèrent le gouvernement ſans vigueur d'une femme, d'un Prêtre & d'un enfant. L'armée de Cantacuzène partagée en ſeize diviſions, ſe cantonna ſur les bords du Melas, pour contenir ou intimider la capitale. La terreur ou la trahiſon diſperſa ſes troupes, & les Officiers, particulièrement les Latins mercenaires, acceptèrent les préſens de la Cour de Byzance & paſsèrent à ſon ſervice. Après cet événement, le Rebelle ou l'Empereur, dont le nom changeoit avec ſa fortune, ſe retira vers Theſſalonique avec un reſte de Soldats choiſis. Mais il échoua dans ſon entrepriſe ſur cette place, & ſon ennemi Apocaucus le pourſuivit à la tête d'une armée fort ſupérieure. Chaſſé de la côte, Cantacuzène, en ſe retirant ou plutôt en fuyant dans les montagnes de Servie, aſſembla ſes Soldats dans le deſſein de ne conſerver que ceux qui offriroient volontairement de ſuivre ſon ſort. Un grand nombre l'abandonna ; & ſa troupe fidelle ſe trouva réduite d'abord

à deux mille, & enfin à cinq cents hommes. Le Despote des Serviens (28) le reçut avec humanité, mais il joua successivement les rôles d'allié, de suppliant & de captif chez ce Barbare qui le faisoit attendre insolemment à sa porte, & se plaisoit sans doute à humilier un Empereur Romain. Les offres les plus séduisantes ne purent pas cependant déterminer ce Despote à violer les loix de l'hospitalité; mais il se rangea du côté du plus fort, & renvoya Cantacuzène, sans lui faire aucune insulte, chercher ailleurs une retraite & de nouveaux dangers. Des succès variés alimentèrent durant près de six années les fureurs & les désor-

(28) On nommoit les Princes de Servie (Ducange, Famil. Dalmaticæ, &c. c. 2, 3, 4—9) Despotes en Langue grecque, & Cral dans leur idiome national (Ducange, Gloss. Græc. p. 751). Ce titre, l'équivalant de Roi, paroît tirer son origine de la Sclavonie, d'où il est passé chez les Hongrois, chez les Grecs & même chez les Turcs (Leunclavius, Pandect. Turc. p. 422) qui réservent le nom de Padisha pour l'Empereur. Obtenir le premier au lieu du dernier est l'ambition des François Constantinople. (Avertissement à l'Histoire de Timur Bec, p. 39).

dres de la guerre civile. Les Cantacuzains & les Paléologues, ou les Nobles & les Plébéïens remplissoient les villes de leurs dissensions, & invitoient mutuellement les Bulgares, les Serviens & les Turcs à consommer la ruine commune des deux partis. Le Régent déploroit les calamités dont il étoit l'auteur & la victime; & sa propre expérience lui dicta la juste observation qu'il fit sur la différence entre les guerres civiles & les guerres étrangères. « Les dernières, dit-il, ressemblent aux » chaleurs de l'été, qui sont toujours » tolérables & souvent utiles; mais les » autres ne peuvent se comparer qu'à » une fièvre mortelle, dont l'ardeur con» sume & détruit les principes de la » vie (29).

Victoire de Cantacuzène.

L'imprudence qu'ont eu les Nations civilisées de mêler des Peuples barbares ou sauvages dans leurs contestations, a

(29) Nic. Gregor. (l. XII, c. 14). Il est surprenant que Cantacuzène n'ait point inséré dans ses propres écrits cette comparaison juste & ingénieuse.

toujours produit des calamités & des repentirs tardifs; cette ressource momentanée répugne également aux principes de l'honneur & de l'humanité. Les deux partis s'accusent réciproquement d'avoir contracté les premiers cette indigne alliance; & ceux qui ont échoué dans leur négociation, témoignent le plus d'horreur pour un exemple qu'ils envient & qu'ils ont tâché inutilement d'imiter. Les Turcs de l'Asie étoient moins barbares, peut-être, que les Pâtres de la Bulgarie & de la Servie; mais leur Religion les rendoit les plus implacables ennemis de Rome & des Chrétiens. Les deux factions employèrent à l'envi les profusions & les bassesses pour gagner l'amitié des Emirs. Cantacuzène obtint la préférence; mais le mariage de sa fille avec un Infidèle, & la captivité de plusieurs milliers de Chrétiens, furent le prix odieux du secours & de la victoire; & le passage des Ottomans en Europe précipita la ruine des débris de l'Empire Romain. La mort-

d'Apocaucus assura le succès de son ennemi ; l'Amiral avoit fait saisir dans la capitale & dans les provinces tous les Citoyens qui lui donnoient de l'inquiétude. Ils étoient renfermés dans le vieux palais de Constantinople, & leur persécuteur s'occupoit avec activité de la réparation des murs & de tout ce qui pouvoit assurer leur détention. Un jour qu'ayant laissé ses Gardes à sa porte, il visitoit la cour intérieure & pressoit les Ouvriers, deux prisonniers de la famille des Paléologues, armés de bâtons & animés par le désespoir, s'élançèrent sur l'Amiral & l'étendirent mort à leurs pieds (30). La prison retentit des cris de vengeance & de liberté ; on rompit les fers de tous les captifs ; ils barricadèrent leur retraite, & pendirent aux creneaux la

(30) Les deux prisonniers qui assommèrent Apocaucus, étoient l'un & l'autre des Paléologues, & se voyoient sans doute avec indignation chargés de chaînes comme des malfaiteurs. Pour la mort d'Apocaucus, consultez Cantacuzène (l. III, c. 86), & Nicéphore Gregoras (l. XIV, c. 10).

tête d'Apocaucus, dans l'espérance d'obtenir l'approbation des Peuples & la clémence de l'Impératrice. Anne de Savoie vit peut-être sans regret la chute d'un Ministre ambitieux & arrogant; mais tandis qu'elle hésitoit à prendre un parti, la populace, & particulièrement les Mariniers, animés par la veuve de l'Amiral, enfoncèrent la prison, firent main-basse sur tous ceux qui se présentèrent, poursuivirent les prisonniers, innocens pour la plupart, qui s'étoient réfugiés dans une église, & les égorgèrent aux pieds des autels. La mort d'Apocaucus, aussi funeste & aussi sanglante que sa vie, privoit le jeune Empereur de son dernier soutien. Ses partisans abandonnèrent l'armée & rejetèrent toutes les offres de réconciliation. Dès les commencemens de la guerre civile, l'Impératrice avoit senti que les ennemis de Cantacuzène la trompoient; mais le Patriarche prêcha fortement contre le pardon des injures, & lia la

Princesse par un serment de haine éternelle qu'elle ne pouvoit rompre sans s'exposer aux foudres redoutables de l'excommunication (31). La haine d'Anne de Savoie fut bientôt indépendante de cette crainte; elle contempla les calamités de l'Empire avec l'indifférence d'un étranger. La concurrence d'une Impératrice enflamma sa jalousie, & elle menaça à son tour le Patriarche, qui sembloit incliner pour la paix, d'assembler un Synode & de le dégrader de sa dignité. La discorde & l'incapacité de ses ennemis offroient à l'Usurpateur les moyens d'obtenir un avantage décisif; mais la foiblesse des deux partis prolongea la guerre civile, & la modération de Cantacuzène n'échappa point au reproche d'indolence & de timidité. Il

(31) Cantacuzène accuse le Patriarche & épargne l'Impératrice, mère de son Souverain (l. III. 33, 34), contre laquelle Niceph. annonce beaucoup d'animosité (l. XIV. 10, 11. XV. 5). Il est vrai qu'ils ne parlent pas exactement de la même époque.

s'empara ſucceſſivement des villes & des provinces, & le royaume de ſon pupille ſe trouva bientôt réduit à l'enceinte de Conſtantinople. Mais la capitale contrebalánçoit ſeule le reſte de l'Empire, & Cautacuzène vouloit ſéduire le Peuple & s'aſſurer des partiſans avant d'en entreprendre la conquête. Un Italien nommé Facciolati (32) avoit remplacé le Grand-Duc; il commandoit la flotte & les Gardes de la porte d'or: ſa fortune & ſon rang ne le mirent point au deſſus de l'avarice & de la perfidie; il ſe laiſſa corrompre, & la révolution s'exécuta ſans déſordre & ſans danger. Dépourvue de tous moyens de réſiſtance & de tout eſpoir de ſecours, l'inflexible Anne de Savoie vouloit encore défendre le palais. Pour arracher Byzance à ſa rivale, elle auroit volontiers réduit la ville en cen-

Cantacuzène rentre dans Conſtantinople, A. D. 1347. 8 Janvier.

(32) Niceph. Gregor. révèle la trahiſon & le nom du traître (l. xv, c. 8); mais Cantacuzène (l. III, c. 99) ſupprime diſcrètement le nom de ſon complice.

dres. Mais les deux partis s'opposèrent également à ses fureurs, & le Vainqueur, en dictant son traité, renouvela ses protestations de zèle & d'attachement pour le fils de son bienfaiteur. Le mariage de sa fille avec Jean Paléologue s'accomplit, & l'on stipula les droits héréditaires de son pupille ; mais toute l'administration fut confiée pour dix ans à Cantacuzène. Deux Empereurs & deux Impératrices partagèrent le trône, & une amnistie générale tranquillisa les plus coupables en assurant leurs propriétés. On célébra les noces & le couronnement avec un extérieur de concorde & de magnificence également dépourvues de réalité. Durant les derniers troubles, on avoit dissipé les trésors de l'Etat, & dégradé ou vendu jusqu'aux meubles du palais. Mais la vanité remplaça l'or & les bijoux par des cristaux & des cuirs dorés (33), & le banquet royal fut

(33) Niceph. Greg. l. xv, 11. Il y avoit cependant

servi dans des plats de terre ou d'étain.

Je me hâte de conclure l'histoire personnelle de Jean Catécuzène (34); sa victoire lui valut l'Empire; mais le mécontentement des deux partis troubla son règne & ternit son triomphe. Les compagnons de sa révolte s'irritèrent de l'amnistie générale qui conservoit à la faction opposée la jouissance paisible des terres & des biens qu'ils avoient envahis, tandis que pour récompense de leurs travaux (35) les propriétaires légitimes

Règne de Jean Cantacuzène, A. D. 1347. 8 Janvier. A. D. 1355. Janvier.

encore quelques perles fines, mais bien clair semées; le reste des pierres n'avoit que παντοδαπην χροιαν προς το διαυγες.

(34) Cantacuzène continue son Histoire depuis son retour à Constantinople jusqu'à l'année qui suivit celle où son fils Mathieu abdiqua, A. D. 1357 (l. IV, c. 1—50, p. 705—911). Niceph. Gregor. finit la sienne au Synode de Constantinople, dans l'année 1351 (l. XXII, c. 3, p. 660; le reste, jusqu'à la fin ne traite que de controverse); & ses quatorze derniers livres sont encore en manuscrits dans la Bibliothèque Nationale de France à Paris.

(35) L'Empereur Cantacuzène (l. IV, c. 1) parle de ses propres vertus, & Niceph. Greg. des plaintes des amis de ce Prince, que ses vertus réduisoient à la misère.

languissoient dans l'oubli & dans la misère. Ils maudissoient la clémence intéressée d'un Chef qui, placé sur le trône de l'Empire, avoit aisément sacrifié son patrimoine sans craindre d'être réduit comme eux à l'excès de l'indigence. Les adhérens de l'Impératrice rougissoient de devoir leur vie & leur fortune à la faveur précaire d'un Usurpateur, & les désirs* de vengeance se couvroient du masque du zèle pour la famille des Paléologues & pour la conservation du jeune Empereur. Ils furent alarmés avec raison de la demande que firent les Cantacuzains d'être dégagés de leur serment de fidélité pour les Paléologues, & mis en possession de quelques villes de sûreté ». Ils plaidèrent leur cause avec » éloquence, & n'obtinrent, dit l'Empe» reur Cantacuzène lui-même, qu'un re» fus de ma vertu sublime & presque in-

---

* Je leur ai prêté les expressions de nos Cavaliers ou Partisans de Charles après la restauration.

» croyable «. Des séditions & des complots troublèrent continuellement son gouvernement;il trembloit sans cesse que quelque ennemi étranger ou domestique n'enlevât le Prince légitime pour déployer en son nom l'étendard de la révolte. A mesure qu'il avançoit en âge, le fils d'Andronic secoua insensiblement le joug de son Mentor; les vices qu'il avoit hérités de son père accélérèrent son ambition naissante, & Cautacuzène, si nous pouvons en croire ses protestations, fit son possible pour déraciner ses inclinations dangereuses, & inspirer au jeune Prince des sentimens plus dignes d'un Souverain. Dans l'expédition de Servie, les deux Empereurs affectant l'un & l'autre un air de satisfaction & d'intelligence, se montrèrent ensemble aux troupes & aux provinces, & Cantacuzène initia son jeune collègue aux sciences de la guerre & du gouvernement. Après la conclusion de la paix, il laissa son rival à Thessalonique, résidence royale située sur la frontière,

afin de l'éloigner des séductions de Constantinople, & d'assurer par son absence la tranquillité de la capitale. Mais cette précaution ne produisit pas l'effet qu'il sembloit en attendre. Le fils d'Andronic, éloigné de son Mentor oublia bientôt ses conseils; entouré de Courtisans pervers, il apprit à haïr son tuteur & à revendiquer ses droits. Son alliance avec le Despote de Servie fut le signal de la guerre, & Cautacuzène, placé sur le trône de l'ancien Andronic, défendit la cause qu'il avoit si vigoureusement attaquée durant sa jeunesse. A sa sollicitation, l'Impératrice mère consentit à employer sa médiation, & fit un voyage à Thessalonique, d'où elle revint sans succès. Mais à moins que l'âge & l'adversité n'eussent produit chez Anne de Savoie une grande métamorphose, on peut douter du zèle & même de la sincérité qu'elle mit dans cette démarche. Tandis que Cautacuzène déconcertoit les efforts de ses ennemis par la fermeté de sa résistance, Anne, de concert avec

avec lui, représenta ou dut représenter à son fils que les dix années de l'administration de son beau père alloient bientôt expirer, & que ce Prince, dégoûté des vains honneurs de ce monde, n'aspiroit qu'à terminer paisiblement sa vie dans un monastère. Si ces sentimens eussent été sincères, il pouvoit en abdiquant rendre la paix à l'Empire, & tranquilliser sa propre conscience par un acte de justice. Paléologue étoit à l'avenir seul responsable de son gouvernement; & quels que fussent ses vices, on ne pouvoit pas en craindre des suites plus funestes que les calamités d'une guerre civile, dans laquelle les deux partis se servirent encore des Barbares & des Infidèles pour consommer réciproquement leur propre destruction. Le secours des Turcs irrévocablement fixés en Europe, fit triompher Cantacuzène pour la troisième fois; & Paléologue battu sur mer & sur terre, fut contraint de chercher un asile parmi les Latins de l'isle de Tenedos. L'imprudente obstination de son

Jean Paléologue prend les armes contre Cantacuzène, A. D. 1353.

pupille entraîna le Vainqueur dans une démarche qui devoit rendre la querelle irréconciliable. Il revêtit son fils Mathieu de la pourpre, l'associa à l'Empire, & établit la succession dans la famille des Cantacuzains. Mais Constantinople préféroit encore la race de ses anciens Maîtres, & cette dernière injustice accéléra la restauration de l'héritier légitime. Un noble Génois entreprit de rétablir Paléologue : ce Prince lui promit sa sœur en mariage, & son beau-frère futur termina la révolution avec deux galères & deux mille cinq cents auxiliaires. Sous le prétexte de détresse, elles furent admises dans le petit havre ; on ouvrit la porte d'or ; les Soldats Latins s'écrièrent tous ensemble, » Victoire & longue vie à l'Empereur Paléologue «, & les habitans répétèrent leurs acclamations. Il restoit encore à Cantacuzène un parti nombreux ; mais ce Prince affirme dans son Histoire, que sûr d'obtenir la victoire, il en fit le sacrifice au cri de sa conscience, & que docile à la voix de la Religion

& de l'humanité, il descendit volontairement du trône pour s'enfermer dans la solitude d'un monastère (36). Dès qu'il eut renoncé à l'Empire, son successeur le laissa jouir paisiblement de la réputation de sainteté : il dévoua les restes de sa vie à l'étude & aux exercices de piété monastique. Le Moine Josaphat fut toujours respecté comme le père temporel & spirituel de l'Empereur, & il ne sortit une fois de sa cellule que comme Ministre de paix, pour vaincre l'obstination & obtenir le pardon de son fils rebelle (37).

Abdication de Cantacuzène, au mois de Janvier, A. D. 1355.

---

(36) On peut suppléer à l'Apologie ridicule de Cantacuzène, qui raconte (l. IV, c. 39 — 42) sa propre chute avec une confusion visible, par la relation moins complète mais plus impartiale de Mathieu Villani (l. IV, c. 46, in Script. Rerum Ital. tome XIV, p. 268), & par celle de Ducas (c. 10, 11).

(37) Cantacuzène reçut dans l'année 1375 une lettre du Pape (Fleury, Hist. Eccles. tome XX, p. 250), & mourut le 20 Novembre 1411 (Ducange, Fam. Byzant. p. 260). Mais s'il étoit de l'âge d'Andronic le jeune, compagnon de sa jeunesse & de ses plaisirs, il faut qu'il ait vecu cent seize ans, & cette longue carrière d'un si illustre personnage auroit été généralement remarquée.

Dispute concernant la lumière du mont Thabor, A. D. 1341—1351.

Cependant Cautacuzène, qui sembloit chercher la paix parmi les Moines, entreprit dans le cloître une guerre théologique. Il écrivit contre les Juifs & contre les Mahométans (38), & défendit toujours avec zèle la lumière divine du mont Thabor, question mémorable & le chef-d'œuvre de la folie religieuse des Grecs. Les Faquirs de l'Inde (39) & les Moines de l'Eglise orientale étoient également persuadés que dans l'abstraction totale des facultés du corps & de l'imagination, le pur esprit pouvoit s'élever à la jouissance ou à la vision de la Divinité. Les préceptes & les expressions de l'Abbé qui gouvernoit les monastères du mont Athos (40) dans le onzième siècle, dé-

(38) Ses quatre discours ou livres furent imprimés à Basle en 1543 (Fabric. Bibliot. Græc. tome VI, p. 473); il les composa pour tranquilliser un Prosélyte que ses amis d'Ispahan persécutoient continuellement de leurs lettres. Cantacuzène avoit lu le Koran; mais Maracci prétend qu'il adoptoit toutes les fables que l'on débitoit contre Mahomet & sa Religion.

(39) Voyez les Voyages de Bernier, tome I, p. 127.

(40) Mosheim, Institut. Hist. Ecclesf. p. 522, 523;

velopperont d'une manière plus ſenſible l'opinion & les pratiques de ces Religieux. » Quand vous ſerez ſeul dans votre cel-
» lule, dit ce pieux Précepteur, fermez
» la porte & aſſeyez-vous dans un coin;
» élevez votre imagination au deſſus de
» toutes les choſes vaines & tranſitoires;
» appuyez votre barbe & votre menton
» ſur votre poitrine; tournez vos regards
» & vos penſées vers le milieu de votre
» ventre où eſt placé votre nombril, &
» cherchez l'endroit du cœur ou le ſiége
» de l'ame. Tout vous paroîtra d'abord,
» déſordre, obſcurité & confuſion. Mais
» ſi vous perſévérez jour & nuit, vous
» éprouverez une jouiſſance délicieuſe.
» Dès que l'ame a découvert la place du
» cœur, elle jouit d'une lumière myſti-
» que & éthérée «. Cette lumière, la production d'une imagination malade,

---

Fleury, Hiſt. Eccleſ. tome xx, p. 22—24—107—114, &c. Le premier développe philoſophiquement les cauſes, le ſecond tranſcrit & traduit avec les préjugés d'un Prêtre Catholique.

d'un estomac & d'un cerveau vides, étoit adorée des Quiétistes comme l'essence pure & parfaite de Dieu lui-même. Tant que cette folie se renferma dans les monastères du mont Athos, les Solitaires ne pensèrent point à s'informer comment l'essence divine pouvoit être une substance *matérielle*, ou comment une substance *immatérielle* pouvoit se rendre sensible aux yeux du corps. Mais sous le règne d'Andronic le jeune, ces couvens reçurent la visite de Barlaam, Moine de la Calabre (41), également versé dans la Philosophie & la Théologie, dans la Langue des Grecs & celle des Romains, & dont le génie souple savoit attaquer ou défendre des oppinions opposées selon l'intérêt du moment; un Solitaire indiscret révéla au

(41) Basnage (in Canisii Antiq. Lectiones, tome IV, p. 363 — 368) a examiné l'Histoire & le caractère de Barlaam. La contrariété de ses opinions en différentes circonstances, a fait naître des doutes sur l'identité de la personne. Voyez aussi Fabrice (Bibliot. Græc. tom. X, p. 427 — 432).

Voyageur les mystères de l'Oraison mentale ou contemplative. Barlaam n'échappa point l'occasion de ridiculiser les Quiétistes qui plaçoient l'ame dans le nombril, & d'accuser les Moines du mont Athos d'hérésie & de blasphême. Ses argumens forcèrent les moins ignorans de renoncer à la pratique de leurs frères, ou du moins de la dissimuler, & Grégoire Palamas introduisit une distinction scholastique entre l'essence de Dieu & son opération. Son essence inaccessible réside, selon Grégoire, au milieu d'une lumière éternelle & incréée, & cette vision béatifique des Saints s'étoit manifestée aux disciples du mont Athos, dans la transfiguration de Jésus-Christ. Mais cette distinction n'échappoit point au reproche de Polythéisme ; Barlaam nia l'éternité de la lumière du mont Thabor, & accusa les Palamites de reconnoître deux substances éternelles, ou deux Divinités, l'une visible, & l'autre invisible. Du mont Athos, où la fureur des Moines menaçoit sa vie,

le Moine Calabrois s'en fut à Constantinople, & parvint à gagner la confiance du Grand Domestique & de l'Empereur. La Cour & la ville prirent part à cette querelle théologique, & s'en occupèrent au milieu des désordres de la guerre civile. Mais Barlaam deshonora sa doctrine par sa fuite & son apostasie; les Palamites triomphèrent, & le Patriarche Jean d'Apri, leur adversaire, fut déposé par le consentement unanime des deux factions de l'Etat. Cantacuzène présida en qualité d'Empereur & de Théologien au Synode de l'Eglise grecque, qui établit comme article de foi la lumière increéée du mont Thabor; & après avoir essuyé un si grand nombre d'injures successives, la raison humaine souffrit patiemment cette addition d'absurdité. Les Sectaires impénitens qui refusèrent de souscrire à ce nouveau symbole, furent privés des honneurs de la sépulture chrétienne; mais dès le siècle suivant cette question tomba dans l'oubli dont elle étoit bien

digne, & je n'apperçois point de traces de persécution relative à l'hérésie du Moine Barlaam (42).

Etablissement des Génois à Pera & à Galata, A. D. 1261—1347.

J'ai réservé pour la fin de ce Chapitre la guerre des Génois, qui ébranla le trône de Cantacuzène & démontra la foiblesse de l'Empire. Les Génois qui occupoient les fauxbourgs de Pera & de Galata depuis que les Latins avoient été chassés de Constantinople, reçurent ce fief honorable de la reconnoissance du Souverain, conservèrent leurs Loix & leurs Magistrats, & se soumirent aux devoirs de Vassal & de Sujet. On emprunta des Latins la dénomination expressive *d'hommes liges* (43), & leur Podestat ou

(42) Voyez Cantacuzène (l. II, c. 39, 40, l. IV, c. 3—23, 24, 25) & Niceph. Greg. (l. XI, c. 10, l. XV. 3 — 7, &c.) dont les derniers livres, depuis le dix-neuvième jusqu'au vingt-quatrième, ne traitent que de ce sujet. Boivin (in Vit. Nic. Gregoræ), d'après des livres qui n'ont point été publiés, & Fabricius (Bibliot. Græc. tom. X, p. 462—473) ou plutôt Montfaucon, d'après des Manuscrits de la Bibliot. de Coislin, ont ajouté quelques faits & quelques instructions.

(43) Pachymer (l. V, c. 10) explique très-clairement

Chef faisoit à l'Empereur le serment de fidélité avant de prendre possession de son office. Gênes fit avec les Grecs une alliance solide, & s'engagea de fournir à l'Empire, en cas de guerre défensive, une flotte de cent galères, dont la moitié devoit être armée & équipée aux frais de la République. Michel Paléologue s'attacha durant son règne à relever la Marine nationale, afin de ne plus dépendre d'un secours étranger ; & la vigueur de son gouvernement contint les Génois de Galata dans les bornes que leur opulence & l'esprit républicain les disposoient souvent à franchir. Un de leurs Matelots se vanta un jour que ses compatriotes seroient bientôt les maîtres de la capitale, & tua le Grec qui s'étoit offensé de cette menace. Un de leurs vaisseaux de guerre, en passant devant

---

λιζίους (*ligias*) par *ἰδίους*. Les Glossaires de Ducange enseignent amplément l'usage de ces mots en grec & en latin sous le règne féodal (Græc. p. 811, 812, Latin. tome IV, p. 109—111).

le palais, refusa le salut, & se permit quelques actes de piraterie sur la mer Noire. Les Génois se disposoient à défendre les coupables; mais environnés de toutes parts des troupes impériales, les habitans du fauxbourg ou village de Galata implorèrent humblement la clémence de leur Souverain. La facilité de pénétrer dans leur résidence les exposoit aux attaques des Vénitiens, qui, sous le règne d'Andronic l'aîné, osèrent insulter la majesté du trône. A l'approche de leurs flottes, les Génois se retirèrent dans la ville avec leurs familles & leurs effets. Le fauxbourg qu'ils habitoient fut réduit en cendres; & le Prince pusillanime, témoin de cet incendie, en témoigna pacifiquement son ressentiment dans une ambassade. Les Génois tirèrent un avantage durable de cette calamité passagère, & abusèrent bientôt de la permission qu'ils obtinrent d'environner Galata d'un mur, d'introduire l'eau de la mer dans le fossé, & de garnir le rem-

part de tours & de machines propres à le défendre. Les limites étroites de leur habitation ne purent pas contenir long-temps l'accroissement de leur colonie ; ils acquirent successivement de nouveaux terreins, & les montagnes voisines se couvrirent de villages & de châteaux environnés & protégés par leurs fortifications (44). Les Empereurs Grecs, maîtres du passage étroit qui conduit dans la mer intérieure, regardoient le commerce & la navigation du Pont-Euxin comme une partie de leur patrimoine. Sous le règne de Michel Paléologue, le Sultan d'Egypte reconnut leur prérogative, sollicita & obtint la permission d'expédier tous les ans un vaisseau dans la Circassie & dans la petite Tartarie, pour l'achat des es-

---

(44) Ducange décrit l'établissement & les progrès des Génois à Pera ou Galata (C. P. Christiana, l. I, p. 68, 69). On trouve aussi cette description dans les Historiens de Byzance, Pachymer (l. II, c. 35, l. V, 10—30, l. IX, 15, l. XII. 6—9); Niceph. Gregor. (l. V, c. 4, l. VI, c. 11, l. IX, c. 5, l. XI, c. 1, l. XV, c. 1—6); & Cantacuzène (l. I, c. 12, l. II, c. 29, &c.).

claves, qui devinrent, sous le nom de Mamelucs, les plus formidables ennemis des Chrétiens (45). La colonie génoise de Pera fit avec avantage le commerce lucratif de la mer Noire; ils fournirent les Grecs de grains & de poissons, deux articles presque également indispensables à un Peuple superstitieux. La fertilité de l'Ukraine produit de riches moissons sans beaucoup de culture, & la quantité immense d'esturgeons que l'on pêche vers l'embouchure du Tanaïs, renouvelle sans cesse une exportation inépuisable d'œufs & de poissons salés (46). Les

Commerce & insolence des Génois.

(45) Pachymer (l. III, c. 3, 4, 5) & Niceph. Greg. (l. IV, c. 7) déplorent l'un & l'autre les effets de cette pernicieuse indulgence. Bibaras, Sultan d'Egypte & Tartare de Nation, mais zélé Musulman, obtint des enfans de Zingis la permission de construire une mosquée dans la capitale de la Crimée (de Guignes, Hist. des Huns, tom. III, p. 343).

(46) Chardin (Voyages en Perse, tome I, p. 48) apprit à Caffa que ces poissons avoient quelquefois jusqu'à vingt-six pieds de longueur, pesoient huit ou neuf cents livres, & donnoient trois ou quatre quintaux de caviaire ou d'*œufs*. Du temps de Démosthènes, le Bosphore fournissoit de grains la ville d'Athènes.

eaux de l'Oxus, de la mer Caspienne, du Volga, du Don ou Tanaïs, ouvroient un passage long & pénible aux épiceries & aux pierres précieuses de l'Inde; après une marche de trois mois, les caravanes de Carizme trouvoient les vaisseaux d'Italie dans les ports de la Crimée (47). Les Génois s'emparèrent de toutes ces branches de commerce, & forcèrent les Vénitiens & les Pisans d'y renoncer. Ils en imposoient aux nationaux par les villes & les forteresses qu'ils avoient successivement élevées dans leurs factoreries; & les Tartares assiégèrent inutilement Jaffa (48), leur principal établissement. Les Grecs,

(47) De Guignes, Hist. des Huns, tome III, p. 343, 344; Viaggi di Ramusio, tome I, fol. 400. Mais ce transport par terre ou par eau n'étoit praticable que lorsque toutes les hordes de Tartares étoient réunies sous le gouvernement d'un Prince sage & puissant.

(48) Niceph. Greg. (l. XIII, c. 12) donne un détail impartial & complet du commerce & des colonies de la mer Noire. Chardin décrit l'état présent & misérable de Caffa, où il avoit vu en quarante jours plus de quatre cents voiles employées au commerce de grains & de poissons (Voyages de Perse, tome I, p. 46—48).

totalement dépourvus de vaisseaux, étoient à la merci de ces audacieux Marchands qui approvisionnoient ou affamoient Constantinople au gré de leur caprice ou de leur intérêt. Les Génois s'approprièrent la pêche, les douanes & jusqu'aux droits seigneuriaux du Bosphore, dont ils tiroient un revenu de trois cent mille pièces d'or; & c'étoit avec répugnance qu'ils en accordoient trente mille à l'Empereur (49). Dans tous les temps de paix ou de guerre, la colonie de Pera ou Galata jouissoit de toute la liberté d'une Nation indépendante; & le Podestat Génois oublioit souvent, comme cela arrivera toujours dans les établissemens éloignés, qu'il dépendoit de la République.

L'insolence des Génois fut encouragée par la foiblesse d'Andronic l'aîné, & par les guerres civiles qui affligèrent sa vieillesse & la minorité de son petit-fils. Can- Guerre des Génois contre l'Empereur Cantacuzène, A. D. 1348.

(49) Voyez Niceph. Greg. l. XVII, c. I.

tacuzène employa ses talens plutôt à ruiner l'Empire qu'à le défendre ; & après avoir terminé victorieusement la guerre civile, il se trouva réduit à l'alternative honteuse de dépendre, au milieu de sa capitale, des Génois ou des Vénitiens. Le refus de quelques terres voisines où ils vouloient construire de nouvelles fortifications, offensa les Marchands de Pera; & durant l'absence de l'Empereur, qu'une indisposition retenoit à Demotica, ils bravèrent le foible gouvernement de l'Impératrice. Ces audacieux Républicains attaquèrent & coulèrent bas un vaisseau de Constantinople, qui avoit osé pêcher à l'entrée du port; ils en massacrèrent l'équipage, & poussèrent l'insolence jusqu'à demander satisfaction, quand ils auroient dû solliciter le pardon de cet odieux brigandage. Les Génois exigèrent que les Grecs renonçassent à tout exercice de navigation, & repoussassent victorieusement les premiers efforts que les habitans de Constantinople firent pour

pour se venger de leur tyrannie. Ils occupèrent le terrein qu'on leur refusoit, élevèrent rapidement un mur solide, & l'environnèrent d'un fossé profond. Les Génois ne se bornèrent pas long temps à soutenir leur usurpation. Ils attaquèrent & brûlèrent trois galères byzantines. Trois autres, dans lesquelles consistoient les restes de la marine impériale, prirent la fuite pour éviter le même sort. Toutes les habitations de la côte furent pillées & saccagées impunément ; le Régent & l'Impératrice ne s'occupèrent que de défendre la capitale. Le retour de Cantacuzène calma l'alarme publique. L'Empereur inclinoit pour des mesures pacifiques, mais ses ennemis refusèrent toutes les propositions raisonnables, & il céda aux sollicitations de ses Sujets, qui vouloient se venger, & qui payèrent cependant avec répugnance les préparatifs de la guerre & la construction des vaisseaux. Les deux Nations étoient maîtresses, l'une de la terre, & l'autre de la mer ;

Constantinople & Pera éprouvoient également tous les inconvéniens d'un siége : les Marchands de la colonie, qui s'étoient flattés de voir terminer la querelle en peu de jours, commençoient à murmurer de leurs pertes ; la République de Gênes, déchirée par des factions, envoyoit lentement des secours ; & une partie des Commerçans de la colonie profita d'un vaisseau de Rhodes pour éloigner leur fortune & leur famille du théâtre de la guerre. Au commencement du printemps, la flotte de Byzance, composée de sept galères & de quelques petits vaisseaux, sortit du port, cingla, rangée sur une seule ligne, vers le rivage de Pera, & présenta mal-adroitement le flanc à la proue de ses adversaires. Les équipages étoient composés de Paysans ou d'Ouvriers qui ne suppléoient point par la valeur au défaut d'expérience : à peine apperçurent-ils de loin l'escadre ennemie, qu'ils se précipitèrent dans la mer, aux risques de se noyer. Les troupes qui

Défaite de la flotte de Cantacuzène. 13 Février 1352.

marchoient à l'attaque des lignes de Pera, furent saisies de la même terreur; & les Génois obtinrent sans combattre tous les avantages de cette double victoire; ils amarinèrent les galères abandonnées, & les promenèrent plusieurs fois en triomphe devant les murs du palais. Forcé d'endurer cet affront, l'Empereur n'eut d'autre consolation que l'espoir de s'en venger; les deux partis également épuisés, furent cependant contraints de conclure une trève. Cantacuzène feignit de mépriser l'objet de la contestation, & accorda généreusement aux Génois les terres dont ils s'étoient emparées, après avoir exigé pour la forme qu'elles restassent jusqu'à ce moment sous la garde de ses Officiers (50).

(50) Cantacuzène (l. IV, c. 11) raconte les événemens de cette guerre, mais son récit est obscur & confus; celui de Niceph. Greg. (l. XVII, c. 1—7) est clair & paroît impartial; ce Prêtre étoit moins responsable que le Prince, des fautes & de la défaite de la flotte.

Victoire des Génois sur les Grecs & les Vénitiens.

13 Février 1352.

Mais l'Empereur fut bientôt sollicité de violer la trève & de joindre ses armes à celles des Vénitiens, ennemis implacables des Génois & de leurs colonies. Tandis qu'il balançoit entre la paix & la guerre, les habitans de Pera ranimèrent son juste ressentiment en lançant de leur rempart un bloc de pierre qui tomba au milieu de Constantinople. Lorsqu'il en fit des plaintes, ils s'excusèrent froidement sur l'imprudence de leur Ingénieur. Mais ils recommencèrent dès le lendemain, & se félicitèrent d'une épreuve qui leur apprenoit que Constantinople n'étoit point hors de l'atteinte de leur artillerie. Cantacuzène, irrité de leur insolence, signa le traité proposé par les Vénitiens; mais la puissance de l'Empire Romain influa bien peu dans la querelle de ces deux puissantes Républiques (51).

(51) Cantacuzène est encore obscur dans le récit de cette seconde guerre (l. IV, c. 18, p. 24, 25 — 28 — 32); il déguise ce qu'il n'ose pas nier. Je regrete cette partie de Niceph. Greg. qui est encore en Mſ. à Paris.

Depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, leurs flottes combattirent plusieurs fois sans avantages décisifs, & donnèrent enfin une bataille mémorable sous les murs de Constantinople. Il ne seroit pas facile de concilier ensemble les relations des Grecs, des Vénitiens & des Génois (52), en suivant le récit d'un Historien impartial (53). J'emprunterai de chaque Nation les faits qui sont à son désavantage ou à l'honneur de ses ennemis. Les Vénitiens soutenus de leurs alliés les Catalans, avoient l'avantage du nombre; & leur flotte, en y comprenant huit galères byzantines, étoit

(52) Muratori (Annali d'Italia, tome XII, p. 144) renvoie aux anciennes Chroniques de Venise. (Caresinus, Continuateur d'André Dandolo, tome XII, p. 421, 422), & pour Gênes (George Stella, Annales Genuenses, tome XVII, p. 1091, 1092). Je les ai consultés soigneusement l'un & l'autre dans sa grande collection des Historiens de l'Italie.

(53) Voyez la Chronique de Mathieu Villani de Florence, l. II, c. 59, 60, p. 145 — 147, c. 74, 75, p. 156, 157, dans la collection de Muratori, tome XIV.

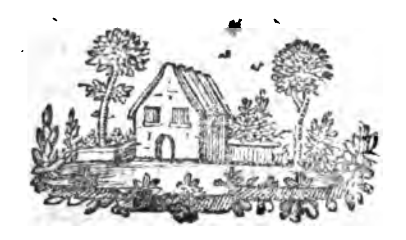
compoſée de ſoixante-quinze voiles. Les Génois ne leur opposèrent que ſoixante-quatre galères ; mais leurs vaiſſeaux ſurpaſſoient dans ce ſiècle ceux de toutes les puiſſances maritimes en force & en grandeur ; ils étoient commandés par Doria & Piſani, dont les familles & les noms tiennent une place honorable dans les Annales de leur Patrie ; mais les talens & la réputation du premier éclipſoient le mérite perſonnel de ſon rival. Ils attaquèrent les ennemis dans un moment de tempête, peu propre à les faire profiter de la ſupériorité des manœuvres ; & le combat dura depuis l'aurore juſqu'à la fin du jour. Les ennemis des Génois font l'éloge de leur conduite, & les Vénitiens n'obtiennent pas même l'approbation de leurs amis ; mais les deux partis admirent unanimement l'adreſſe & la valeur des Catalans, qui ſoutinrent conſtamment tous les efforts de leurs adverſaires. Lorſque les deux flottes ſe ſéparèrent, la victoire pouvoit paroître

incertaine. Les Génois perdirent treize galères prises ou coulées bas, mais ils en détruisirent vingt-six, deux des Grecs, dix des Catalans, & quatorze des Vénitiens. Pisani sembla cependant convenir de sa défaite en se retirant dans un port fortifié, d'où il fit voile avec les restes de sa flotte pour l'isle de Candie, & laissa la mer libre à ses rivaux, sous le prétexte d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus du Sénat. Dans une Epître adressée publiquement au Doge & au Sénat, Pétrarque (54) emploie son éloquence à réconcilier les deux Puissances maritimes de l'Italie. L'Orateur célèbre la victoire des Génois, qu'il considère comme les plus habiles Marins de l'Univers, & déplore le malheur des Vénitiens. Il les

(54) L'Abbé de Sade (Mém. sur la Vie de Pétrarque, tome III, p. 257—263) a traduit cette Lettre qu'il avoit copiée dans un manuscrit de la Bibliot. du Roi de France. Quoique attaché au Duc de Milan, Pétrarque ne cache ni sa surprise ni ses regrets de la défaite & du désespoir des Génois dans l'année suivante (p. 323—332).

engage à réunir leurs forces contre les Grecs, & à purger la capitale de l'Orient de l'hérésie dont elle est infectée. Abandonnés de leurs alliés, les Grecs ne pouvoient plus espérer de faire résistance: trois mois après cette bataille navale, l'Empereur Cantacuzène sollicita & signa un traité par lequel il renonçoit pour toujours à l'alliance des Catalans & des Vénitiens, & accordoit aux Génois tous les droits du commerce & presque de la souveraineté. L'Empire des Romains, si l'on peut encore lui donner ce nom, seroit bientôt devenu une dépendance de Gênes, si la perte de sa liberté & la destruction de sa marine n'eussent pas arrêté l'ambition de cette République. Une longue rivalité de cent trente ans se termina par le triomphe de Venise; & les factions des Génois forcèrent leur Nation à chercher la paix domestique sous la domination d'un Maître étranger, du Duc de Milan, ou du Roi de France. Cependant, en renonçant aux conquêtes,

les Génois conſervèrent le génie du commerce ; la colonie de Pera en impoſa toujours à la capitale, & reſta maîtreſſe de la navigation de la mer Noire, juſqu'au moment où la conquête des Turcs l'enveloppa dans la ruine de Conſtantinople.



CHAPITRE LXIV.

Conquêtes de Genghis Kan & des Mogols depuis la Chine jusqu'à la Pologne. Danger pressant des Grecs & de Constantinople. Origine des Turcs Ottomans en Bithynie. Règnes & victoires d'Othman, Orchan, Amurath I & Bajazet I. Fondation & progrès de la monarchie des Turcs en Asie & en Europe. Situation critique de Constantinople & de l'Empire Grec.

Des petites querelles d'une ville avec ses fauxbourgs, des discordes & de la lâcheté des Grecs, je vais passer aux brillantes victoires des Turcs, dont l'esclavage civil étoit anobli par la discipline militaire, l'enthousiasme religieux & l'énergie du caractère national. L'origine & les progrès des Ottomans aujourd'hui souverains de Constantinople, se trouvent liés aux plus importantes scènes de l'Histoire moderne; mais

elles exigent la connoiſſance préliminaire de la grande irruption des Mogols ou Tartares, dont on peut comparer les conquêtes rapides aux premières convulſions de la nature, qui agitèrent & changèrent la ſurface du globe. J'ai déjà fait connoître, dans mes premiers volumes, les Peuples dont les émigrations opérèrent ou occaſionnèrent la chute de l'Empire Romain, & je ne puis me déterminer à paſſer ſous ſilence des événemens dont la grandeur peut attacher l'attention d'un Philoſophe à l'Hiſtoire du (1) carnage & de la deſtruction.

Zingis Kan ou Genghis Kan premier Empereur des Mogols & des Tartares, A. D. 1206—1227.

Toutes ces émigrations ſortirent ſucceſſivement des vaſtes montagnes ſituées entre la Chine, la Sibérie & la mer Caſpienne. Les anciennes réſidences des Huns & des Turcs étoient habitées dans

(1) J'invite le Lecteur à repaſſer ſur les chapitres de mes premiers volumes qui traitent des mœurs des Nations paſtorales, des conquêtes d'Attila & des Huns, que j'ai compoſés dans un temps où j'avois plus le déſir que l'eſpoir de continuer la préſente Hiſtoire.

le douzième siècle par des hordes ou tribus de Pâtres, qui descendoient de la même origine & conservoient les mêmes mœurs. Genghis Kan les réunit & les conduisit à la victoire. Ce Barbare, connu primitivement sous le nom de Temugin, opprima ses égaux & parvint au faîte de la grandeur. Il descendoit d'une race noble; mais ce fut l'orgueil du Conquérant ou des compagnons de ses exploits, qui supposa que le septième ancêtre de Gengis avoit eu pour mère une Vierge immaculée. Son père régnoit sur treize hordes composées d'environ quarante mille familles. Durant l'enfance de son fils, plus des deux tiers lui refusèrent l'obéissance & le tribut. A l'âge de treize ans, Temugin livra bataille à ses Sujets rebelles, & le futur Conquérent de l'Asie fut obligé de céder & de prendre la fuite. Mais il soutint ce revers avec courage. La fortune seconda ses efforts, & à l'âge de quarante ans Temugin commandoit à toutes les Tribus

voisines. Chez les Peuples où la politique est presque inconnue & la valeur générale, l'ascendant d'un seul ne peut être fondé que sur la puissance & l'habitude de punir ses ennemis & de récompenser ses partisans. Lorsque Temugin conclut sa première ligue militaire, les cérémonies se bornèrent au sacrifice d'un cheval, & à goûter réciproquement de l'eau d'un ruisseau : il promit de partager avec ses compagnons les faveurs & les revers de la fortune, leur distribua ses effets & ses chevaux, & fonda tout son espoir sur leur reconnoissance. Après sa première victoire, il fit placer soixante-dix chaudières sur une fournaise, & soixante-dix rebelles des plus coupables périrent dans l'eau bouillante où on leur plongea la tête. Les plus obstinés furent vaincus ; les plus prudens se soumirent, & les plus hardis tremblèrent en contemplant le crâne du Sultan des Karaïtes (2), que

(2) Les Khans des Keraïtes n'auroient probablement pas pu même lire les éloquentes Epîtres que composèrent en leur nom les Missionnaires Nestoriens.

le Vainqueur fit enchâsser dans une boîte d'argent. Sous le nom de Prêtre Jean, ce Sultan avoit entretenu une correspondance avec le Pape & les Princes de l'Europe. L'ambitieux Temugin ne négligea point l'influence de la superstition; & ce fut d'un Prophète qu'on supposa descendre du Ciel sur un cheval blanc, qu'il reçut le titre de Zingis (3), *le plus grand*, & le droit divin à la conquête & à l'Empire de l'Univers. Dans un *couroultai* ou diète générale, il s'assit sur un feutre, qu'on révéra long-temps comme une relique; & on le proclama Grand-Kan des Mogols (4) & des Tarta-

(3) Depuis que Voltaire a publié son Hist. & sa Tragédie, le nom de Genghis paroît, au moins en François, avoir été généralement adopté. Cependant Abulghazi Kan devoit savoir le véritable nom de son ancêtre; son étymologie paroît juste; *zin*, en Langue mogole, signifie *grand*, & *gis* est la terminaison du superlatif (Hist Généalog. des Tartares, part. III, p. 194, 195). D'après les mêmes idées de grandeur, on a donné le surnom de Zingis à l'Océan.

(4) Le nom de Mogol a prévalu parmi les Orientaux,

res (5). Le premier de ces noms s'est perpétué dans la race impériale, & on a étendu l'autre à tous les habitans des vastes deserts du Nord.

Loix de Zenghis Kan.

Le code de Loix dictées par Genghis à ses Sujets, protégeoit la paix domestique & encourageoit les guerres étrangères. Les crimes d'adultère, de meurtre, de parjure, le vol d'un cheval ou d'un bœuf étoient punis de mort, & les plus féroces des hommes conservèrent entre eux de la modération & de l'équité. Le titre de Grand-Kan fut réservé à l'avenir pour les Princes de sa famille. Il fit des réglemens pour les chasses, qui, en ser-

& on appelle encore le Souverain titulaire le Grand-Mogol de l'Indostan.

(5) Les Tartares (ou plus proprement les Tatares) descendoient de Tatar Kan, frère de Mogul Kan. Voyez Abulghazi, première & seconde parties. Ils formèrent une horde de sept mille familles sur les bords du Catai (p. 103—112); dans la grande invasion d'Europe (A. D. 1238), il paroît qu'ils marchoient à la tête de l'avant-garde, & la ressemblance du nom de Tartarei fit valoir celui de Tartares dans l'opinion des Latins. M. Paris, p. 398.

vant d'amusement & d'école pour la guerre, procuroient en outre l'abondance dans le camp des Tartares. La Nation victorieuse s'abstenoit des travaux serviles dont elle chargeoit les esclaves & les étrangers; & tous les travaux lui paroissoient vils, excepté la profession des armes. L'exercice & la discipline des troupes indiquent l'expérience d'un ancien Commandant. Elles étoient armées d'arcs, de cimeterres & de massues de fer, & divisées par cent, par mille & par dix mille. Chaque Officier ou Soldat répondoit sur sa propre vie de la sûreté ou de l'honneur de ses compagnons; & le génie de la victoire semble avoir dicté la Loi qui défend de faire la paix avec l'ennemi, qu'il ne soit suppliant & vaincu. Mais c'est à la Religion de Zingis que nous devons principalement nos éloges & notre admiration. Tandis que les Inquisiteurs de la Foi chrétienne inventoient des supplices, un Barbare leur donnoit l'exemple de la plus parfaite

parfaite tolérance (6). Son premier & seul article de Foi étoit l'existence d'un Dieu, l'Auteur de tout bien, qui remplit de sa présence la terre & les cieux, dont il est le Créateur. Les Tartares & les Mogols adoroient les idoles particulières de leur Tribu; les Missionnaires en avoient converti un grand nombre; d'autres suivoient la Loi de Moïse ou celle de Mahomet. Ils professoient tous avec liberté leur Religion dans l'enceinte du même camp. Le Bonze, l'Iman, le Rabbin, le Nestorien & le Prêtre Catholique jouissoient de l'exemption honorable du service & du tribut. Dans la mosquée de Bochara, le fougueux Conquérant put fouler l'Alcoran aux pieds de ses chevaux; mais dans les momens de calme, le

(6) On trouve une conformité singulière entre les Loix religieuses de Genghiskan & les opinions de M. Locke (Constitutions de la Caroline, dans ses Œuvres, vol. IV, p. 535, quatrième Edit. 1777). Le Lecteur est prié de se souvenir que cette Histoire est écrite par un Protestant.

Législateur respectoit les Prophètes & les Pontifes de toutes les Sectes. Le génie de Zingis ne devoit rien à la lecture; le Kan ne savoit ni lire ni écrire; & en exceptant la Tribu des Igours, presque tous les Mogols ou les Tartares étoient aussi ignorans que leur Souverain. Le souvenir de leurs exploits s'est conservé par tradition. Soixante-huit ans après la mort de Zingis, on a recueilli & écrit ces traditions (7). On peut suppléer à l'in-

(7) Dans l'année 1294 & par l'ordre de Cazan, Kan de Perse, & le quatrième descendant de Zingis. D'après ces traditions, son Visir Fadlallah composa l'Histoire des Mogols en Langue persane; Petit de la Croix s'en est servi (Hist. de Genghiskan, p. 537 — 539). L'Hist. Généalog. des Tartares (à Leyde, 1726, in-12, 2 vol.) a été traduite par les Suédois, prisonniers en Sibérie, sur le manuscrit mogol d'Abulgasi Bahadar Kan, descendant de Zingis, qui régnoit sur les Usbecks de Charasme ou Carizme (A. D. 1644 — 1663). Il est fort précieux par l'exactitude des noms, des généalogies & des mœurs de sa Nation. De ses neufs parties, la première descend depuis Adam jusqu'à Mogul Kan; la seconde depuis Mogul jusqu'à Zingis; la troisième contient la vie de Zingis; les IV, V, VI & VIIme. racontent l'Histoire générale de ses quatre fils & de leur postérité;

ſuffiſance de leurs Annales, par celles des Chinois (8), des Perſans (9), des Arméniens (10), des Syriens (11), des

---

les VIII & IXme. renferment l'Hiſtoire particulière des deſcendans de Sheibani Kan, qui régna dans le Maure-nahar & le Charaſme.

(8) Hiſtoire de Genghiskan & de toute la Dynaſtie des Mongoux ſes ſucceſſeurs, conquérans de la Chine, tirée de l'Hiſt. de la Chine par le R. P. Gaubil, de la Société de Jéſus, Miſſionnaire à Pekin, à Paris, 1739, in-quarto. Cette traduction porte l'empreinte chinoiſe de l'exactitude ſcrupuleuſe pour les faits domeſtiques, & de la plus parfaite ignorance pour tout ce qui eſt étranger.

(9) Voyez l'Hiſt. du grand Genghiskan, premier Empereur des Mogols & des Tartares, par M. Petit de la Croix, à Paris, 1710, in-douze. Cet Ouvrage lui a coûté dix ans de travaux; il eſt tiré en grande partie des Ecrivains Perſans, entre autres de Niſavi. Ce Secrétaire du Sultan Gelaleddin a le mérite & les préjugés d'un contemporain. On peut reprocher au compilateur ou aux originaux un ſtyle un peu trop romaneſque. Voyez auſſi les articles de Genghiskan, Mohammed, Gelaleddin, &c. dans la Bibliot. Orientale de d'Herbelot.

(10) Haithonus ou Aithonus, Prince Arménien, & depuis Moine Prémontré (Fabric. Bibliot. Latin. medii Ævi, tome 1, p. 34), dicta en François ſon livre de *Tartaris*, ſes anciens compagnons de guerre. Il fut immédiatement traduit en latin & inſéré dans le Novus Orbis de Simon Grynæus (Basle, 1555, in-folio).

(11) Genghiskan & ſes premiers ſucceſſeurs occupent

Arabes (12), des Grecs (13), des Russes (14), des Polonois (15), des Hongrois (16)

---

la conclusion de la neuvième Dynastie d'Abulpharagius (Vers. Pocock, Oxon. 1663, in-quarto), & sa dixième Dynastie est celle des Mogols de Perse. Assemannus (Bibliot. Orient. tome II) a extrait quelques faits de ses Ecrits Syriaques & de la vie des Primats de l'Orient.

(12) Parmi les Arabes de langage & de Religion, nous pouvons distinguer Abulfeda, Sultan de Hamah en Syrie, qui combattit en personne contre les Mogols, sous les drapeaux des Mamelucs.

(13) Niceph. Greg. (l. II, c. 5, 6) a senti la nécessité de lier l'Histoire des Scythes à celle de Byzance. Il décrit avec élégance & exactitude l'établissement & les mœurs des Mogols dans la Perse; mais il n'est point instruit de leur origine, & il défigure les noms de Zingis & de ses fils.

(14) M. Levêque (Hist. de Russie, tome II) a décrit la conquête de la Russie par les Tartares, d'après le Patriarche Nicon & les anciennes Chroniques.

(15) Pour la Pologne, je me contente de la Sarmatia Asiatica & Europea de Mathieu de Michovia ou Micon, Médecin & Chanoine de Cracovie (A. D. 1506), insérée dans le Novus Orbis de Grynæus, Fabric. Bibliot. Latin. mediæ & infimæ Ætatis, tome V, p. 56.

(16) Je citerois Thuroczius, le plus ancien Ecrivain de l'Histoire générale (part. II, c. 74, p. 150), dans le premier vol. des Ecrivains Rerum Hungaricarum, si ce même vol. ne contenoit pas le récit original d'un con-

& des Latins (17); & chacune de ces Nations peut obtenir confiance lorsqu'elle raconte ses propres défaites & ses calamités (18).

---

temporain qui fut témoin & victime (M. Rogerii Hungari, Varadiensis capituli Canonici, carmen miserabile, seu Historia super destructionem Regni Hungariæ, temporibus Belæ IV Regis per Tartaros facta, p. 292 — 321). C'est un des meilleurs tableaux que je connoisse du tumulte & des calamités d'une invasion de Barbares.

(17) Mathieu Paris a représenté d'après des renseignements authentiques, les terreurs & le danger de l'Europe (consultez son volumineux Index au mot *Tartari*). Deux Prêtres, Jean de Plano Carpini & Guillaume Rubruquis, & Marco Polo, noble Vénitien, visitèrent la Cour du Grand-Kan, par des motifs de zèle ou de curiosité. Les relations latines des deux premiers sont insérées dans le premier vol. de Hackluyt; l'original italien ou la traduction de la troisième (Fabric. Bibliot. Latin medii Ævi, tome II, p. 198, tome V, [illegible]) se trouve dans le second tome de Ramusio.

(18) Dans sa grande Histoire des Huns, M. de Guignes a traité à fond de Genghiskan & de ses successeurs. Voyez tome III, l. XV — XIX, & dans les articles des Seljuks de Roum, tome II, l. XI, les Carizmiens, l. XIV, & les Mameluks, tome IV, l. XXI. Consultez aussi les Tables du premier volume; il est très-instruit & très-exact. Cependant je n'ai pris de lui que les idées générales & quelques passages d'Abulfeda, dont le texte n'est point encore traduit de l'arabe.

Son invasion de la Chine, A. D. 1210—1214.

Les armes de Zingis & de ses Lieutenans soumirent successivement toutes les hordes du désert, qui campoient entre le mur de la Chine & le Volga. L'Empereur Mogol devint le Monarque d'un Monde pastoral, de plusieurs millions de Pâtres & de Soldats fiers de leur réunion, & impatiens d'essayer leurs forces contre les riches & pacifiques habitans du Midi. Ses ancêtres avoient été Tributaires des Empereurs de la Chine, & Temugin lui-même s'étoit laissé revêtir d'un titre d'honneur & de servitude. La Cour de Pekin reçut avec surprise une ambassade de son ancien Vassal, qui, sous le titre imposant de Roi des Nations, prétendoit leur imposer le tribut de subsides & d'obéissance qu'il avoit précédemment payé lui même, & affectoit de traiter *le fils du Ciel* avec le plus grand mépris. Les Chinois répondirent avec fermeté, & dissimulèrent leur terreur; elle fut bientôt justifiée par la marche d'une nombreuse armée, qui perça

de tous côtés à travers la foible barrière de leur grand mur. Les Mogols prirent quatre-vingt-dix villes d'assaut ou par famine. Les dix dernières se défendirent avec succès ; & Zingis, qui connoissoit la piété filiale des Chinois, couvrit son avant-garde de leurs parens captifs ; expédient atroce, qui, en se faisant un rempart de la vertu des ennemis, parvint à la détruire. Cent mille Khitans qui gardoient la frontière, favorisèrent l'invasion de Zingis & se joignirent aux Tartares. Le Vainqueur consentit cependant à traiter ; une Princesse de la Chine, trois mille chevaux, cinq cents jeunes hommes, autant de vierges, & un tribut d'or & d'étoffe de soie furent le prix de sa retraite. Dans sa seconde expédition, il força l'Empereur de la Chine à se retirer au delà de la rivière Jaune, dans une résidence plus méridionale. Pekin éprouva toutes les calamités d'un long siége (19) ; la famine réduisit les habitans

(19) Plus proprement Yen-king, une ancienne ville

à se décimer pour servir de pâture à leurs concitoyens. Quand ils manquèrent de pierres, ils lancèrent des lingots d'or & d'argent. Mais les Mogols firent jouer une mine au milieu de la capitale, & l'incendie du palais dura trente jours. La Chine ravagée par les Tartares, étoit encore intérieurement déchirée par des factions, & Zingis ajouta les cinq provinces septentrionales à son Empire.

De Carizme, de la Transoxiane, & de la Perse, A. D. 1218 — 1224.

Vers l'Occident, ses possessions touchoient aux frontières de Mohammed, Sultan de Carizme, dont les vastes Etats s'étendoient depuis le golfe persique jusqu'aux limites de l'Inde & du Turquestan. Genghis, dans l'intention d'entretenir une liaison de commerce & d'amitié avec le plus puissant des Princes Moslems,

dont les ruines sont encore visibles à quelque distance au sud-est de la ville moderne de Pekin, qui fut bâtie par Cublai Kan (Gaubel, p. 146). Pe-king & Nan-king sont des noms vagues, & désignent la Cour du nord & celle du sud. On est continuellement embarrassé dans la Géographie chinoise, tantôt par la ressemblance, & tantôt par le changement des noms (p. 177).

rejeta les ſollicitations du perfide Calife de Bagdad, qui vouloit ſacrifier l'Etat & ſa Religion à ſa vengeance perſonnelle. Mais un acte de violence & d'inhumanité attira juſtement les armes des Tartares dans l'Aſie Méridionale. Mohammed fit impitoyablement maſſacrer une caravane compoſée de trois ambaſſadeurs & de cent cinquante Marchands. Ce ne fut cependant qu'après la demande & le refus d'une ſatisfaction, après avoir prié & jeûné durant trois nuits ſur une montagne, que l'Empereur du Mogol entreprit de venger ſon injure par les armes. Nos batailles d'Europe, dit un Ecrivain Philoſophe (20), ne ſont que de foibles eſcarmouches, ſi nous les comparons aux armées qui combattirent & furent immolées dans les plaines de l'Aſie. Sept

(20) M. de Voltaire, Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale, tome III, c. 60, p. 8. On trouve dans ſon Hiſt. de Genghis & des Mogols, comme dans tous ſes ouvrages, beaucoup de réflexions judicieuſes & de vérités mêlées avec quelques erreurs.

cent mille Mogols ou Tartares marchèrent sous les ordres de Genghis & de ses quatre fils; ils rencontrèrent dans les vastes plaines qui s'étendent au nord de Sihon ou Jaxartes, le Sultan Mohammed à la tête de quatre cent mille Guerriers; & dans la première bataille qui dura jusqu'à la nuit, cent soixante mille Carizmiens perdirent la vie.[1] Mohammed, surpris du nombre & de la valeur de ses ennemis, fit sa retraite & distribua ses troupes dans les villes de ses frontières, persuadé que la longueur & la difficulté d'un si grand nombre de siéges lasseroient la patience & le courage des Barbares. Mais Genghis avoit sagement formé un corps d'Ingénieurs & de Mécaniciens Chinois, instruits peut-être du secret de la poudre, & susceptibles d'attaquer sous sa discipline un pays étranger avec plus de vigueur & de succès qu'ils n'avoient défendu leur patrie. Les Historiens Persans racontent les siéges & la réduction d'Otrar, Cogende,

Bochara, Samarcande, Carizme & Candahar. Genghis & les Mogols renouvelèrent les ravages destructeurs des Huns & d'Attila; & je me contenterai d'observer que depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, les Conquérans convertirent en un désert une étendue de plusieurs centaines de milles, que la main des hommes avoit cultivée & ornée de nombreuses habitations, & que cinq siècles n'ont pas suffi à réparer le ravage de quatre années. L'Empereur des Mogols encourageoit ou toléroit les fureurs de ses Soldats; ils sacrifioient la jouissance future au plaisir odieux de massacrer & de détruire, & le prétexte de justice & de vengeance animoit encore leur férocité. La chute & la mort du Sultan Mohammed, qui, abandonné de tous ses Sujets, expira dans une isle déserte de la mer Caspienne, sont une foible expiation des calamités dont il fut l'auteur. Son fils Gelaleddin arrêta souvent les Mogols dans la carrière de la victoire;

mais la valeur d'un seul Héros ne suffisoit pas pour sauver l'Empire des Carizmiens : écrasé par le nombre dans une retraite qu'il faisoit sur les bords de l'Indus, Gelaleddin poussa son cheval au milieu des flots ; & traversant avec intrépidité le fleuve le plus rapide & le plus large de l'Asie, il excita chez son Vainqueur un mouvement d'admiration. Ce fut après cette victoire que l'Empereur Mogol, cédant aux murmures de ses Soldats, consentit à interrompre le cours de ses conquêtes. Chargé des dépouilles de l'Asie, il retourna lentement sur ses pas, se montra sensible à la misère des vaincus, & annonça l'intention de rebâtir les villes détruites par son invasion. Au delà de l'Oxus & du Jaxarte, les deux Généraux qu'il avoit détachés avec trente mille hommes de cavalerie pour réduire les provinces méridionales de la Perse, joignirent son armée. Après avoir renversé tout ce qui s'opposoit à leur passage, forcé le défilé de Derbend, traversé le

Volga & le désert, & fait le tour entier de la mer Caspienne, ils revenoient triomphans d'une expédition dont l'antiquité n'offroit point d'exemples, & qu'on n'essaya jamais de renouveler; Genghis signala son retour par la défaite de tous les Peuples Tartares rebelles ou indépendans, & mourut dans un âge avancé, au sein de la gloire, en exhortant ses fils d'achever la conquête de la Chine.

Sa mort, A. D. 1227.

Conquête des Mogols sous les successeurs de Genghis.

Le harem de Genghis renfermoit cinq cents femmes ou concubines, & parmi sa nombreuse postérité, il choisit quatre de ses fils, illustres par leur mérite autant que par leur naissance, qui en temps de paix & de guerre conduisirent l'administration de ses Etats, & ne connurent jamais d'autre émulation que celle de le bien servir. Toushi étoit son Grand-Chasseur, Zagatai (21) son Grand-Juge, Octai

(21) Zagataï donna son nom à ses Etats de Maurénahar ou Transoxiane, & les Persans donnent la dénomination de Zagatais aux Mogols qui abandonnèrent ce pays.

A. D. 1227-1295. son Ministre, & Tuli son Général. D'un consentement unanime, Octai fut proclamé Grand-Kan ou Empereur des Mogols & des Tartares, & ses trois frères se contentèrent de royaumes dépendans. Octai eut pour successeur son fils Gayuk, dont la mort transmit le sceptre de l'Empire à ses cousins Mangou & Cublai, fils de Tuli & petit-fils de Genghis. Dans les soixante-huit premières années qui suivirent sa mort, ses successeurs soumirent presque toute l'Asie & une grande partie de l'Europe. Sans m'asservir à l'ordre des temps ou m'étendre sur les détails des événemens, je donnerai une description générale & concise du progrès de leurs armes, 1°. à l'Orient; 2°. au Sud; 3°. à l'Occident & au Nord.

De l'Empire du nord de la Chine, A. D. 1234. I. Avant l'invasion de Genghis, la Chine étoit partagée en deux Empires ou

Cette étymologie authentique & l'exemple des Usbeks, Nogai, &c. doivent nous apprendre à ne pas nier affirmativement que des Nations ayent adopté un nom personnel.

Dynasties du Nord & du Midi (22), & la conformité des Loix, du langage & des mœurs dissimuloit la différence d'origine & d'intérêt. La conquête de l'Empire du Nord démembré par Genghis fut totalement accomplie sept ans après sa mort. Forcé d'abandonner Pekin, l'Empereur fixa sa résidence à Kaifong, dont l'enceinte formoit une circonférence de plusieurs lieues, & qui, si on peut en croire les Annales chinoises, contenoit quatorze cent mille familles d'habitans ou de fugitifs : il fallut encore avoir recours à la fuite ; il s'échappa suivi de sept Cavaliers, & se réfugia dans une troisième capitale, où, perdant tout espoir de sauver sa vie, il monta sur un bûcher & ordonna qu'on

(22) Marco Polo & les Géographes Orientaux distinguent les Empire du Nord & du Midi par les noms de Cathai & de Mangi, que le Grand-Kan & les Chinois portèrent depuis l'an de grace 1234 jusqu'en 1279. Après avoir trouvé la Chine, la recherche du Cathai égara nos Navigateurs du seizième siècle, qui cherchoient un passage au nord-est.

y mît le feu dès qu'il se seroit poignardé. La Dynastie des *Song*, les anciens Souverains nationaux de tout l'Empire, survécut environ quarante-cinq ans à la chute des Usurpateurs du Nord. La conquête totale ne s'exécuta que sous le règne de Cublai ; les Mogols s'occupèrent, durant cet intervalle, de guerres étrangères, & les Chinois, qui osoient rarement faire tête à leurs Vainqueurs dans la plaine, se défendirent obstinément dans leurs villes, dont les siéges successifs coûtèrent la vie à un million d'habitans. On employoit pour l'attaque & pour la défense toutes les machines de guerre inventées par les anciens : il paroît qu'on se servoit déjà de la poudre, des bombes & des canons (23). Les

(23) Je me fie à l'érudition & à l'exactitude du Père Gaubil, qui a traduit le texte chinois des Annales mogoles ou d'Yuen, p. 71—93—153; mais j'ignore dans quel temps ces Annales furent composées & publiées. Les deux oncles de Marco Polo, qui servoient comme Ingénieurs au siége de Siengyangfoug, l. 11, c. 61, in Ra-

siéges

ſiéges étoient dirigés par les Mahométans & par les Francs, que les libéralités de Cublai attiroient à ſon ſervice. Après avoir paſſé la grande rivière, les troupes & l'artillerie furent tranſportées, ſur une longue ſuite de différens canaux, juſqu'à la réſidence royale de Hamcheu ou Quinſai dans le pays où ſe fabrique la ſoie, & le plus délicieux climat de la Chine. L'Empereur, Prince jeune & timide, ſe rendit ſans réſiſtance, & accepta humblement la permiſſion de vivre exilé au fond de la Tartarie. Cependant la guerre que les Mogols commençoient à traiter de révolte, ſe ſoutenoit toujours dans les provinces méridionales, depuis

De la Chine Méridionale, A. D. 1279.

muſio, tome II; voyez Gaubil, p. 155—157, devroient avoir connu & raconté les effets de cette poudre deſtructive, & leur ſilence eſt une objection qui paroît preſque déciſive. Je ſoupçonne que la découverte récente fut portée d'Europe en Chine par les caravanes du quinzième ſiècle, & adoptée fauſſement comme une ancienne découverte nationale antérieure à l'arrivée des Portugais & des Jéſuites. Cependant le Père Gaubil affirme que l'uſage de la poudre eſt connu en Chine depuis plus de 1600 ans.

Hamcheu jusqu'à Canton ; & les rebelles ou indépendans se réfugièrent sur leurs vaisseaux ; mais lorsque les *Song* se virent enveloppés par une flotte supérieure, & privés de leur dernière ressource ; » il est plus glorieux pour un Monarque, dit le plus brave de leurs champions, » de mourir libre que de vivre esclave «, & il se précipita dans la mer avec le jeune Prince qu'il tenoit dans ses bras. Cent mille Chinois imitèrent cet exemple, & tout l'Empire, depuis Tonkin jusqu'au grand mur, reconnut Cublai pour son Souverain. Son ambition insatiable méditoit la conquête du Japon ; la tempête détruisit deux fois sa flotte, & cette expédition malheureuse coûta inutilement la vie à cent mille Mogols & à autant de Chinois : mais la force ou la terreur de ses armes réduisit les royaumes de Korée, Tonkin, Cochinchine, Pegu, Bengale & Thibet à différens degrés de tribut & d'obéissance. Il parcourut l'Océan indien avec une flotte de mille

vaisseaux ; une navigation de soixante-huit jours les conduisit, à ce qu'il paroît, à l'isle de Borneo, située sous la ligne équinoxiale ; & quoiqu'ils n'en revinssent pas sans gloire & sans dépouilles, l'Empereur fut mécontent d'avoir laissé échapper le Souverain.

II. Les Mogols firent plus tard la conquête de l'Indostan sous la conduite des Princes de la Maison de Timour, mais Holagou Kan, petit-fils de Genghis, frère & Lieutenant des deux Empereurs Mangou & Cublai, acheva celle d'Iran ou de la Perse. Sans entrer dans le détail monotone d'une foule de Sultans, d'Emirs ou d'Atebeks dont il fut vainqueur, j'observerai seulement la défaite & la destruction des Assassins ou Ismaéliens (24) de la Perse, destruction qu'on peut re-

De la Perse & de l'empire des Califes, A. D. 1258.

(24) Tout ce qu'on peut savoir relativement aux Assassins de la Perse & de la Syrie, est dû à M. Falconet. Voyez ses deux Mémoires lus à l'Académie des Inscriptions, dans lesquels il a versé une érudition surabondante, tome XVII, p. 127—170.

garder comme un service rendu à l'humanité. Ces odieux Secrétaires avoient régné durant plus de cent soixante ans avec impunité dans les montagnes situées au sud de la mer Caspienne, & leur Prince ou Iman nommoit un Lieutenant pour conduire & gouverner la colonie du mont Liban, si formidable & si fameuse dans l'Histoire des Croisades (25). Au fanatisme de l'Alcoran, les Ismaéliens joignoient les opinions indiennes de la transmigration des ames, & les visions de leurs propres Prophètes. Leur premier devoir étoit de sacrifier leur vie dès que le Vicaire de Dieu l'ordonnoit, & d'exécuter sans hésiter tous ses commandemens. Les poignards de ses Missionnaires se firent sentir dans toutes les parties du Monde. Les Chrétiens & les Moslems comptent & exa-

(25) Les Ismaéliens de Syrie composoient 40,000 Assassins, & avoient acquis ou élevé dix forteresses dans les montagnes au dessus de Tortose. Ils furent exterminés par les Mamelucs vers l'an 1280.

gèrent peut-être un grand nombre d'illuſtres victimes ſacrifiées au zèle, à l'avarice ou au reſſentiment du Vieux de la montagne, nom ſous lequel on le déſignoit généralement. L'épée de Holagou briſa ſes poignards & anéantit ſa puiſſance : il ne reſte aujourd'hui d'autre veſtige de ces ennemis de l'humanité que le mot d'Aſſaſſin, que les Langues de l'Europe ont adopté dans ſon ſens le plus odieux. Le Lecteur qui a ſuivi la grandeur & le déclin de la Maiſon des Abaſſides, ne verra point ſa deſtruction avec indifférence : depuis la chute des deſcendans de l'Uſurpateur Seljuk, les Califes avoient recouvré leurs Etats héréditaires de Bagdad & de l'Irac d'Arabie ; mais on ne s'occupoit dans la ville que de controverſes théologiques, & le Commandeur des Fidèles, renfermé dans ſon harem, paſſoit ſa vie entre les bras de ſept cents concubines. A l'approche des Mogols, il leur oppoſa de foibles armées & des ambaſſades hautaines. » C'eſt par l'ordre

» de Dieu, dit le Calife Mostasem, que
» les fils d'Abbas commandent sur la
» terre. Il soutient leur trône, & leurs
» ennemis seront châtiés dans ce Monde
» & dans l'autre. Qui est donc cet Ho-
» lagou qui ose les attaquer? S'il veut la
» paix, qu'il se retire à l'instant de leur
» territoire sacré, & il obtiendra peut-
» être son pardon de notre clémence«.
Un Visir perfide conduisoit cette aveugle présomption, & assuroit son Maître que si les Barbares étoient assez imprudens pour entrer dans la ville, les femmes & les enfans suffiroient pour les lapider du haut de leurs terrasses. Après deux mois de siége, Bagdad fut emportée d'assaut & pillée par les Mogols; leur féroce Commandant prononça la sentence du Calife Mostasem, dernier successeur temporel de Mahomet, dont les ancêtres, qui descendoient d'Abbas, avoient occupé durant plus de cinq siècles les trônes de l'Asie. Quels que fussent les desseins du Conquérant, le désert de l'Arabie proté-

gea les saintes cités de la Mecque & de Médine (26) contre son ambition. Mais les Mogols se répandirent au delà du Tigre & de l'Euphrate, pillèrent Alep & Damas, & menacèrent de se joindre aux Francs pour délivrer Jérusalem. C'en étoit fait de l'Egypte, si sa défense eût dépendu de ses timides habitans; mais les Mamelucs nés en Scythie égaloient les Mogols en valeur, & les surpassoient en discipline. Ils attaquèrent régulièrement l'ennemi, & repoussèrent cette multitude formidable à l'orient de l'Euphrate, sur les royaumes de l'Arménie & de l'Anatolie, dont elle s'empara sans obstacle. Le premier appartenoit à des Chrétiens, & le second étoit occupé par des Turcs. Les Sultans d'Iconium résistèrent quelque temps aux Mogols, mais Azzadin fut

De l'Anatolie, A. D. 1242—1272.

(26) Quelques Historiens Chinois étendent les conquêtes que Genghis fit durant sa vie, jusqu'à Médine, la patrie de Mahomet; & rien ne prouve mieux leur parfaite ignorance de tout ce qui est étranger à leur pays. Gaubil, p. 42.

forcé de chercher un asile chez les Grecs de Constantinople, & les Kans de Perse exterminèrent ses foibles successeurs, les derniers descendans de la race de Seljuk.

Du Kipzak, de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie, &c. A. D. 1235—1245.

III. Octai avoit à peine renversé l'Empire du nord de la Chine, qu'il résolut de porter ses armes jusqu'aux pays les plus reculés de l'Occident. Quinze cent mille Mogols ou Tartares inscrivirent leur nom sur le registre militaire; le Grand-Kan choisit un tiers de cette multitude, dont il confia le commandement à son neveu Batou, fils de Tuli, qui régnoit sur les conquêtes de son père au nord de la mer Caspienne. Après des réjouissances qui durèrent quarante jours, Batou partit pour cette grande expédition; & ses innombrables escadrons firent une diligence si incroyable, qu'ils parcoururent en moins de six années quatre-vingt dix degrés de longitude, ou le quart de la circonférence du globe. Ils traversèrent les grands fleuves de l'Asie & de l'Europe, ou à la nage sur leurs che-

vaux, ou ſur la glace durant l'hiver, ou dans des bateaux de cuir qui ſuivoient toujours l'armée & ſervoient à tranſporter les chariots & l'artillerie. Les premières victoires de Batou anéantirent les reſtes de la liberté nationale dans les plaines immenſes du Kipzak (27) & du Turqueſtan. Dans ſa courſe rapide, il traverſa les royaumes connus aujourd'hui ſous les noms de Cazan & d'Aſtracan, & les troupes qu'il détacha vers le mont Caucaſe, pénétrèrent dans le cœur de la Géorgie & de la Circaſſie. La diſcorde civile des Grand-Ducs ou Princes de Ruſſie livra leur pays aux Tartares. Ils ſe répandirent depuis la Livonie juſqu'à la mer Noire, Moſcou & Kiow. Les capitales ancienne & moderne furent réduites en cendres; & cette calamité paſſagère fut moins fatale aux Ruſſes que la tache

(27) Le Dashté Kipzak, ou plaine de Kipzak, s'étend des deux côtés du Volga dans un eſpace immenſe vers le Jaïk & le Boryſthène, & eſt ſuppoſé avoir donné naiſſance aux Coſaques & à leur nom.

profonde & peut-être indélébile qu'une servitude de deux cents ans a imprimée sur leur caractère. Les Tartares ravagèrent sans distinction les pays qu'ils se proposoient de conserver, & ceux dont ils s'empressoient de sortir. De la conquête permanente de la Russie ils firent une irruption dans la Pologne & jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Les villes de Lublin & de Cracovie disparurent. Ces destructeurs rapides côtoyèrent la mer Baltique, défirent dans la bataille de Lignitz les Ducs de Silesie, les Palatins Polonois & le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & coupèrent l'oreille droite de tous les morts, dont ils remplirent neufs sacs, pour servir probablement de trophée à leur victoire. De Lignitz ils dirigèrent leur marche à l'Occident sur la Hongrie. Leurs colonnes partagées en différentes divisions, franchirent les montagnes Carpathiennes, & l'on doutoit encore de leur approche lorsqu'ils firent éprouver leurs premières

fureurs. Le Roi Bela IV assembla les forces militaires de ses Comtes & de ses Evêques; mais il avoit aliéné la Nation en recevant quarante mille familles de Comans. Ces hôtes sauvages, soupçonnant qu'on les trahissoit & qu'on avoit ôté la vie à leur Prince, se livrèrent à la révolte. Tout le pays au nord du Danube fut perdu dans un jour, & dépeuplé dans un été; les ruines des villes & des églises entassées étoient recouvertes des ossemens des Citoyens qui expièrent les péchés des Turcs leurs ancêtres. Un Ecclésiastique échappé du sac de Waradin, a donné la description des calamités dont il avoit été victime ou témoin; & les fureurs sanguinaires des siéges & des batailles sont infiniment moins atroces que la perfidie qu'éprouvèrent les fugitifs. Après les avoir attirés hors des bois sous la promesse du pardon & de la paix, on les égorgea de sang froid lorsqu'ils eurent achevé de rentrer les moissons & les vendanges. Durant l'hiver, les Tar-

tares passèrent le Danube sur la glace, & s'avancèrent vers Gran ou Strigonium, colonie Germaine & capitale du royaume. Ils avancèrent leurs machines contre les murs, comblèrent les fossés avec des sacs de terre & de cadavres; & à la suite d'un long massacre, le Kan fit égorger trois cents nobles matrones en sa présence. De toutes les villes & forteresses de la Hongrie, il n'en resta que trois qui résistèrent à l'invasion; & l'infortuné Bela courut se cacher dans les isles de la mer Adriatique.

La terreur se répandit dans le Monde latin; un Russe fugitif porta l'alarme en Suède; & les Nations de la Baltique & de l'Océan tremblèrent à l'approche des Tartares (28), que la crainte & l'igno-

(28) Dans l'année 1238, les habitans de Gothie, aujourd'hui la Suède, & ceux de la Frise n'osèrent point envoyer comme à l'ordinaire leurs vaisseaux à la pêche du hareng sur les côtes d'Angleterre, parce qu'ils redoutoient les Tartares; & comme il n'y eut point d'exportation, on vendoit quarante ou cinquante de ces

rance repréſentoient comme une eſpèce différente du genre humain. Depuis l'invaſion des Arabes dans le huitième ſiècle, l'Europe n'avoit point éprouvé de pareille calamité. Les diſciples de Mahomet, deſtrecteurs des Religions & de la liberté, paroiſſoient moins redoutables que les Pâtres de la Scythie, qui anéantiſſoient les villes, les arts & toutes les inſtitutions de la ſociété civile. Le Pontife de Rome eſſaya d'appaiſer & de convertir ces invincibles Païens ; il leur envoya des Moines de l'Ordre de Saint-Dominique & de Saint-François. Mais le Grand-Kan leur répondit que les fils de Dieu & de Zinghis étoient revêtus d'un pouvoir divin pour ſoumettre ou exterminer les Nations, & que le Pape ſeroit enveloppé dans la deſtruction générale, s'il ne venoit pas viſiter lui-même, comme ſuppliant, la

poiſſons pour un shelling. Mathieu Paris, p. 396. Il eſt aſſez plaiſant que les ordres d'un Kan des Mogols qui régnoit ſur les confins de la Chine, ayent fait baiſſer le prix des harengs dans les marchés de l'Angleterre.

horde royale. L'Empereur Frédéric II employa un moyen plus efficace : il écrivit aux Princes d'Allemagne, aux Rois de France & d'Angleterre ; il leur peignit le danger commun, & les pressa d'armer leurs vassaux pour cette Croisade juste & indispensable (29). La valeur & la réputation des Francs en imposèrent aux Tartares ; cinquante Chevaliers & vingt Arbalétriers défendirent avec succès le château de Newstadt en Austrie ; & les Barbares levèrent le siége à l'approche d'une armée d'Allemands. Après avoir

(29) Je vais copier ces épithètes caractéristiques ou flatteuses des différentes Nations de l'Europe. *Furens ac fervens ad arma Germania, strenuæ militiæ genitrix & alumna Francia, bellicosa & audax Hispania, virtuosa viris & classe munita fertilis Anglia, impetuosis bellatoribus referta Allemania, navalis Dacia, indomita Italia, pacis ignara Burgundia, inquieta Apulia, cum maris Græci, Adriatici & Tirrheni insulis pyraticis & invictis Cretâ, Cypro, Siciliâ cum Oceano conterminis insulis & regionibus, cruenta Hybernia, cum agili Wallia, palustris Scotia, glacialis Norwegia, suam electam militiam sub vexillo crucis destinabunt, &c.* Mathieu Paris p. 498.

ravagé les royaumes voiſins de Servie, de Boſnie & de Bulgarie, Batou ſe retira lentement du Danube au Volga, pour jouir des fruits de ſes victoires, dans la ville ou le palais de Serai, qu'il avoit fait élever au milieu du deſert.

IV. Les Mogols portèrent leurs armes jusque dans les régions glacées du Nord. Sheibani-Kan, frère du grand Batou, conduiſit une horde de quinze mille familles dans les déſerts glacés de la Sibérie; & ſes deſcendans régnèrent à Tobolsk durant plus de trois ſiècles, juſqu'à la conquête des Ruſſes. En ſuivant le cours de l'Oby & du Jeniſey, l'eſprit d'entrepriſe doit avoir fait la découverte de la mer Glaciale; & en rejetant les contes ridicules d'hommes avec des têtes de chiens & des pieds fourchus, nous demeurerons convaincus que quinze ans après la mort de Zinghis, les Mogols ou Mongoux conſervèrent le nom & les mœurs des Samoyèdes, qui habitent aux environs du cercle polaire, dans des huttes ſouterraines, & De la Sibérie, A. D. 1242.

ne connoissent d'autre occupation que la chasse, dont ils tirent leur nourriture & les fourrures qui leur servent de vêtemens (30).

Les successeurs de Genghis, ou Zingis, A. D. 1227—1259.

Tandis que les Mogols & les Tartares envahissoient à la fois la Syrie & la Pologne, les auteurs de ces grands ravages se contentoient d'en recevoir les relations. A l'imitation des premiers Califes, les successeurs de Zinghis parurent rarement en personne à la tête de leurs armées. Sur les bords de l'Onon & du Sélinga, la *horde dorée* ou royale présentoit le contraste de la grandeur & de la simplicité, d'un repas de mouton rôti & de lait de jument, & de cinq cents chariots d'or & d'argent distribués dans un seul jour. Les Princes de l'Europe & de l'Asie furent contraints d'envoyer des Ambassadeurs, ou d'entreprendre eux-

(30) Voyez dans Hackluyt la relation de Carpin, vol. 1, p. 30. Abulghazi donne la généalogie des Kans de Sibérie (part. VIII, p. 485—495). Les Russes n'auroient-ils point trouvé de chronique tartare à Tobolsk.

mêmes

mêmes ce long & pénible pélerinage. Le trône & la vie des Grands-Ducs de Russie, des Rois de la Georgie & de l'Arménie, des Sultans d'Iconium & des Emirs de la Perse, dépendoient d'un geste du Grand-Kan des Tartares. Les fils & les petits-fils de Zingis avoient été habitués à la vie pastorale; mais l'usage s'établit insensiblement de faire les élections dans le village de Caracorum (31), où les Grands-Kans fixèrent leur résidence. Octai & Mangou annoncèrent un changement de mœurs en quittant leurs tentes pour habiter une maison; & leur exemple fut imité par les Princes de leur Maison, & par les Grands-Officiers de l'Empire. Renonçant aux forêts sauvages, ils

(31) La Carte de D'Anville & les Itinéraires chinois de Guignes (tome 1, part. II, p. 57), semblent fixer la position de Holin ou Caracorum environ à six cents milles au nord-ouest de Pekin. La distance entre Selinginsky & Pekin est à peu près de 2000 verstes russes, ou 13 à 14 cents milles d'Angleterre. Voyages de Bell, vol. II, p. 67.

ne chassoient plus que dans l'enceinte de leurs parcs ; la peinture & la sculpture embellirent leurs nouvelles habitations ; & les trésors superflus se convertirent en bassins, en fontaines & en statues d'argent massif. Les Artistes de la Chine & de Paris exercèrent leur génie au service du Grand-Kan (32). Caracorum contenoit deux rues ; l'une étoit occupée par des Ouvriers Chinois, & l'autre par des Marchands Mahométans ; une église nestorienne, deux mosquées & douze temples consacrés au culte de différentes idoles, représentent à peu près le nombre & la division des habitans. Cependant un Missionnaire François affirme que l'étendue de la ville de Saint-Denis, près Paris, excédoit celle de la capitale des Tartares ;

(32) Rubruquis rencontra à Caracorum son compatriote Guillaume Boucher, Orfèvre de Paris, qui avoit exécuté pour le Grand-Kan un arbre d'argent soutenu de quatre lions qui lançoient quatre liqueurs différentes. Abulghasi (part. IV, p. 366) cite les Peintres de la Chine ou de Kitai.

& que le palais de Mangou n'égaloit pas un dixième de l'abbaye des Bénédictins. Les Grands-Kans pouvoient amuser leur vanité des conquêtes de la Syrie & de la Russie, mais ils étoient fixés sur les frontières de la Chine. L'acquisition de cet Empire faisoit leur principal objet ; & l'habitude de l'économie pastorale leur avoit appris sans doute que le Berger trouve son avantage à protéger & multiplier ses troupeaux. J'ai déjà célébré la sagesse & la vertu d'un Mandarin, qui prévint la destruction de cinq provinces fertiles & peuplées. Durant une administration de trente ans, ce bienfaisant ami des Chinois & de l'humanité éluda ou adoucit les calamités de la guerre. Il s'occupa constamment de ranimer le goût des sciences & d'en sauver les monumens, de mettre des bornes au despotisme des Commandans militaires, en rétablissant les Magistrats civils, & d'inspirer aux Mogols des sentimens de paix & de justice. Il lutta courageusement contre la barbarie

Ils adoptent les mœurs de la Chine; A.D. 1259—1368.

des premiers Conquérans ; & ſes leçons ſalutaires produiſirent une heureuſe métamorphoſe. Dès la ſeconde génération, l'Empire du Nord & inſenſiblement celui du Midi, ſe ſoumirent au gouvernement de Cublai, le Lieutenant & enſuite le ſucceſſeur de Mangou ; & la Nation fut invariablement fidelle à un Prince élevé dans les mœurs de la Chine. Il lui rendit les anciennes formes de ſa conſtitution ; & les Vainqueurs adoptèrent les Loix, les uſages, & juſqu'aux préjugés du Peuple vaincu. On peut attribuer ce triomphe paiſible, dont il y eut plus d'un exemple, à la multitude & en même temps à la ſervitude des Chinois. Les Empereurs des Mogols voyoient leur armée abſorbée en quelque manière dans l'immenſe population d'un vaſte royaume, & ils adoptoient avec plaiſir un ſyſtême politique, qui offroit au Prince les jouiſſances réelles du pouvoir deſpotique, & abandonnoit aux Sujets les vains noms de philoſophie, de liberté & d'obéiſ-

ſance filiale. Sous le règne de Cublai, on vit fleurir les lettres & le commerce; les Peuples jouirent des bienfaits de la juſtice & des douceurs de la paix. On ouvrit le grand canal de cinq cents milles, qui conduit juſqu'à Nankin; le Monarque fixa ſa réſidence à Pekin, & déploya dans ſa Cour la magnificence des plus riches Souverains de l'Aſie. Cependant ce ſavant Prince défigura la ſimplicité de la Religion adoptée par ſon grand-père; il offrit des ſacrifices à l'idole de Fo, & ſa ſoumiſſion aveugle pour les Lamas & les Bonzes de la Chine, excita la jalouſie (33) & les plaintes des diſciples de Confucius. Ses ſucceſſeurs

(33) L'attachement des Kans & la haine des Mandarins pour les Bonzes & les Lamas de la Chine. (Duhalde Hiſt. de la Chine, tome 1, p. 502, 503) ſemble indiquer qu'ils étoient les Prêtres du même Dieu, du Fo, divinité de l'Inde, dont le culte prévalut parmi les ſectes de l'Indoſtan, de Siam, du Thibet, de la Chine & du Japon. Mais ce ſujet myſtérieux eſt enveloppé d'un nuage que les recherches de notre Compagnie d'Aſie parviendront peut-être à percer.

admirent dans le palais une foule d'Eunuques, d'Empiriques & d'Astrologues, tandis que dans les provinces treize millions de leurs Sujets périssoient de famine. Cent quarante ans après la mort de Zingis, les Chinois révoltés expulsèrent du trône la Dynastie des Yven, race dégénérée de ce fameux Conquérant; & les Empereurs des Mogols s'ensevelirent dans le désert & dans l'oubli. Avant l'époque de cette révolution, ils avoient déjà perdu la suprématie de différentes branches de leur Maison. Les Kans de Zagathaï ou de la Transoxiane, d'Iran ou de Perse, s'étoient dégagés depuis long-temps des devoirs de l'obéissance; & après la mort de Cublai ils dédaignèrent d'accepter un sceptre ou un titre de ses méprisables successeurs; relativement à leur situation, les uns conservèrent la simplicité primitive des mœurs pastorales, & les autres adoptèrent le luxe des villes de l'Asie; mais les Princes & les Peuples étoient également disposés à recevoir un nouveau

Division de l'Empire des Mogols, A. D. 1259—1300.

culte. Après avoir hésité entre l'Evangile & l'Alcoran, ils se décidèrent pour la Religion de Mahomet, adoptèrent les Arabes & les Persans pour leurs frères, & renoncèrent à toutes communications avec les Mogols ou les Idolâtres de la Chine.

Danger de Constantinople & de l'Empire Grec, A. D. 1240—1304.

Il est d'autant plus extraordinaire que l'Empire Romain ait échappé au désastre général, que les Grecs & les Latins se disputoient ses débris, lorsque les Mogols exécutèrent leur invasion. Moins puissans qu'Alexandre, ils se trouvoient comme lui pressés en Asie & en Europe par les Pâtres de Scythie ; & Constantinople auroit inévitablement partagé le sort de Pekin, de Samarcande & de Bagdad, si les Tartares eussent entrepris de l'assiéger. Mais Batou, comblé de gloire & chargé de dépouilles, repassa volontairement le Danube ; & les Grecs & les Francs se flattèrent d'y avoir contribué (34). Le

(34) Quelque échec que les Mogols essuyèrent en

Conquérant se mit une seconde fois en marche, dans le dessein d'attaquer la capitale des Césars; mais la mort le surprit & sauva Byzance. Son frère Borga conduisit les Tartares dans la Thrace & dans la Bulgarie; mais il fut distrait de la conquête de Constantinople par son expédition de Novogorod, située au cinquante-septième degré de latitude. Il fit le dénombrement de ses habitans, & régla les tributs de la Russie. Le Kan des Mogols fit une alliance avec les Mameluts contre ses compatriotes de la Perse. Treize milles hommes de cavalerie forcèrent le défilé de Derbend; & les Grecs se félicitèrent de ce commencement de guerre civile. Après avoir recouvré Constantinople, Michel Paléologue (35), éloi-

Hongrie (Mathieu Paris, p. 545, 546), a pu faire répandre le bruit de l'union & de la victoire du Roi des Francs sur les frontières de la Bulgarie. Abulpharagius (Dynast. p. 310), quarante ans après, & au delà du Tigre, peut avoir aisément été induit en erreur.

(35) Voyez Pachymer, l. III, c. 25, & l. IX, c. 26, 27, & la fausse alarme à Nicée (l. 114, c. 27), Nicéphore Gregoras (l. IV, c. 6).

gné de sa Cour & de son armée, fut surpris & environné par vingt mille Tartares, dans un château de la Thrace; mais leur expédition n'avoit pour but que de délivrer le Sultan Azzadin, & ils se contentèrent, en l'emmenant, d'emporter les trésors de l'Empereur. Noga, leur Général, dont le nom s'est perpétué dans les hordes d'Astracan, excita une révolte redoutable contre Mengo Timour, le troisième Kan de Kipzak; il obtint en mariage Marie, fille naturelle de Paléologue, & défendit les Etats de son beau-père. Les irruptions suivantes ne furent composées que de brigands fugitifs, & quelques milliers de Comans chassés de leur patrie, s'enrôlèrent au service de l'Empereur Grec. Tel est l'effet que l'invasion des Mogols produisit en Europe: loin de troubler la paix de l'Asie romaine, la première terreur de leurs armes assura sa tranquillité. Le Sultan d'Iconium sollicita une entrevue personnelle avec Jean Vataces, dont la politique artifi-

cieuse encouragea les Turcs à défendre leur barrière contre l'ennemi commun (36). Cette barrière ne résista pas long-temps, & la frontière de l'Empire se trouva découverte par la défaite & la captivité des Seljuks. Le formidable Holagou menaça de conduire une armée de quatre cent mille hommes à Constantinople ; & la violente alarme des habitans de Nicée donnera une idée de la terreur qu'il inspiroit. La cérémonie accidentelle d'une procession & la répétition de la litanie lugubre : » Preservez-nous, mon » Dieu, de la fureur des Tartares «! firent répandre dans la ville la fausse nouvelle d'un assaut & d'un massacre. Les Citoyens sortirent en foule de leurs maisons, & couroient en poussant des cris, sans savoir où ni pourquoi : ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que les Officiers de la garnison parvinrent à calmer la frayeur

(36) G. Acropolita, p. 36, 37); Niceph. Greg. (l. II, c. 6, l. IV, c. 5).

qu'avoit inspiré cette invasion imaginaire. La conquête de Bagdad détourna heureusement l'ambition de Holagou & de ses successeurs ; ils soutinrent dans la Syrie une longue guerre, où ils ne furent pas toujours victorieux ; leur querelle avec les Moslems les disposa à s'unir aux Grecs & aux Francs (37) ; & par générosité ou par mépris ils offrirent le royaume de l'Anatolie pour récompense à un Vassal Arménien. Les Emirs qui occupoient les villes ou les deux montagnes, se disputèrent les débris de la monarchie des Seljuks, mais ils reconnurent tous la suprématie des Kans de la Perse ; & il interposa quelquefois son autorité & quelquefois ses armes pour arrêter leurs déprédations & maintenir la paix & la balance de la frontière des Turcs. La mort de

Déclin des Empereurs ou Kans Mogols de la Perse. A. D. D. 1304. Mai 30.

(37) Abulpharagius, qui écrivit en 1284, affirme que depuis la défaite de Batou, les Mogols n'avoient attaqué ni les Grecs ni les Francs, & on peut le regarder comme un témoin irrécusable ; Hayton, Prince d'Arménie, s'applaudit de leur amitié pour lui & pour sa Nation.

Cazan (38), un des plus illustres descendans de Ginghis, anéantit cette suprématie & le bien qui en résultoit ; & le déclin des Mogols encouragea l'ambition & facilita les succès de l'Empire Ottoman (39).

Origine des Ottomans, A. D. 1230, &c.

Après la retraite de Ginghis, le Sultan Gelaleddin étoit revenu de l'Inde, gouverner & défendre ses Etats de Perse. Dans la révolution de onze années, ce Héros donna quatorze batailles rangées, où il combattit ou commanda toujours en personne ; & la marche de trois cents trente lieues, de Teflis à Kerman, qu'il fit en

---

(38) Pachymer fait un grand éloge de Cazan Kan, le rival de Cyrus & d'Alexandre (l. XII, c. 1) ; dans la conclusion de son Histoire (l. XIII, c. 36), il désire l'arrivée de 30,000 Tochars ou Tartares commandés par le successeur de Cazan, pour repousser les Turcs de Bithynie, A. D. 1308.

(39) L'origine de la Dynastie ottomane est savamment éclaircie par l'érudition de MM. de Guigues (Hist. des Huns, tome IV, p. 329—337) ; & D'Anville (Empire Turc, p. 14—22). Ces deux habitans de Paris sont très-en état d'enseigner aux Orientaux l'Histoire & la Géographie de leur propre pays.

dix-sept jours à la tête de sa cavalerie, peut faire juger de son activité. Mais la jalousie des Princes Moslems & les armées innombrables des Mogols le firent succomber. Après sa dernière défaite, le brave Gelaleddin périt sans gloire dans les montagnes du Curdistan. Sa mort dispersa son armée, qui, sous le nom de Carizmiens ou Corasmins, comprenoit un grand nombre de hordes turcomanes, dont les Chefs s'étoient dévoués à suivre la fortune du Sultan. Les plus audacieuses firent une invasion dans la Syrie, & pillèrent le Saint Sépulcre de Jérusalem; les autres s'enrôlèrent au service d'Aladin, Sultan d'Iconium; & c'est parmi ceux-ci que se trouvoient les ancêtres obscurs de la race ottomane. Ils avoient originairement campé sur la rive méridionale de l'Oxus, dans les plaines de Mahan & de Neza; & j'observerai comme un fait assez extraordinaire, que de ce même endroit sont sortis les Parthes & les Turcs qui ont fondé deux puissans Empires. Soliman

Shah, qui commandoit l'avant ou l'arrière-garde de l'armée carizmienne, se noya au passage de l'Euphrate. Son fils Orthogrul devint le Sujet & le Soldat d'Aladin, & établit à Surgut, sur les bords du Sangar, un camp de quatre cents tentes ou familles, dont il dirigea cinquante-deux ans le gouvernement civil & militaire. Il fut le père de Thaman ou Athman, dont le nom a été changé en celui de Calife Othman; & si on se représente ce Chef de horde comme un Pâtre & un brigand, il faut séparer de ces dénominations toute idée de bassesse & d'ignominie. Othman, doué dans un degré éminent de toutes les vertus d'un Soldat, profita habilement des circonstances de lieu & de temps qui favorisoient son indépendance & ses succès. La race de Seljuk n'existoit plus; la puissance expirante des Kans Mogols & leur éloignement l'affranchissoient du désagrément de la subordination; il se trouvoit placé sur les frontières de l'Empire Grec; l'Alcoran

Règne d'Othman, A.D. 1299—1326.

recommandoit de faire la guerre aux Infidèles, & la négligence avec laquelle ils gardoient les passages du mont Olympe, l'invita de descendre dans les plaines de Bithynie. Jusqu'au règne de Paléologue, ces passages avoient été vaillamment défendus par la milice du pays, qui jouissoit pour récompense de la sûreté de ses propriétés, & de l'exemption de toutes les taxes. L'Empereur abolit leur privilége & se chargea de la défense; on exigea rigoureusement le tribut; les passages furent oubliés, & les vigoureux Montagnards devinrent des Paysans timides, sans énergie & sans discipline. Ce fut le 27 Juillet de l'année 1299 de l'ère chrétienne, qu'Othman entra pour la première fois dans le district de Nicomédie (40); & l'exactitude singulière de la date semble indiquer qu'on avoit prévu les

(40) Voyez Pachymer, l. x, c. 25, 26, l. XIII, c. 33, 34—36; & relativement à la défense des montagnes, l. I, c. 3—6, Niceph. Greg. l. VII, c. 1, & le premier livre de Laonicus Chalcocondyles l'Athénien.

progrès rapides de cette funeste invasion. Les Annales des vingt-sept années que dura son règne, n'offriroient qu'une répétition des mêmes incursions. A chaque campagne il recrutoit & augmentoit son armée de captifs & de volontaires, qui se dévouoient à son service. Au lieu de se retirer dans les montagnes, Othman conservoit tous les postes utiles & susceptibles de défense; après avoir pillé les villes & les châteaux, il en réparoit les fortifications, & préféroit le séjour de ses nouvelles acquisitions à la vie errante des Nations pastorales. Ce fut vers la fin de sa vie, lorsqu'il étoit accablé par l'âge & les infirmités, qu'Othman eut la joie d'apprendre la nouvelle d'une victoire importante & de la conquête de Pruse, dont la famine ou la perfidie avoit ouvert les portes à son fils Orchan. Quoique les Turcs ayent publié, sous le titre de son Testament, un Traité de justice & de modération, on peut dire que sa gloire

est

est principalement fondée sur celle de ses descendans (41).

La conquête de Pruse peut servir de véritable date à l'établissement de l'Empire Ottoman. Les Sujets Chrétiens rachetèrent leur vie & leurs propriétés par

Règne d'Orchan, A. D. 1326—1360.

(41) J'ignore si les Turcs ont des Historiens plus anciens que Mahomet II, & je n'ai pu remonter au delà d'une assez mauvaise Chronique (Annales Turcici ad annum 1550), traduite par Jean Gaudier & publiée par Leunclavius, ad calcem Laonic. Chalcond. p. 311—350, avec de copieux Pandectes ou Commentaires. L'Histoire des progrès & des déclins de l'Empire Ottoman (A. D. 1300—1683) a été traduite en anglois du Mſ. de Demetrius Cantemir, Prince de Moldavie (Londres, 1734, in-folio). L'Auteur est sujet à de fortes méprises relativement à l'Histoire orientale. Mais il paroît instruit de l'idiome, des Annales & des institutions des Turcs. Cantemir tire une partie de ses matériaux de la Synopsis ou de l'Abrégé de Saady Effendi de Larisse, dédié en 1696 au Sultan Mustapha, qui est un abrégé précieux des Ecrivains originaux. Le Docteur Johnson fait l'éloge de Knolles (Histoire générale des Turcs jusqu'à la présente année, Londres, 1603), comme du premier des Historiens, mais qui a malheureusement choisi un sujet ingrat. Cependant je doute qu'une compilation volumineuse & partiale des Ecrivains Latins, contenant treize cents pages in-folio de harangues & de batailles, puisse instruire, amuser ou éclairer la postérité, qui exige d'un Historien un peu de saine Critique & de Philosophie.

un tribut ou une rançon de trente mille écus d'or; & la ville fut bientôt transformée, par les soins d'Orchan, en une capitale mahométane. Il la décora d'une mosquée, d'un collége & d'un hôpital; on refondit les monnoies des Seljuks; les nouvelles portèrent le nom & l'empreinte de la nouvelle Dynastie; & les plus habiles Professeurs des Loix civiles & divines attirèrent les Etudians Persans & Arabes des anciennes écoles de l'Orient. Aladin porta le premier le titre de Visir, dont son frère Orchan institua l'office en sa faveur; il publia aussi des Loix somptuaires, & l'on put distinguer par l'habillement les habitans de la ville de ceux de la campagne, & les Moslems des Infidèles. Les troupes d'Othman n'étoient composées que d'escadrons indociles de cavalerie turcomane, qui servoient sans paye & combattoient sans discipline; mais son fils forma & exerça un corps d'infanterie. Il enrôla un grand nombre de volontaires qui se conten-

soient d'une foible paye, avec la liberté de rester chez eux lorsqu'on n'avoit pas besoin de leurs services. Mécontent de l'inconstance & de la férocité de leur caractère, Orchan résolut d'élever ses jeunes captifs comme ses Soldats & ceux du Prophète; mais les Paysans Turcs conservèrent le privilége de former à la suite de l'armée un corps de cavalerie légère, sous le nom de Partisans. Par ses soins & son intelligence il parvint à s'assurer une armée de vingt-cinq mille Moslems, & toutes les machines nécessaires pour le siége ou l'attaque des villes, dont il fit usage avec succès contre les villes de Nicée & de Nicomédie. Orchan accorda des sauf-conduits à tous ceux qui voulurent se retirer avec leurs familles. Mais il disposa des veuves des vaincus en faveur des Conquérans qui les épousèrent; les livres, les vases & les images furent vendus ou rachetés par les habitans de Constantinople. L'Empereur Andronic le jeune perdit une bataille, & reçut une

Il fait la conquête de la Bithynie, A. D. 1326—1339.

blessure de la main d'Orchan (42), qui soumit toute la province ou le royaume de Bithynie, jusqu'aux rives du Bosphore ou de l'Hellespont; & les Chrétiens ne purent pas refuser des louanges à la clémence d'un Prince équitable, auquel les Turcs de l'Asie obéissoient volontairement. Orchan se borna modestement au titre d'Emir. Parmi les Princes de Roum & de l'Anatolie (43), quelques-uns lui étoient supérieurs en forces militaires; les Emirs de Ghemian & de Caramanie avoient l'un & l'autre à leurs ordres une armée de quarante mille hommes: placés au centre du royaume des Seljuks,

Division de l'Anatolie entre les Emirs Turcs, A. D. 1300, &c.

(42) Quoique Cantacuzène raconte les batailles & la fuite d'Andronic le jeune (l. II, c. 6, 7, 8), il dissimule la perte de Pruse, de Nicée & de Nicomédie, que Niceph. Greg. avoue clairement (l. VIII, 15, IX, 9, 13, XI—6). Il paroît qu'Orchan prit Nicée en 1330, & Nicomédie en 1339, ce qui ne se rapporte pas tout-à-fait aux dates turques.

(43) Le partage des Emirs Turcs est extrait de deux contemporains; du Grec Niceph. Greg. (l. VII, 1), & de l'Arabe Marakeschi (de Guignes, tome II, p. II, p. 76, 77). Voyez aussi le premier livre de Laonicus Chalcondyles.

ils ont fait moins de bruit dans l'Hiſtoire, que les champions de la Croix, qui formèrent de petites principautés dans l'Empire Grec. Les pays maritimes, depuis la Propontide juſqu'au Méandre & à l'iſle de Rhodes, en furent démembrés irrévocablement ſous le règne d'Andronic l'aîné (44). Deux Chieftains des Turcs, Aidin & Sarukhan, donnèrent leur nom à leurs conquêtes; ces conquêtes paſsèrent à leur poſtérité, & leurs barbares deſcendans foulent encore en Lydie & en Ionie les antiques monumens du Chriſtianiſme. En perdant Ephèſe, les Chrétiens déplorèrent la chute du premier ange & l'extinction du premier flambeau des révélations (45). La deſ-

Perte des provinces aſiatiques, A. D. 1312, &c.

(44) Pachymer, l. XIII, c. 13.

(45) Voyez les Voyages de Wheeler & de Spon, de Pocock & de Chandler, & principalement les Recherches de Smith ſur les ſept Egliſes de l'Aſie, p. 205—276. Les Antiquaires les plus dévots tâchent de concilier les promeſſes & les menaces du premier Auteur des révélations avec l'état préſent des ſept villes. Il auroit peut-être été prudent de borner ſes prédictions aux événemens de ſon ſiècle.

truction est complète, & les traces du temple de Diane & de l'Eglise de Sainte-Marie ont également disparu. Le cirque & les trois théâtres de Laodicée servent de repaires aux renards & aux loups; Sardes n'est plus qu'un misérable village; on ne trouve à Pergame & à Thyatire que des mosquées pour monumens; & Smyrne ne doit sa population qu'au commerce étranger des Francs & des Arméniens. Philadelphie seule s'est sauvée par son courage. Eloignée de la mer, oubliée des Empereurs, environnée par les Turcs de toutes parts, ses intrépides Citoyens défendirent leur Religion & leur liberté durant près d'un siècle, & obtinrent enfin du plus fier des Ottomans une capitulation honorable. Après la destruction des colonies grecques & des églises d'Asie, on voit encore subsister Philadelphie, telle qu'une colonne au milieu des ruines; & cet exemple satisfaisant peut servir à prouver que la voie la plus honorable est aussi quelque-

Les Chevaliers de Rhodes, A. D 1310. 15 Août. A. D. 1523. 1 Janvier.

fois la plus sûre. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (46) défendirent la liberté de Rhodes durant plus de deux siècles : cette isle acquit sous leur discipline l'éclat de l'opulence & de la renommée ; les exploits brillans de ces braves Religieux attirèrent & repoussèrent souvent les armées nombreuses des Turcs & des Sarasins.

Premier passage des Turcs en Europe, A. D. 1341—1347.

Les discordes des Grecs furent la principale cause de leur destruction. Durant les guerres civiles du premier & du second Andronic, le fils d'Othman acheva sans obstacle la conquête de la Bithynie ; & les mêmes désordres encouragèrent les Emirs Turcomans de Lydie & d'Ionie à construire une flotte & piller les isles voisines de la côte d'Europe. Réduit à défendre son honneur & sa vie, Can-

(46) Consultez le quatrième livre de l'Hist. de Malte par l'Abbé de Vertot. Cet agréable Ecrivain décèle son ignorance, en supposant qu'Othman, un Chef de Volontaires montagnards, a pu assiéger Rhodes par terre & par mer.

tacuzène eut recours, comme ses adversaires, aux irréconciliables ennemis de son pays & de sa Religion. Amir, fils d'Aidin, cachoit la politesse & l'humanité d'un Grec sous la robe d'un Mahométan; une estime mutuelle & des services réciproques l'attachoient au Grand-Domestique; & les Orateurs de ces temps comparèrent leur amitié à celle de Pilade & d'Oreste (47). Lorsqu'il apprit le danger de son ami & la persécution d'une Cour ingrate, le Prince d'Ionie réunit à Smyrne une flotte de trois cents vaisseaux, & une armée de vingt-neuf mille hommes; il mit à la voile au milieu de l'hiver, & jeta l'ancre à l'embouchure de l'Ebre. Suivi d'une troupe choisie de deux mille Turcs, Amir avança sur les bords du fleuve, & délivra l'Impératrice, que des

(47) Niceph. Greg. s'est étendu avec plaisir sur l'amabilité de son caractère (l. XII, 7, XIII, 4—10, XIV, 1—9, XVI, 6). Cantacuzène parle honorablement de son allié, (l. III, c. 56, 57—63, 64,—66, 67, 68—86—89—96). Mais il désavoue son propre penchant pour les Turcs, & nie en quelque façon la possibilité d'une amitié si peu naturelle, (l. IV, c. 40).

Bulgares sauvages tenoient assiégée dans la ville de Demotique. A cette époque, Cantacuzène réfugié en Servie, laissoit ignorer quel étoit son sort; Irène empressée de prouver sa reconnoissance à son Libérateur, l'invita d'entrer dans la ville, & lui envoya un Ambassadeur avec un présent de cent chevaux & de bijoux précieux; mais par un excès de délicatesse, le Prince Mahométan refusa de voir l'épouse de son ami absent & malheureux. Résolu de partager le sort de ses compagnons, il soutint dans sa tente l'inclémence de la saison, & refusa toutes les douceurs qu'il ne pouvoit pas leur faire partager. Le désir de venger Cantacuzène, & le besoin de subsistances peuvent servir d'excuse à ses excursions : il laissa neuf mille cinq cents hommes pour garder sa flotte, & parcourut inutilement la province pour découvrir son ami. Une lettre insidieuse, la rigueur de l'hiver, les clameurs de ses volontaires, la quantité de dépouilles & le nombre des captifs hâtèrent son

embarquement. Le Prince d'Ionie revint deux fois en Europe dans le cours de la guerre civile; il joignit ses troupes à celles de l'Empereur, assiégea Thessalonique & menaça Constantinople. Son départ précipité n'échappa point aux traits de la calomnie. On l'accusa d'avoir accepté trente mille écus de la Cour de Byzance, pour trahir Cantacuzène ou l'abandonner; mais son ami consentit à croire; & peut-être avec raison, que le départ d'Amir étoit suffisamment justifié par la nécessité de défendre contre les Latins ses Etats héréditaires. Le Pape, le Roi de Chypre, la République de Venise & l'Ordre de Saint-Jean formèrent une ligue contre la puissance maritime des Turcs. Les galères des confédérés abordèrent sur la côte d'Ionie, & Amir fut tué à l'attaque de la citadelle de Smyrne, défendue par les Chevaliers de Rhodes (48). Avant de mourir, il

(48) Après la conquête de Smyrne par les Latins, le

procura généreusement à son ami un autre allié de sa Nation, susceptible, par sa proximité de la Propontide & de Constantinople, de lui donner un prompt & puissant secours. La promesse d'un traité plus avantageux décida le Prince de Bithynie à rompre ses engagemens avec Anne de Savoie; Orchan s'engagea solemnellement à servir Cantacuzène comme son père & son Souverain, s'il consentoit à l'accepter pour son gendre. L'ambition l'emporta sur la tendresse paternelle; le Clergé Grec ratifia secrètement l'alliance d'une Princesse Chrétienne avec un disciple de Mahomet; & le père de Théodora raconte lui-même les détails d'une cérémonie qui offensoit également la majesté impériale & la pureté de la Religion (49). Des Ambassadeurs, suivis d'un

Mariage d'Orchan avec une Princesse Grecque, A. D. 1346.

Pape chargea les Chevaliers de Rhodes de défendre cette forteresse (Voyez Vertot, l. v).

(49) Voyez Cantacuzène, l. III, c. 95. Niceph. Greg. qui, relativement à la lumière du Thabor, traite l'Empereur de Tyran, paroît disposé à excuser ce mariage

corps de cavalerie turque, arrivèrent dans trente vaisseaux, près de son camp de Sélybrie. On dressa un magnifique pavillon, sous lequel l'Impératrice Irène passa la nuit avec ses filles. Dès le matin, Théodora se plaça sur un trône entouré de rideaux de soie brodés en or. Les troupes prirent les armes; mais l'Empereur ne descendit point de cheval. A un signal, les rideaux s'ouvrirent & présentèrent l'épouse ou la victime environnée de torches nuptiales & d'Eunuques prosternés. L'air retentit du bruit des trompettes; & des Poëtes tels que le siècle pouvoit les fournir, célébrèrent le triomphe & le bonheur de Théodora. Elle fut livrée à son mari sans aucune des cérémonies du culte chrétien; mais on étoit convenu par le traité qu'elle continueroit à pro-

---

extraordinaire, & allègue la passion & la puissance d'Orchan, εγγυτατος κ̀ τη δυναμει τυς κατ' αυτον ηδη Περσικυς (*Turcs*) υ'περαιρων Σατραπας (l. xv, 5). Il célèbre ensuite son gouvernement civil & militaire. Voyez son règne dans Cantemir, p. 24—30.

fesser librement sa Religion dans le harem de Bursa ; & son père fait l'éloge de sa conduite pieuse & charitable dans cette dangereuse & triste résidence. Lorsque l'Empereur Grec se vit paisiblement assis sur le trône de Constantinople, il rendit visite à son gendre, qui, accompagné de ses quatre fils de différentes épouses, vint l'attendre à Scutari, sur la côte asiatique. Les deux Princes partagèrent les plaisirs de la chasse & d'un festin ; & Théodora obtint la permission d'aller au delà du Bosphore passer quelques jours dans la société de sa mère. Mais Orchan, dont l'amitié étoit subordonnée aux intérêts de la politique & de la Religion, se joignit sans hésiter dans la guerre des Génois aux ennemis de Cantacuzène.

Etablissement des Ottomans en Europe, A. D. 1353.

Dans son Traité avec l'Impératrice Anne, le Prince Ottoman avoit stipulé qu'il lui seroit permis de vendre ses prisonniers à Constantinople, ou de les transporter en Asie. On exposa tous nus

dans les marchés une foule de Chrétiens des deux sexes, de tous les âges & de toutes les classes, auxquels on prodiguoit les mauvais traitemens pour animer la charité & hâter la rançon. Mais l'indigence générale exposa un grand nombre de Citoyens à être transportés en esclavage chez les Infidèles (50). Cantacuzène fut forcé de se soumettre aux mêmes conditions, & leur exécution acheva d'épuiser l'Empire. L'Impératrice Anne avoit obtenu un secours de dix mille Turcs; mais Orchan employa toutes ses forces au service de son père. Ces calamités n'étoient cependant que passagères; dès que l'orage cessoit, les fugitifs retournoient dans leurs anciennes habitations: à la fin de la guerre, les Moslems évacuoient totalement l'Europe, & se retiroient en Asie. La dernière querelle de

(50) On trouvera dans Ducas (c. 8) une description claire & concise de cette captivité dont Cantacuzène ne parle que d'une manière obscure, & que ce Prince semble avouer avec peine.

Cantacuzène avec son pupille, produisit le germe de destruction que ses successeurs ne purent point déraciner ; & ses Dialogues théologiques contre le Prophète Mahomet n'ont point expié cette faute irréparable. Les Turcs modernes, confondant leur premier passage de l'Hellespont (51) avec le dernier, représentent le fils d'Orchan comme un brigand obscur qui, suivi de quatre-vingts Aventuriers, passa par stratagême sur une terre ennemie & peu connue. Soliman, à la tête d'un corps de dix mille hommes de cavalerie turque, fut reçu comme ami ou allié dans les vaisseaux de l'Empereur Grec, qui se chargea de leur subsistance. Les troupes mahométanes ren-

(51) Cantemir, dans ce passage & relativement aux premières conquêtes d'Europe, donne fort mauvaise opinion des autorités turques, & je n'ai pas beaucoup plus de confiance en Chalcondyles (L. 1, p. 12, &c.). Ils oublient de consulter le quatrième livre de Cantacuzène, qu'on peut regarder comme un des monumens les plus authentiques. Je regrette aussi les derniers livres de Nicéphore Gregoras, qui sont encore en manuscrit.

dirent quelques services & commirent beaucoup de désordres dans les guerres civiles de la Romanie. Le Chersonnèse devint peu à peu une colonie de Turcs; & la Cour de Byzance sollicita en vain la restitution des forteresses de la Thrace. Après de longs délais, le Prince Ottoman ou son fils fixa la rançon à la somme de soixante mille écus, & le premier payement avoit été acquitté lorsque les murs & les fortifications de la plupart de ces villes furent renversés par un tremblement de terre. Les Turcs occupèrent les places démantelées; ils rebâtirent Gallipoli, & Soliman eut soin de repeupler de Mahométans cette clef de l'Hellespont. L'abdication de Cantacuzène rompit les foibles liens de l'alliance domestique; & le jeune Paléologue négligea les conseils pacifiques d'un Prince instruit par une longue expérience. Il engageoit son successeur à considérer la situation de l'Empire, à comparer le nombre, la discipline & l'enthousiasme des Turcs à la

la foiblesse & à la pusillanimité des Grecs. Paléologue continua la guerre; & les victoires des Mahométans justifièrent les avis de Cantacuzène. Au milieu de ses succès, Soliman tomba de cheval dans un exercice militaire, & perdit la vie; Orchan son père succomba peu de temps après à sa douleur.

Mort d'Orchan & de son fils Soliman.

Mais Amurath premier, fils d'Orchan & frère de Soliman, continua la guerre contre les Grecs avec le même succès; & l'on découvre à travers l'obscurité des Annales byzantines (52), qu'il s'empara presque sans résistance de toute la Romanie & de la Thrace, depuis l'Hellespont jusqu'au mont Hémus, & presque aux portes de la capitale, & qu'il choisit Andrinople, située en Europe, pour le siége de son Gouvernement. Constantinople, menacée dès les premières années

Règne d'Amurath I, & ses conquêtes en Europe. A.D. 1360—1389. Septembre.

(52) Depuis l'époque où Gregoras & Cantacuzène terminent leur Histoire, on trouve une lacune de plus d'un siècle. George Phranza, Michel Ducas & Laonicus Chalcondyles n'écrivirent qu'après la prise de Constantinople.

de sa fondation, avoit été successivement attaquée durant le cours de dix siècles par les Barbares des deux extrémités du globe; mais jusqu'à cette époque fatale, les Grecs ne s'étoient point vus environnés du côté de l'Asie & de l'Europe par les établissemens d'une seule puissance ennemie. Amarath, par prudence ou par générosité, négligea de tenter cette conquête facile, & se contenta de commander à l'Empereur Jean Paléologue & à ses quatre fils, qui, dès qu'ils en recevoient l'ordre, se rendoient à la Cour ou à l'armée du Prince Ottoman. Il marcha successivement contre les Nations Sclavoniennes, qui habitoient entre le Danube & la mer Adriatique, contre les Bulgares, les Serviens, les Bosniens & les Albaniens; & la terreur de ses armes contint dans leurs limites les Tribus belliqueuses qui avoient si souvent insulté l'Empire Romain. Leurs pays n'abondoient ni en or ni en argent; le luxe, les arts & le commerce leur étoient inconnus; mais

une institution sage fit de ces Peuples, redoutés dans tous les temps pour leur force & leur intrépidité, les plus redoutables soutiens de la grandeur ottomane (53). Le Visir d'Amurath fit souvenir son Souverain que les Loix de Mahomet lui accordoient la cinquième partie des dépouilles & de tous les captifs; le Ministre ajouta que des Officiers vigilans placés à Gallipoli, leveroient facilement ce tribut au passage, & pourroient choisir les plus beaux & les plus vigoureux parmi les enfans des Chrétiens. Le conseil parut judicieux; on promulgua la Loi; des milliers de captifs européens furent élevés dans la Religion de Mahomet & l'exercice des armes. Un Dervis célèbre fit la cérémonie de consacrer cette nouvelle milice & de lui donner un nom. Placé à la tête de leurs rangs, il étendit la manche de sa robe sur la tête du Soldat

(53) Voyez Cantemir, p. 37—41, & ses notes intéressantes.

qui étoit le plus à sa portée, & leur donna sa bénédiction dans les termes suivans.

Les Janissaires.

» Qu'on les nomme Janissaires, *Yengi* » *cheri*, ou nouveaux Soldats : puisse leur » valeur être toujours brillante, leur épée » tranchante & leurs bras victorieux ! » Puissent tous leurs traits porter à la » tête de leurs ennemis, & puissent-ils » revenir *blancs* (54) de toutes leurs expé- » ditions « ! Telle est l'origine de cette troupe formidable, la terreur des Nations & quelquefois des Sultans. Déchus de leur valeur & de leur discipline, ils sont peu susceptibles aujourd'hui de résister (*)

(54) *Visage blanc*, & *visage noir* sont en langage turc des expressions proverbiales de louange & de reproche. Hic *niger* est, hunc tu Romane caveto. Cette expression étoit aussi usitée chez les Latins.

(*) Cette bénédiction du Dervis peut être expressive en langue turque, mais en françois & en anglois elle ne signifie pas grand chose, & le Traducteur l'a rendue littéralement. Il est probable aussi que M. Gibbon a ré- formé son opinion sur la valeur des troupes ottomanes, d'après l'expérience que deux Puissances de l'Europe vien- nent d'en faire, & qu'il ne les juge plus capables de résister à la tactique moderne.

à l'artillerie & à la tactique des Nations modernes; mais au temps de leur institution ils jouissoient d'une supériorité décisive, parce qu'aucune des Puissances de la Chrétienté n'entretenoit constamment un corps de troupes régulières. Les Janissaires combattoient contre leurs compatriotes avec le zèle & l'impétuosité du fanatisme; & la bataille de Cossova anéantit la ligue & l'indépendance des Tribus de la Sclavonie. En parcourant après sa victoire la scène du carnage, Amurath observoit que la plupart des morts n'étoient que des adolescens, & son Visir lui répondoit en Courtisan, que des hommes d'un âge plus raisonnable n'auroient point entrepris de lui résister. Tandis que le Sultan l'écoutoit avec complaisance, un Soldat Servien caché parmi les morts, s'élança sur lui & le blessa mortellement. Ce Prince, le petit-fils d'Othman, l'ami des sciences & de la vertu, avoit des mœurs simples & un caractère indulgent; mais il scandalisoit

les Moslems en se dispensant d'assister à leurs prières publiques ; & un Muphti eut la hardiesse de l'en punir en refusant son témoignage dans une cause civile. On trouve assez fréquemment dans l'Histoire orientale ce mélange de licence & de servitude (55).

Règne de Bajazet I ou d'Ilderim, A. D. 1389—1403, le 9 Mars.

Bajazet, fils & successeur d'Amurath, fut surnommé *Ilderim* ou l'Eclair, & tira sans doute vanité d'une épithète qui exprimoit fortement la violence de son ame & la rapidité de ses marches destructives. Durant les quatorze années de son règne (56), Bajazet courut sans cesse à la

(55) Voyez la vie & la mort de Morad ou Amurath I dans Cantemir (p. 33—45), le premier livre de Chalcondyles, & les Annales turques de Leunclavius. Une autre Histoire rapporte que le Sultan fut poignardé dans sa tente par un Croate, & l'on allégua cet accident à Busbequius (Epist. 1, p. 98), comme une excuse de la précaution insultante dont on usoit avec les Ambassadeurs, qui n'étoient admis à la présence du Souverain qu'accompagnés de deux Gardes placés à leur droite & à leur gauche, & qui veilloient avec attention sur tous leurs mouvemens.

(56) L'Histoire du règne de Bajazet I ou Ilderim

tête de ſes armées, de Burſa à Andrinople, du Danube à l'Euphrate; & quoique très-zélé pour la propagation de ſa Religion, il attaqua indiſtinctement en Europe & en Aſie les Princes Chrétiens & les Mahométans, & réduiſit ſous ſon obéiſſance toute la partie ſeptentrionale de l'Anatolie, depuis Angora juſqu'à Amaſie & Erzeroum. Les Emirs de Ghermian, de Caramanie, d'Aidin & de Sarukhan furent dépouillés de leurs Etats héréditaires; & après la conquête d'Iconium, la Dynaſtie ottomane releva l'ancien royaume des Seljuks. Bajazet fit en Europe des conquêtes importantes avec la même rapidité. Dès qu'il eut aſſervi les Serviens & les Bulgares ſous un joug

Ses conquêtes depuis l'Euphrate juſqu'au Danube.

Bayazid, ſe trouve dans Cantemir (p. 46), dans le ſecond livre de Chalcondyles & des Annales turques. Le ſurnom d'Ilderim ou Eclair ſemble prouver que les Conquérans & les Poëtes ont dans tous les temps reconnu la vérité du ſyſtème qui établit le terreur pour principe du ſublime.

Je diffère dans cette occaſion de l'avis des Poëtes, des Conquérans, & de M. Gibbon, qui ſemble l'adopter.

de servitude régulière, il courut au delà du Danube chercher de nouveaux ennemis & de nouveaux Sujets dans le cœur de la Moldavie (57). Les Peuples de la Thrace, de la Macédoine & de la Thessalie, qui dépendoient encore de l'Empire grec, passèrent sous celui du victorieux Ottoman. Un Evêque complaisant le conduisit en Grèce à travers les Thermopyles; & nous observerons comme un fait authentique & extraordinaire, que la veuve d'un Chef Espagnol, qui possédoit le pays où se rendoient jadis les fameux oracles de Delphes, obtint la protection du Sultan par le don d'une de ses filles dont on admiroit la beauté. Pour assurer d'Asie en Europe la communication des Turcs, qui jusqu'alors avoit été dangereuse & précaire, Bajazet

(57) Cantemir, qui célèbre les victoires du grand Etienne sur les Turcs (p. 47), a composé une description de la Principauté ancienne & moderne de Moldavie, que l'on promet depuis long temps & qui n'a pas encore été publiée.

établit à Gallipoli une flotte en croisière, qui balayoit l'Hellespont & interceptoit tous les secours que les Latins envoyoient à Constantinople. Tandis que ce Prince sacrifioit sans scrupule à ses passions la justice & l'humanité, il forçoit ses Soldats à observer rigoureusement les règles de la décence & de la sobriété : les moissons se faisoient & se vendoient paisiblement au milieu de ses armées. Irrité des abus qu'on lui fit appercevoir dans l'administration de la justice, il rassembla dans une maison tous les Jurisconsultes de ses Etats, qui ne redoutoient pas moins que d'y être brûlés vifs. Ces Ministres tremblans attendirent leur arrêt en silence; mais un Bouffon d'Ethiopie osa lui représenter la véritable cause de ce désordre; & le Souverain ôta pour l'avenir toute excuse à la vénalité, en annexant à l'office de Cadi un revenu convenable (58). Enorgueilli de ses succès,

(58) Leunclav. Annal. Turcici, p. 318, 319. La vénalité des Cadis étoit depuis long-temps un sujet de

il dédaigna son ancien titre d'Emir, & accepta la patente de Sultan du Calife, qui conservoit encore en Egypte une souveraineté titulaire, sous les ordres des Mameluks, qui en exerçoient sous son nom toute l'autorité (59). Entraînés par la force de l'opinion, les Turcs victorieux rendirent ce dernier hommage aux successeurs d'Abbas & de Mahomet. Le nouveau Sultan, jaloux de mériter son titre, porta la guerre en Hongrie, le théâtre ordinaire des triomphes des Turcs & de leurs défaites. Sigismond, Roi de Hongrie, étoit fils & frère des Empereurs d'Occident. Sa cause intéressoit l'Eglise & l'Europe; & au premier bruit de son

---

plainte & de scandale; & si nous ne voulons pas nous en rapporter à nos Voyageurs, nous pouvons du moins en croire les Turcs eux-mêmes (d'Herbelot, Bibliot. Oriental. p. 216; 217—229, 230).

(59) Ce fait, qui est attesté dans l'Histoire arabe de Ben Schounah, contemporain & Syrien (de Guignes, Hist. des Huns, tome IV, p. 336), détruit le témoignage par lequel Saad Effendi & Cantemir, p. 14, 15, annoncent l'élévation d'Othman à la dignité de Sultan.

danger, les plus braves Chevaliers François & Allemands s'empressèrent de joindre ses drapeaux. Bajazet défit à la journée de Nicopolis une armée de cent mille Chrétiens, qui, fiers de leur nombre & de leur valeur, s'étoient vantés présomptueusement que si le ciel menaçoit de tomber, ils le soutiendroient sur le bout de leurs lances. Le plus grand nombre périt dans la plaine, ou se noyèrent dans le Danube; & Sigismond, après s'être réfugié par la mer Noire à Constantinople, fit un long circuit pour retourner dans ses Etats ruinés (60). Au moment de la victoire, Bajazet menaça d'assiéger Bude, d'envahir l'Allemagne & l'Italie, & de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre à Rome.

Bataille de Nicopolis, le 28 Septemb. A. D. 1396.

(60) Voyez les Decades Rerum Hungaricarum (Dec. III, l. II, p. 379) de Bonfinius, Italien, qui dans le quinzième siècle fut appelé en Hongrie pour y composer son éloquente Histoire de ce royaume. Je donnerois la préférence à une Chronique toute brute du temps & du pays, si elle existoit & que l'on pût se la procurer.

Un violent accès de goutte arrêta les projets du Prince Ottoman; les maladies du corps servent quelquefois à calmer celles de l'ame & de l'imagination, & l'infirmité passagère d'un seul mortel suspendit les malheurs & la ruine des Nations.

Croisade & captivité des Princes François, A. D. 1396—1398.

Tel fut l'événement de la guerre de Hongrie; mais nous devons à la désastreuse aventure des François quelques mémoires qui font connoître le caractère de Bajazet & les circonstances de sa victoire (61). Le Duc de Bourgogne, Souverain de la Flandre & oncle de Charles VI, n'avoit pas pu retenir l'ardeur de Jean son fils, Comte de Nevers, qui partit

(61) Je n'aurois point à me plaindre des peines & des soins qu'exige cet ouvrage, si je pouvois tirer tous mes matériaux de livres semblables à la Chronique de l'honnête Froissard (vol. IV, c. 67—69—72—74—79—83—85—87—89), qui lisoit peu, faisoit beaucoup de questions, & croyoit tout. Les Mémoires du Maréchal de Boucicault (part. 1, c. 22—28) ajoutent quelques faits, mais ils paroissent secs & incomplets, lorsqu'on les compare à l'agréable loquacité de Froissard.

accompagné de quatre Princes ses cousins & ceux du Monarque François. Le Sire de Couci, un des meilleurs Généraux du siècle, guidoit leur inexpérience (62); mais l'armée commandée par un Connétable, un Amiral & un Maréchal (62) de France, n'étoit composée que de mille Chevaliers & de leurs Ecuyers: ces titres brillans inspiroient la présomption

(62) Le Baron de Zurlauben (Hist. de l'Acad. des Inscript. tome xxv) a donné des Mémoires complets de la vie d'Enguerrand VII, Sire de Couci. Il jouissoit d'un rang distingué & de possessions considérables en France & en Angleterre. En 1375, il conduisit dans la Suisse une troupe d'Aventuriers pour recouvrer un vaste patrimoine qu'il prétendoit lui appartenir comme héritier de sa grand'mère, fille de l'Empereur Albert I d'Autriche (Sinner, Voyage dans la Suisse occidentale, tome 1, p. 118—124).

(63) Cet office militaire si respectable encore aujourd'hui, l'étoit encore davantage lorsqu'il n'étoit possédé que par deux personnes. (Daniel, Hist. de la Milice françoise, tome 11, p. 5). Le fameux Boucicault en fut un, & commanda l'armée de la Croisade. Il défendit depuis Constantinople, gouverna la République de Gênes, s'empara de toute la côte d'Asie, & fut tué à la bataille d'Azincourt.

& nuisoient à la discipline. Chacun se croyoit digne de commander, personne ne vouloit obéir; & les François méprisoient également leurs alliés & leurs ennemis. Persuadés que Bajazet devoit inévitablement périr ou prendre la fuite, ils se préparoient d'avance à visiter Constantinople & à délivrer le St. Sépulcre. Lorsque les cris des Turcs annoncèrent leur approche, les jeunes Princes, qui s'égayoient à table, se couvrirent avec précipitation de leurs armes, s'élancèrent sur leurs chevaux, coururent à l'avant-garde, & rejetèrent dédaigneusement l'avis de Sigismond, qui tendoit à les priver du dangereux honneur de la première attaque. Les Chrétiens n'auroient pas perdu la bataille de Nicopolis, si les François eussent voulu déférer à la prudence des Hongrois; mais ils auroient probablement obtenu une victoire glorieuse, si les Hongrois eussent imité la valeur des François. Après avoir rapidement dispersé les troupes d'Asie qui formoient la première

ligne, ils forçèrent les paliſſades établies pour arrêter la cavalerie, pénétrèrent juſqu'aux Janiſſaires, les mirent en déſordre, & furent enfin accablés par la multitude d'eſcadrons qui ſortirent des bois & attaquèrent de tous côtés cette poignée de Guerriers intrépides. Dans cette journée funeſte, Bajazet ſe fit admirer de ſes ennemis par le ſecret & la rapidité de ſa marche, par ſon ordre de bataille & ſes ſavantes évolutions. Mais il abuſa inhumainement de la victoire; après avoir réſervé le Comte de Nevers & vingt-quatre Princes ou Seigneurs, dont ſes Interprètes lui atteſtèrent le rang & l'opulence, le Sultan fit amener ſucceſſivement devant lui les François captifs, & décapiter en ſa préſence tous ceux qui refusèrent d'abjurer la foi du Chriſtianiſme. La perte de ſes plus braves Janiſſaires animoit ſa vengeance; & s'il eſt vrai que les François maſſacrèrent les priſonniers Turcs (64) dans la journée

(64) Relativement à ce fait odieux, l'Abbé de Vertot

qui précéda la bataille, ils justifièrent par cet exemple odieux la cruauté de Bajazet. Un Chevalier dont il épargna la vie, obtint la permission d'aller à Paris raconter cette lamentable histoire & solliciter la rançon des Princes captifs. En attendant, l'armée Turque traîna le Comte de Nevers & les Barons François dans ses marches; ils servirent de trophées aux Moslems en Europe & en Asie; & furent rigoureusement emprisonnés à Bursa ou Beroussah, tandis que le Sultan résida dans la capitale. Ses Sujets demandoient à grands cris qu'on les sacrifiât aux manes de leurs Martyrs; mais Bajazet leur avoit promis la vie, & soit qu'il eût ou pardonné ou condamné, sa parole étoit irrévocable. Au retour du Messager, les présens & l'intercession des Rois de France & de Chypre ne laissèrent point de doutes au Vainqueur sur le rang de

---

cite l'Histoire anonyme de St.-Denis, l. XVI, c. 10, 11 (Ordre de Malte, tome II, p. 310).

ses

ses prisonniers. Lusignan lui présenta une salière d'or d'un travail exquis, estimée dix mille ducats; & Charles VI envoya, par la voie de Hongrie, un vol d'oiseaux de fauconnerie tirés de la Norwège, & six chevaux chargés du drap écarlate qu'on fabriquoit alors à Reims, & de tapisseries d'Arras qui représentoient les batailles d'Alexandre. Après quelques délais occasionnés par l'éloignement, Bajazet accepta deux cent mille ducats pour la rançon du Comte de Nevers & des Barons existans. Le fameux Maréchal de Boucicault fut du nombre; mais l'Amiral de France avoit péri dans la bataille, & le Sire de Couci dans la prison de Bursa. Cette rançon, dont les frais accidentels avoient doublé la somme, tomboit principalement sur le Duc de Bourgogne ou sur ses Sujets Flamands, que les Loix féodales obligeoient de contribuer à la Chevalerie du fils aîné de leur Souverain, & à le délivrer de captivité. Pour assurer la dette, on eut recours aux Marchands

Génois, qui s'offrirent de cautionner cinq fois la valeur de cette somme, & firent sentir à ces Peuples barbares que le commerce & le crédit sont le nerf des Etats & le lien des Nations. On avoit stipulé dans le traité que les captifs François jureroient de ne jamais porter les armes contre leur Vainqueur ; mais Bajazet les dispensa de cet engagement. » Je méprise, dit-il à l'héritier de la Bourgogne, » tes armes & tes sermens. Tu es jeune, » & tu auras peut-être l'ambition d'effacer la honte ou le malheur de ta » première entreprise. Rassemble tes forces militaires, annonce ton arrivée, » & sois sûr que tu trouveras toujours » Bajazet prêt à t'offrir ta revanche «. Avant leur départ, on les reçut honorablement à la Cour de Bursa ; les Princes François admirèrent la magnificence du Sultan, dont l'équipage de chasse & de fauconnerie étoit composé de sept mille Chasseurs & d'autant de Fauconniers (65).

(65) Sherefeddin Ali (Hist. de Timour Bec, l. v,

Il déploya devant eux la sévérité de sa justice en faisant ouvrir le ventre à un de ses Chambellans, qu'une pauvre femme accusoit d'avoir bu le lait de sa chèvre. C'est ainsi que juge un Sultan qui dédaigne d'examiner la valeur des preuves ou le degré de la faute.

L'Empereur Jean Paléologue, A. D. 1355. 8 Janvier. A. D. 1391.

Après s'être délivré d'un tuteur impérieux, Jean Paléologue fut durant trente-six années le spectateur oisif & peut-être indifférent de la ruine de son Empire (66); totalement livré à l'amour ou plutôt à

c. 13) fixe à douze mille les Officiers & les Valets appartenans à l'équipage de chasse de Bajazet. Timour exposa une partie des dépouilles du Prince Turc dans une partie de chasse. 1°. Des chiens courans avec des housses de satin; 2°. des léopards avec des colliers enrichis de diamans; 3°. Des lévriers, & 4°. des limiers d'Europe qui égaloient pour la force les lions d'Afrique (idem, l. VI, c. 15). Bajazet se plaisoit particulièrement à faire prendre des grues par ses faucons. (Chalcondyles, l. II, p. 35).

(66) Pour les règnes de Jean Paléologue & de son fils Manuel, depuis 1354 jusqu'en 1402, consultez Ducas, c. 9—15, Phranza, l. 1, c. 16—21, & les premier & second livres de Chalcondyle, qui a noyé son sujet dans un tas d'épisodes.

la débauche, l'esclave des Turcs oublioit la honte de l'Empereur Romain dans les bras des filles & des femmes de Constantinople. Andronic, son fils aîné, avoit formé durant son séjour à Andrinople une liaison d'amitié ou de crime avec Sauzes, le fils d'Amurath, & ils firent de concert le projet d'arracher à leurs pères le sceptre & la vie. Amurath, passé en Europe, découvrit & dissipa bientôt cette conjuration; & après avoir privé Sauzes de la vue, il menaça son Vassal de le traiter comme le complice de son fils, s'il ne lui infligeoit pas le même châtiment. Paléologue obéit, &, par une précaution barbare, il enveloppa dans son arrêt l'enfance innocente du Prince Jean, fils du criminel Andronic. Mais on exécuta l'opération avec si peu d'exactitude, que l'un conserva l'usage d'un œil, & l'autre n'éprouva d'autre infirmité que celle de loucher. On enferma dans la tour d'Anema les deux Princes exclus de la succession, & l'Empereur récom-

A. D. 1391. Discorde des Grecs.

penſa la fidélité de Manuel ſon ſecond fils, en partageant avec lui la pourpre impériale. Mais au bout de deux ans, les factions des Latins & l'inconſtance des Grecs produiſirent une révolution; les Princes priſonniers montèrent ſur le trône, & les deux Empereurs prirent leur place dans la tour. Avant l'expiration des deux années ſuivantes, Paléologue & Manuel parvinrent à s'échapper par le ſecours d'un Moine accuſé de magie, abhorré des uns comme un Diable, & reſpecté des autres comme un Saint. Les fugitifs ſe réfugièrent à Scutari; leurs partiſans prirent les armes, & les Grecs des deux partis déployèrent l'ambitieuſe animoſité de Céſar & de Pompée, lorſqu'ils ſe diſputoient l'empire de l'Univers. Le Monde romain ne conſiſtoit plus que dans un coin de la Thrace, entre la Propontide & la mer Noire, dont l'étendue de cinquante milles en longueur ſur une largeur d'environ trente milles, auroit été à peine comparable à une

des petites principautés d'Allemagne ou d'Italie, si les restes de Constantinople n'avoient pas encore présenté une ombre de son ancienne grandeur. Pour rétablir la paix, il fallut partager ce fragment d'Empire. Paléologue & Manuel conservèrent la capitale ; Andronic & son fils fixèrent leur résidence à Rhodosto ou Selybrie, & gouvernèrent presque tout ce qui n'étoit pas renfermé dans l'enceinte de Byzance. Satisfait d'une ombre de royauté, Jean Paléologue voulut encore, malgré la nature & la raison, satisfaire sa passion favorite. Il priva son fils bien-aimé, son collègue & son successeur, d'une jeune & belle Princesse de Trebisonde ; & tandis que le jeune Manuel se rendoit aux ordres de la Porte Ottomane, suivi de cent Grecs des plus illustres Maisons, le vieillard épuisé tâcha de consommer son mariage. Ils servirent fidellement dans les armées de Bajazet ; mais l'entreprise de rétablir les fortifications de Constantinople irrita le Prince

Ottoman. Il menaça ; on démolit les nouveaux ouvrages ; & c'eſt peut-être faire trop d'honneur à la mémoire de Jean Paléologue, que d'attribuer ſa mort à cette nouvelle humiliation.

Manuel, averti de cet événement, s'échappa du palais de Burſa, & prit poſſeſſion du trône de Conſtantinople. Bajazet affectant de mépriſer la perte de ce précieux otage, pourſuivit ſes conquêtes en Aſie & en Europe, tandis que le nouvel Empereur de Byzance faiſoit la guerre à ſon couſin Jean de Selybrie, qui défendit durant huit années ſes droits légitimes à la ſucceſſion des reſtes de l'Empire. Le victorieux Sultan voulut enfin terminer ſes exploits par la conquête de Conſtantinople ; mais il ſe rendit aux repréſentations de ſon Viſir, qui lui fit craindre que cette entrepriſe n'attirât une ligue de tous les Princes de la Chrétienté. Bajazet écrivit à l'Empereur Grec une lettre conçue dans ces termes : » Par la faveur divine, notre

L'Empereur Manuel, A. D. 1391 — 1425. Juillet 25.

Détresse de Constantinople, A. D. 1395—1401.

» invincible cimeterre a réduit sous no-
» tre obéissance presque toute l'Asie, &
» une portion considérable de l'Europe,
» dans laquelle Constantinople est encla-
» vée. Il ne te reste plus rien hors de
» son enceinte ; sors de cette ville, re-
» mets-la dans nos mains, stipule ta
» récompense, & songes aux suites fu-
» nestes que l'imprudence de ton refus
» attireroit inévitablement sur toi & sur
» ton Peuple «. Mais les instructions se-
crètes des Ambassadeurs chargés de ce message, permettoient d'adoucir la rigueur de cette demande, & de proposer un traité que les Grecs acceptèrent avec reconnoissance ; ils accordèrent pour prix d'une trève de dix ans un tribut annuel de trente mille écus d'or ; mais la tolérance publique du culte de Mahomet, une mosquée & un Cadi établis dans la capitale, affligèrent sensiblement les Chrétiens (67). L'esprit inquiet du Sultan ne

(67) Cantemir, p. 50—53. Ducas est le seul des Grecs qui avoue l'établissement d'un Cadi Turc à Constantinople, encore cherche-t-il à dissimuler la mosquée.

respecta pas long-temps cette trève ; Bajazet prit le partit du Prince de Selybrie, & environna Constantinople avec son armée. Effrayé de ce nouvel orage, le foible Manuel implora la protection du Roi de France, & en obtint quelques secours sous les ordres du Maréchal de Boucicault (68), dont la pieuse valeur étoit animée par le souvenir de sa captivité & le désir de s'en venger sur les Infidèles. Suivi de quatre vaisseaux de guerre, il cingla d'Aiguemorte vers l'Hellespont, força le passage défendu par dix-sept galères turques, descendit six cents hommes d'armes & seize cents Archers à Constantinople, & en fit la revue dans la plaine voisine, sans daigner jeter les yeux sur les troupes grecques qui y étoient rangées. Son arrivée fit disparoître les Turcs qui assiégeoient Byzance par terre

(68) Mémoires du bon Messire Jean le Meingre dit Boucicault, Maréchal de France, partie première, c. 30 —35.

& par mer. Les escadrons de Bajazet n'osèrent plus s'aventurer si près de la ville ; & plusieurs forteresses d'Europe & d'Asie furent emportées d'assaut par le Maréchal & l'Empereur, qui combattirent à côté l'un de l'autre avec la même intrépidité. Mais les Ottomans reparurent bientôt en plus grand nombre ; & le brave Boucicault, après s'être maintenu durant une année, résolut d'abandonner un pays qui ne pouvoit plus fournir la paye ni la subsistance de ses Soldats. Le Maréchal offrit à Manuel de le conduire à la Cour de France, où il pourroit solliciter lui-même des secours d'hommes & d'argent, & lui conseilla en même temps de faire cesser la discorde civile en cédant le trône à son cousin. Manuel accepta la proposition ; il introduisit le Prince de Selybrie dans la ville ; & tel étoit l'excès de la misère publique, que le sort de l'exilé parut préférable à celui du Souverain. Au lieu d'applaudir au succès de son Vassal, le Sultan des Turcs

réclama Byzance comme sa propriété; & sur le refus de l'Empereur Jean, il fit éprouver à la capitale les calamités réunies de la guerre & de la famine. Contre un pareil ennemi on ne pouvoit rien espèrer des prières ni de la résistance; & le sauvage Conquérant auroit dévoré sa proie, si dans cette crise il n'eût pas été précipité du trône par un Vainqueur encore plus féroce. La victoire de Timour ou Tamerlan différa la chute de Constantinople d'environ un demi-siècle; & ce service important, quoique accidentel, nous conduit naturellement à l'Histoire de ce Conquérant Mogol.



CHAPITRE LXV.

Élévation de Timour ou Tamerlan sur le trône de Samarcande. Ses conquêtes dans la Perse, la Géorgie, la Tartarie, la Russie, l'Inde, la Syrie & l'Anatolie. Sa guerre contre les Turcs. Défaite & captivité de Bajazet. Mort de Tamerlan. Guerre civile des fils de Bajazet. Rétablissement de la Monarchie des Turcs par Mahomet I. Siége de Constantinople par Amurath II.

Histoire de Timour ou Tamerlan.

TIMOUR eut pour première ambition le désir de conquérir l'Univers. Le second vœu de son ame magnanime fut de vivre dans le souvenir & dans l'estime de la postérité. Ses Secrétaires recueillirent soigneusement toutes les transactions civiles & militaires de son règne (1); des hommes instruits

(1) On communiqua ces Journaux à Sherefeddin ou Cherefeddin Ali, & il composa en Langue persane l'Histoire de Timour Bec, que M. Petit a traduite en françois, Paris, 1722, en 4 vol. in-12. Je l'ai pris pour mon

révisèrent tous les faits dont ils avoient connoissance; & on croit généralement dans la famille & dans l'Empire de Timour, que ce Monarque composa lui-même les Commentaires (2) de sa vie & les *Institutions* (3) de son gouvernement

---

guide & je l'ai suivi fidellement. Sa Géographie & sa Chronologie sont de la plus grande exactitude, & on peut lui donner confiance pour les faits publics, quoiqu'il exagère beaucoup la fortune & les vertus de son Héros. On peut voir dans les Institutions de Timour le soin qu'il prenoit pour se procurer des renseignemens dans son propre pays & chez l'étranger : Instituts de Timour, p. 215—217—349—351.

(2) Ces Commentaires sont encore inconnus en Europe ; mais M. White nous fait espérer qu'on pourra les procurer à son ami le Major Davy, qui se propose de les traduire. Il a lu durant son séjour en Asie ce récit fidèle & détaillé d'une époque intéressante & féconde en évènemens.

(3) J'ignore si l'Institution originale écrite en Langue turque ou mogole existe encore. Le Major Davy, aidé de M. White, Professeur de Langue arabe, ont publié à Oxford, en 1783, in-4°. la Traduction persane, & y ont joint une Traduction angloise avec un Index très-précieux. Cet ouvrage a été traduit depuis du persan en françois (Paris 1787) par M. Langlès, très-versé dans les Antiquités de l'Orient, qui a ajouté une Vie de Timour & des notes très-curieuses.

(4); mais ces soins ne contribuèrent point à conserver sa renommée: ces monumens précieux écrits en Langue mogole ou persane, restèrent inconnus à l'Univers, ou au moins à l'Europe. Les Nations qu'il asservit exercèrent une vengeance impuissante & méprisable; & l'ignorance a répété long-temps l'invention de la calomnie (5), qui défiguroit sa naissance,

(4) Shaw Allum, le présent Mogol, lit, admire, mais ne peut point imiter les Institutions de son ancêtre; le Traducteur Anglois croit leur authenticité justifiée par les preuves insérées dans l'ouvrage. Mais si l'on concevoit quelques soupçons de fraude ou fiction, la lettre du Major Davy ne seroit pas susceptible de les détruire. Les Orientaux n'ont jamais cultivé l'art de la critique. La protection d'un Prince, moins honorable peut-être, n'est pas moins lucrative que celle d'un Libraire, & on ne doit pas regarder comme incroyable qu'un Persan, le véritable Auteur, renonce à l'exactitude pour augmenter la valeur & le prix de l'ouvrage.

(5) On trouve l'original de ce conte dans l'ouvrage suivant, fort estimé pour l'éloquence du style: *Ahmedis Arabsiadæ* (Ahmed Ebn Arabshah) *Vitæ & Rerum gestarum Timuri. Arabice & Latine. Edidit Samuel Henricus Manger. Franequeræ*, 1767, 2 tom. in-4°. Cet Auteur Syrien trahit sans cesse sa haine & souvent son ignorance, même par les titres injurieux de ses chapitres. Comment le

ſon caractère, ſa perſonne & juſqu'au nom de Tamerlan (6). Ce ſeroit cependant un titre de plus à l'eſtime générale, s'il étoit réellement paſſé de la charrue au trône; & ſa jambe boiteuſe ne pourroit être un reproche qu'autant qu'il auroit eu la foibleſſe de rougir d'une infirmité naturelle ou peut-être honorable.

Les Mogols, religieuſement attachés à la famille de Zingis, le regardoient ſans doute comme un Sujet rebelle, quoiqu'il deſcendît de la noble Tribu de Berlaſſ. Carashar Nevian, ſon cinquième ancêtre, avoit été le Viſir de Zaga-

méchant, comment l'impie, comment la vipère, &c. Le copieux article de Timour inſéré dans la Bibliothèque orientale, préſente un mélange d'opinions, parce que d'Herbelot a tiré indifféremment ſes matériaux (p. 877—888) de Khondemir, d'Ebn Schounah & du Lebtarikh.

(6) *Demir* ou *Timour* ſignifie en Langue turque du fer; & *Beg* eſt la dénomination d'un grand Seigneur ou d'un Prince. Le changement d'une lettre ou d'un accent produit le mot *Lenc* ou boiteux, & les Européens ont confondu par corruption les deux mots dans le nom de *Tamerlan*.

tai dans son nouveau royaume de la Transoxiane; & en remontant à quelques générations, la branche de Timour rejoint, au moins par les femmes (7), la tige impériale (8). Il naquit à quarante milles au sud de Samarcande, dans le village de Sebzar, qui faisoit partie du territoire fertille de Cash, dont ses ancêtres étoient les Chefs héréditaires; ils commandoient dix mille hommes de cavalerie nationale (9).

(7) Après avoir raconté quelques fables ridicules, Arabshah est forcé de reconnoître Timour Lenc pour un descendant de Genghis *per mulieres*, & il ajoute avec humeur *laqueos Satanæ* (part. 1, c. 1, p. 25). Le témoignage d'Abulghazi Khan (p. 11, c. 5, p. v, c. 4). est clair, irrécusable & décisif.

(8) Selon une de ces généalogies, le quatrième ancêtre de Zingis & le neuvième de Timour étoient deux frères; ils convinrent que la postérité de l'aîné succéderoit à la dignité de Kan, & que les descendans de plus jeune exerceroient l'office de Ministre & de Général. Cette tradition servit du moins à justifier les premières entreprises de l'ambitieux Timour (Institutions, p. 24, 25, d'après les fragmens manuscrits de l'Histoire de Timour).

(9) Voyez la Préface de Sherefeddin & la Géographie d'Abulfeda (Chorasmiæ, &c. Descriptio, p. 60, 61) dans le second volume des petits Géographes Grecs d'Hudson.

Lé

Le hasard le fit naître (10) à une de ces époques d'anarchie qui annoncent la chute des Dynasties asiatiques, & ouvrent la carrière à l'ambition de nouveaux Aventuriers. La famille des Kans de Zagatai étoit éteinte, les Emirs aspiroient à l'indépendance, & leurs dissensions ne pouvoient être suspendues que par la conquête ou la tyrannie des Kans de Kashgar, qui, avec le secours d'une armée de Gêtes ou de Calmouks (11),

(10) Consultez pour sa naissance le Docteur Hyde (Syntagma, Dissertat. tome II, p. 466), & l'opinion des Astrologues de son petit-fils Ulugh Beg. Il naquit dans l'année de grace 1336, Avril 9, 11°. 57'. P. M. lat. 36. Je ne sais pas s'ils ont bien constaté la grande conjonction des planètes d'où il a tiré, comme d'autres Conquérans, le surnom de Saheb Keran, ou Maître des conjonctions (Bibliot. Orient. p. 878).

(11) Les Institutions de Timour donnent très-improprement aux Sujets du Kan de Kashgar le nom d'Ouzbegs ou Uzbeks; ce nom appartenoit à une autre race de Tartares qui habitoit un pays différent (Abulghazi, p. V, c. 5, p. VII, c. 5). Si j'étois bien sûr que ce nom se trouvât dans l'original turc, je n'hésiterois pas de prononcer que les Institutions furent composées un siècle après la mort de Timour, depuis l'établissement des Uzbeks dans la Transoxiane.

avoient envahi la Transoxiane. Timour avoit à peine douze ans lorsqu'il fit ses premières armes ; à vingt-cinq ans, il entreprit de délivrer son pays. Les regards & le vœu des Peuples se tournèrent vers un Héros qui défendoit leur cause ; les Chefs, principaux Officiers civils & militaires, jurèrent de le soutenir aux dépens de leur fortune & de leur vie ; mais, au moment du danger, la frayeur leur imposa silence & glaça leur activité. Il attendit en vain durant sept jours sur les montagnes de Samarcande, & se retira dans le désert avec soixante Cavaliers. Atteint dans sa fuite par un corps de mille Gètes, il les repoussa ; & ses ennemis, forcés de se retirer après avoir perdu beaucoup des leurs, s'écrièrent : » Timour » est un homme bien extraordinaire, il » a toujours pour lui un Dieu ou la for- » tune « ; mais cette action sanglante réduisit sa petite troupe au nombre de dix, dont trois Carismiens désertèrent. Il parcourut le désert avec sa femme, ses

ſept compagnons & quatre chevaux, & paſſa ſoixante-deux jours enfermé dans un donjeon, dont il ſe retira par ſon courage & le remords de ſon oppreſſeur. Après avoir traverſé à la nage le courant rapide du Jihoon ou Oxus, il mena durant pluſieurs mois la vie errante d'un exilé & d'un proſcrit ſur les frontières des Etats voiſins. Mais l'adverſité donna un nouvel éclat à ſa renommée; il apprit à diſtinguer parmi les compagnons de ſa fortune, ceux qui lui étoient attachés perſonnellement, & à employer le talent ou le caractère des hommes à leur plus grand avantage, & ſur-tout au ſien. Timour, après être rentré dans ſa patrie, vit augmenter ſucceſſivement ſon armée des troupes de confédérés qui l'avoient cherché en vain dans le déſert. On lira peut-être avec plaiſir le récit ſimple & pathétique d'une de ſes heureuſes rencontres. Il ſe préſenta pour ſervir de guide à trois Chefs ſuivis de ſoixante-dix Cavaliers. » Lorſqu'ils me reconnurent, dit

» Timour, leur joie fut inexprimable;
» ils sautèrent à bas de leurs chevaux,
» & se jetèrent à genoux devant moi; ils
» baisèrent mes étriers. Je descendis aussi
» de cheval & je les serrai dans mes bras;
» je coiffai le premier Chef de mon tur-
» ban; je passai au second mon écharpe
» garnie de diamans autour de la cein-
» ture, & je fis vêtir mon habit au troi-
» sième. Ils versèrent des larmes, & j'y
» mêlai les miennes: c'étoit l'heure de
» la prière, & nous invoquâmes ensem-
» ble le Maître de l'Univers. Nous re-
» prîmes nos chevaux, nous regagnâmes
» ma retraite; j'assemblai tous mes com-
» pagnons, & nous célébrâmes notre
» réunion dans un festin «. Les plus braves Tribus vinrent bientôt le joindre; il les mena contre un ennemi supérieur en nombre, & après quelque résistance, les Gètes se retirèrent de la Transoxiane. C'étoit beaucoup pour sa gloire; mais il fallut encore combattre & verser du sang pour forcer ses égaux à reconnoître un

Maître. La puissance de Houssein & sa naissance illustre obligèrent Timour à se donner pour collègue le frère d'une épouse vertueuse & chérie. La jalousie troubla bientôt leur union; mais dans leurs fréquentes querelles, Timour eut toujours l'adresse de faire tomber sur son rival le reproche d'injustice & de perfidie. Il remporta enfin une victoire décisive; & quelques amis officieux débarrassèrent le malheureux Houssein de la vie. Les suffrages unanimes d'une diète ou *couroultai* revêtirent le Vainqueur, âgé de trente-deux ans (12), du commandement impérial; mais il affecta de respecter la Maison de Zingis; & tandis que l'Emir Timour régnoit sur le Zagatai & l'Orient, un Kan titulaire servoit comme simple Officier dans

Il est élevé sur le trône du Zagatai. A. D. 1370. Avril.

(12) La vie privée de nôtre Héros occupe le premier livre de Sherefeddin; & Timour lui-même ou son Secrétaire s'étend avec complaisance (Institut. p. 3—77) sur les treize entreprises qui font le plus d'honneur à son mérite personnel, qu'on apperçoit encore dans le récit obscur d'Arabshah, p. 1, c. 1—12.

les armées de son inférieur. Un royaume fertile, qui comprenoit près de deux cents lieues carrées, auroit pu satisfaire l'ambition d'un Prince subordonné; mais Timour aspiroit au trône du Monde; & avant sa mort il avoit ajouté vingt-six couronnes à celle du Zagatai. Sans m'étendre sur les victoires de trente-cinq campagnes, ou décrire ses marches continuelles sur le continent de l'Asie, je raconterai succinctement les conquêtes qu'il fit en Perse, en Tartarie & dans l'Inde (13), & je terminerai cette Histoire par la guerre des Turcs & la défaite de Bajazet.

Ses conquêtes, A. D. 1370—1400. 1°. De la Perse, A. D. 1380—1393.

I. La Jurisprudence des Conquérans fournit libéralement à toutes leurs guerres des motifs de sûreté, de vengeance, de gloire, de zèle, de prétention ou de convenance. Timour avoit à peine réuni

(13) Le second & le troisième livres de Sherefeddin traite des conquêtes de la Perse, de la Tartarie & de l'Inde. Voyez aussi Arabshah, c. 13 — 55, & les précieux Index des Institutions.

le Carisme & le Candahar à son patrimoine de Zagatai, qu'il tourna ses regards ambitieux sur la Perse. Le vaste pays d'Iran, qui s'étend de l'Oxus au Tigre, ne reconnoissoit plus de Souverain légitime depuis la mort d'Abousaïd, dernier descendant du grand Holacou. Quarante ans d'anarchie, de discordes & de calamités sembloient inviter l'Usurpateur Mogol à délivrer les Peuples de leurs Tyrans. En se réunissant ils auroient pu se défendre; en combattant séparément ils succombèrent tous, & ne différèrent l'un de l'autre que par la promptitude de la soumission ou l'opiniâtreté de la résistance. Ibrahim, Prince de Shirwan ou d'Albanie, baisa le marche-pied du trône impérial, & offrit au Souverain des présens, dont chaque article étoit composé de neuf objets, selon l'usage des Tartares. Un spectateur observa qu'il n'avoit présenté que huit Esclaves; » je suis le neuvième «, répondit Ibrahim, qui s'attendoit au reproche, &

Timour récompensa cette adulation d'un sourire. (14) Shah Mansour, Prince des Fars ou proprement dit de la Perse, & le moins puissant de ses ennemis, se montra le plus redoutable. Dans une bataille, sous les murs de Shiray, il perça avec un corps de quatre mille Soldats à travers trente mille hommes de cavalerie, jusqu'à l'endroit où Timour combattoit. Il n'avoit autour de lui que quatorze ou quinze Gardes avec lesquels il fit tête au danger, & reçut deux coups de cimetère sur son casque (15). Les Mogols accoururent au secours de leur Souverain, & firent tomber à ses pieds la tête sanglante de Mansour. Le Vainqueur

(14) Abulghazi Kan cite la vénération des Tartares pour le nombre mystérieux de neuf, & divise par ce motif son Histoire Généalogique en neuf parties.

(15) Arabshah (p. 1, c. 28, p. 183) raconte que le lâche Timour s'enfuit dans sa tente, & évita la poursuite de Shah Mansour en se cachant sous les robes de ses femmes; peut-être Sherefeddin a-t-il exagéré sa valeur (l. 111, c. 25).

rendit un hommage barbare à la valeur de ſon ennemi, en exterminant tous les mâles de cette race intrépide. De Shiray ſes troupes s'avancèrent juſqu'au golfe perſique, & la ville d'Ormuz (16) annonça ſon opulence & ſa foibleſſe en s'engageant à payer un tribut annuel de ſix cent mille *dinarts* d'or. Bagdad n'étoit plus le ſéjour du Calife & de la paix, mais la plus brillante conquête de Houlacou excita l'ambition de ſon ſucceſſeur.

(16) L'Hiſtoire d'Ormuz reſſemble à celle de Tyr. Les Tartares détruiſirent la vieille ville ſituée ſur le continent, & l'ont reconſtruite dans une iſle ſtérile & manquant d'eau douce. Les Rois d'Ormuz, enrichis par le commerce de l'Inde & la pêche des perles, poſſédoient de vaſtes Etats en Perſe & en Arabie; mais ils furent d'abord tributaires des Sultans de Kerman, & furent délivrés, l'an de grace 1505, de la tyrannie de leurs Viſirs par celle des Portugais (Marco Polo, l. 1, c. 15, 16, fol. 7, 8; Abulfeda, Geograph. Tabul. XI, p. 261, 262; une Chronique originale d'Ormuz dans l'Hiſtoire de la Perſe par Etienne, p 376—416, ou Texeira; & les Itinéraires inſérés dans le premier volume de Ramuſio ou Ludovico Barthema, 1503, fol. 167; d'André Corſali, 1517, fol. 202, 203; & d'Odoardo Barbeſſa, en 1516, fol. 315 — 318.

Depuis les sources du Tigre & de l'Euphrate, tout le pays que ces deux fleuves arrosent dans leur cours fut soumis à son obéissance. Il entra dans Edesse, & châtia les Turcomans qui avoient pillé une caravane de la Mecque. Les Chrétiens de la Géorgie bravoient encore dans leurs montagnes les armes & la Loi des Mahométans : le succès de trois expéditions lui obtint le mérite d'une *gazie* ou guerre sainte, & le Prince de Teflis devint son ami & son prosélyte.

II. De Turquestan, A. D. 1370 — 1383.

II. L'invasion du Turquestan put passer pour une vengeance légitime ; l'impunité des Gètes blessoit l'orgueil de Timour. Il passa le Sihoon, soumit le royaume de Cashgar & pénétra sept fois dans le cœur de leur pays. Son camp le plus éloigné fut à deux mois de marche ou à quatre cent quatre-vingts lieues au nord-est de Samarcande, & les Emirs qui traversèrent l'Irtish, gravèrent dans les forêts de la Sibérie un monument grossier de ses exploits. La conquête de Kip-

zak(17) ou de la Tartarie occidentale, eut pour double motif de secourir les opprimés & de punir les ingrats. Toctamish, Prince fugitif, obtint un asile & la protection de Timour, qui renvoya dédaigneusement les Ambassadeurs d'Aurus Kan, & les suivit de près à la tête de son armée. Sa victoire rétablit Toctamish sur son trône au nord de l'Empire mogol. Mais après dix ans de règne, le nouveau Kan oublia les services de son bienfaiteur, & ne le regarda plus que comme l'usurpateur des droits sacrés de la Maison de Zinghis. A la tête de quatre-vingt-dix mille chevaux & de toutes les forces de Kipzak, du la Bulgarie, de la Circassie & de la Russie, il passa le Sihoon, brûla les palais de Timour, & le força de défendre dans le milieu de

Du Kipzak de la Russie, &c. A. D. 1390—1396.

(17) Arabshah avoit voyagé dans le Kipzak, & acquis de grandes connoissances de la Géographie, des villes & des révolutions de ce pays septentrional (p. 1, c. 45—49).

l'hiver Samarcande & sa vie. Après quelques reproches suivis d'une brillante victoire, l'Empereur s'occupa de sa vengeance. Il envahit deux fois le Kipzac à l'est & à l'ouest de la mer Caspienne & du Volga, avec des forces si considérables, que le front de son armée occupoit une étendue de treize milles. Durant cinq mois de marche, ils rencontrèrent à peine une trace d'homme dans leur route, & dépendirent souvent du hasard de la chasse pour leur subsistance. Les armées parurent enfin à la vue l'une de l'autre; mais l'étendard de Kipzak renversé par la perfidie de celui qui le portoit, détermina la victoire en faveur des Zagatais, & Toctamish, disent les Institutions, abandonna la Tribu de Thoushi au vent destructeur de la désolation (18). Il se réfugia chez le Grand-Duc de Li-

(18) Institutions de Timour, p. 123—125. M. White, l'Editeur, se plaint du récit insuffisant & superficiel de Sherefeddin (l. III, c. 12, 13, 14), qui ignoroit les desseins de Timour & le véritable ressort de l'action.

thuanie, revint encore ſur les bords du Volga, & périt dans les déſerts de la Sibérie, après avoir combattu ſon rival dans quinze batailles. Timour pourſuivit ſon ennemi juſque dans les provinces tributaires de la Ruſſie; il prit un Duc de la Maiſon régnante au milieu des ruines de ſa principale ville; & la vanité ou l'ignorance orientale put aiſément confondre Yeletz avec la capitale de l'Empire. L'approche du Tartare fit trembler Moſcow, & ſa réſiſtance n'auroit pas été vigoureuſe, puiſque les Ruſſes eurent recours à l'image d'une Vierge à laquelle ils attribuent la retraite du Conquérant. La prudence & l'ambition le rappeloient vers le Sud, & les Soldats Mogols, chargés de fourrures précieuſes, de toiles d'Antioche (19) & de lingots

(19) Il eſt plus aiſé de croire aux fourrures de Ruſſie qu'aux lingots. Mais Antioche n'a jamais été fameuſe pour les toiles, & cette ville étoit déjà ruinée. Je ſoupçonne que ces toiles manufacturées en Europe y avoient été portées par la voie de Novogorod, & probablement par des Marchands des villes anſéatiques.

d'or & d'argent (20), s'éloignèrent avec joie d'un pays ruiné qui ne pouvoit plus fournir leur subsistance. Il reçut sur les bords du Don ou Tanaïs l'humble députation des Consuls & des Marchands d'Egypte (21), de Venise, de Gênes, de Catalogne & de Biscaie, qui faisoient le commerce dans la ville de Tana ou Azoph, située à l'embouchure de la rivière. Ils lui offrirent des présens, admirèrent sa magnificence, & se fièrent de leur sûreté à sa parole. Mais une armée formidable suivit promptement la visite paisible d'un Emir qui avoit examiné soi-

(20) M. Levêque (Hist. de Russie, tome II, p. 247; Vie de Timour, p. 64—67, avant la traduction françoise des Institutions) avoit corrigé les erreurs de Sherefeddin, & marqué les véritables limites des conquêtes de Timour ou Tamerlan. Ses argumens sont superflus, & les Annales de Russie suffisent pour constater que Moscow, qui avoit été prise six ans avant cette époque par Toctamish, échappa aux armes d'un Usurpateur plus formidable.

(21) Le Voyage de Barbaro à Tana en 1436 après qu'on eut rétabli la ville, cite un Consul Egyptien du Grand-Caire (Ramusio, tom. II, fol. 92).

gneusement la situation du port & la richesse des magasins. Les Tartares réduisirent la ville en cendres. Ils pillèrent & renvoyèrent les Moslems; & tous les Chrétiens qui ne s'étoient point réfugiés sur leurs vaisseaux, furent condamnés à la mort ou à l'esclavage (22). Le Vainqueur satisfit sa vengeance par l'incendie d'Astracan & de Serai, monument de la civilisation naissante (23).

III. Lorsque Timour proposa la con- III. De l'Indostan, A. D. 1398, 1399.

(22) On trouve la relation du sac d'Azoph dans Sherefeddin (l. III, c. 55), & plus détaillée encore par l'Auteur d'une Chronique italienne (André de Redusiis de Quero, in Chron. Tarvisiano, in Muratori Script. Rerum Italicarum, tome XIX, p. 802—805). Il avoit conversé avec les Mianis, deux frères Vénitiens, dont un avoit été député au camp de Timour, & l'autre avoit perdu à Azoph ses trois fils & douze mille ducats.

(23) Sherefeddin dit simplement (l. III, c. 13) qu'on pouvoit à peine distinguer un intervalle entre les rayons du soleil levant & ceux du soleil couchant. On peut aisément résoudre ce problême dans la latitude de Moscow au cinquante-sixième degrés, à l'aide de l'aurore boréale & d'un long crépuscule. Mais un soleil de quarante jours (Khondemir, ap. d'Herbelot, p. 880) nous resséreroit rigoureusement dans le cercle polaire.

quête de l'Inde ou l'Indostan (24), les Princes & les Emirs firent entendre un murmure de mécontentement ; ils objectèrent les rivières, les montagnes & les déserts qu'il faudroit traverser, les Soldats armés de toutes pièces, & les formidables éléphans qu'ils auroient à combattre. Mais le ressentiment de l'Empereur étoit plus à craindre que tous ces dangers ; & son génie lui faisoit concevoir la facilité d'une expédition qui leur paroissoit si terrible. Ses espions l'avoient informé de la foiblesse & de l'anarchie de l'Indostan, de la révolte des Soubas dans les provinces, & de l'enfance perpétuelle du Sultan Mahmoud, universellement méprisé jusque dans son harem de Delhi. L'armée des Mogols marcha en trois divisions, & Timour observe avec plaisir que ses quatre-vingt-douze escadrons,

(24) Pour la guerre de l'Inde, voyez les Institutions (p. 129—139), le quatrième livre de Shereseddin, & l'Hist. de Ferishta dans Dow (vol. II, p. 1—20), qui explique toute l'histoire relative à l'Inde ou l'Indostan.

composés

composés chacun de mille chevaux, correspondoient aux quatre-vingt-douze noms du Prophète Mahomet. Entre le Jihoon & l'Indus, ils traversèrent une des chaînes de montagnes que les Géographes Arabes appellent les ceintures de la terre. Les brigands qui les habitoient furent vaincus ou exterminés; mais un grand nombre d'hommes & de chevaux périt dans les neiges, & l'Empereur se fit descendre lui-même dans un précipice sur un échafaud dont les cordes avoient cent cinquante coudées de longueur; & avant d'atteindre au fond il fallut répéter cinq fois cette opération dangereuse. Timour passa l'Indus à Attock, & traversa successivement, en suivant les traces d'Alexandre, le *Punjab* ou les cinq rivières (25) qui se jettent

(25) L'excellente carte que le Major Rennel a donnée de l'Indostan, a fixé pour la première fois avec vérité & exactitude la position & le cours du Punjab ou des cinq branches orientales de l'Indus. Il explique avec discernement & clarté dans son Mémoire critique, la marche d'Alexandre & celle de Timour.

dans le fleuve. D'Attock à Delhi on ne compte que six cent milles par la route ordinaire; mais les deux Conquérans se détournèrent vers le sud-est, & Timour eut pour motif de rejoindre son petit-fils, qui venoit d'achever par son ordre la conquête de Moultan. Le Héros Macédonien s'arrêta sur le bord oriental de l'Hyphase, à l'entrée du désert, & versa des larmes; mais le Mogol pénétra dans le désert, réduisit la forteresse de Batnir, & parut à la tête de son armée aux portes de Delhi, ville vaste & florissante, & possédée depuis trois siècles par des Rois Mahométans. Le siége, & principalement celui de la citadelle, auroit pu exiger beaucoup de temps; mais le Sultan Mahmoud, qui supposoit les forces des Tartares moins considérables, osa paroître avec son Visir dans la plaine, suivi de dix mille Cuirassiers, quarante mille de ses Gardes & cent-vingt éléphans dont les défenses étoient armées, dit-on, de lames d'acier tranchantes & empoisonnées.

Timour daigna prendre quelques précautions contre ces monstres, ou plutôt contre la terreur qu'ils inspiroient à ses troupes. Il fit allumer des feux, creuser un fossé & élever une palissade garnie de pointes de fer. Mais l'événement apprit aux Mogols combien leur frayeur étoit ridicule. Dès que ces animaux indociles eurent été mis en fuite, les Indiens disparurent sans combattre. Timour entra en triomphe dans la capitale de l'Indostan ; il admira l'architecture de la grande mosquée, & annonça le dessein d'en construire une semblable. Mais l'ordre ou la licence d'un pillage & d'un massacre général déshonora les réjouissances de la victoire. Après s'être baigné dans le sang des Mahométans, le Conquérant féroce résolut de purifier ses Soldats dans celui des Idolâtres ou Gentoux, qui surpassoient encore, dans la proportion de dix à un, le nombre des Moslems : il s'avança, pour exécuter cette pieuse intention, à cent milles au nord-est de Delhi,

passa le Gange, donna plusieurs batailles, & pénétra jusqu'au fameux rocher de Coupèle, qui, sous la forme d'un vache, semble vomir ce fleuve dont la source descend des montagnes du Thibet (26). Il côtoya celles du Nord à son retour; & cette course rapide d'une seule année ne justifia pas sans doute la prédiction des Emirs, qui craignoient que les climats du Midi ne fissent dégénérer leurs enfans dans une race d'hommes efféminés comme les Indoux.

Guerre de Timour contre le Sultan, Bajazet, A. D. 14 o. 1. Septemb.

Ce fut sur les bords du Gange que Timour apprit par ses Messagers les trou-

(26) Les deux grandes rivières, le Gange & le Burrampooter tirent leurs sources dans le Thibet de la chaîne des mêmes montagnes, à une distance de 1200 milles l'une de l'autre, & après un cours tortueux de 2000 milles, elles se rejoignent près le golfe de Bengale. Tel est cependant le caprice de la renommée, que le Burampooter est découvert tout récemment, tandis que le Gange est fameux depuis un grand nombre de siècles dans l'Histoire ancienne & moderne. Coupèle, où Timour remporta sa dernière victoire, doit être située près de Loldong à 1100 milles de Calcutta; les Anglois y campèrent en 1774, Mémoires de Rennel, p. 7—59—90, 91—99.

bles élevés sur les confins de la Géorgie & de l'Anatolie, la révolte des Chrétiens & les desseins ambitieux du Sultan Bajazet. Soixante-trois années & de longs travaux n'avoient altéré ni la vigueur de son corps ni celle de son ame; après quelques mois de repos dans le palais de Samarcande, il annonça une nouvelle expédition de sept ans dans les pays occidentaux de l'Asie (27). Les Soldats qui avoient fait les campagnes de l'Inde, eurent le choix de rester chez eux ou de suivre leur Prince. Mais toutes les troupes des provinces & des royaumes de la Perse reçurent l'ordre de s'assembler à Ispahan, & d'y attendre l'arrivée de l'Empereur. Il attaqua d'abord les Chrétiens de la Géorgie, qui se défendirent dans leurs rochers, leurs montagnes & leurs forteresses; mais la persévérance de Timour surmonta tous les obstacles. Les

(27) Voyez les Institutions, p. 141 jusqu'à la fin du premier livre, & Sherefeddin (l. v, c. 1—16) jusqu'à l'arrivée de Timour en Syrie.

rebelles se soumirent, acceptèrent l'Alcoran & payèrent un tribut. Les deux Religions tirèrent également vanité de leurs Martyrs; mais les prisonniers Chrétiens méritèrent seuls ce titre, puisqu'ils pouvoient choisir entre la mort & l'abjuration. En descendant des montagnes, l'Empereur donna audience aux premiers Ambassadeurs de Bajazet, & entama une correspondance de reproches & de menaces qui aigrit insensiblement les deux rivaux, & se termina au bout de deux ans par la défaite & la captivité de Bajazet. Deux voisins ambitieux & jaloux ne manquent jamais de prétexte pour se faire la guerre. Les conquêtes des Mogols & celles des Ottomans se touchoient aux environs d'Erzeroum & de l'Euphrate; & les limites incertaines n'étoient établies ni par des traités ni par une longue possession. Chacun de ces deux Souverains pouvoit accuser son rival d'avoir envahi son territoire, menacé ses Vassaux ou protégé des rebelles, au nombre desquels

ils comprenoient tous les Princes fugitifs dont ils possédoient les royaumes, & qu'ils poursuivoient encore pour leur arracher la vie ou la liberté. L'opposition de leurs intérêts étoit cependant moins dangereuse que la ressemblance de leurs caractères. Le victorieux Timour ne vouloit point souffrir d'égal, & Bajazet refusoit de reconnoître un supérieur. La première lettre de l'Empereur Mogol (28) irrita le Sultan des Turcs, dont il affectoit de mépriser la famille & la Nation (29). » Ne sais-tu pas que la plus

(28) Nous avons trois différentes copies de ces lettres menaçantes dans les Institutions (p. 147), dans Sherefeddin (l. v, c. 14), & dans Arabshah (tome II, c. 19, p. 183—201), qui s'accordent plus pour la substance que pour le style. Il y a apparence qu'elles ont été traduites de l'original turc en Langue arabe & en Langue persane.

(29) L'Emir Mogol se donne à lui-même & à ses compatriotes le nom de Turcs, & n'accorde à Bajazet & à sa Nation que celui de *Turcomans*. Cependant je ne conçois pas comment les Ottomans pouvoient tirer leur origine d'un Matelot Turcoman. Ces Pâtres habitoient bien loin de la mer, & ne pouvoient avoir aucune correspondance maritime.

» grande partie de l'Asie conquise par
» nos armes obéit à nos Loix ; que nos
» forces invincibles s'étendent d'une mer
» à l'autre ; que les Potentats de la terre
» sont rangés respectueusement en haie
» à notre porte, & que nous avons
» forcé la fortune elle-même à veiller
» sur la prospérité de notre Empire ?
» Sur quoi fondes-tu ton audace & ta
» présomption ? Te crois-tu un Héros
» pour quelques combats obscurs dans
» les forêts de l'Anatolie, pour quelques
» victoires remportées sur des Chrétiens
» par la faveur du Prophète ? L'obéissance
» aux préceptes du Koran qui t'a conduit
» contre les Infidèles, est la seule con-
» sidération qui nous empêche de dé-
» truire ton pays, la frontière & le bou-
» levard des Moslems. Ouvre les yeux
» tandis qu'il en est temps encore ; ré-
» fléchis, livre-toi au repentir, & détourne
» les foudres de notre vengeance qui
» grondent sur ta tête. Songes que tu
» n'es qu'un insecte, & que si tu irrites
» les éléphans, ils t'écraseront sous leurs

» pieds «. Bajazet indigné du ton de mépris qui régnoit dans cette lettre, y répondit par les reproches & les injures que sa colère & son indignation lui fournirent. Après l'avoir traité de brigand & de rebelle du désert, il récapitule ses victoires d'Iran, de Touran & des Indes, & s'efforce de prouver que Timour n'a jamais triomphé que par la perfidie, de la foiblesse & des vices de ses adversaires. » Tes armées sont innombrables, je veux » le croire; mais oses-tu comparer les » flèches de tes Tartares toujours prêts » à prendre la fuite, aux sabres de mes » intrépides & invincibles Janissaires? » Je défendrai toujours les Princes qui » ont imploré ma protection; viens les » chercher sous mes tentes. Les villes » d'Erzeroum & d'Arzingan m'appar- » tiennent; & si elles ne me payent pas » exactement leur tribut, j'en irai de- » mander les arrérages sous les murs de » Tauris & de Sultanie «. L'excès de la colère arracha au Sultan une injure plus personnelle: Si je suis de-

» vant toi, puissent mes femmes m'être » enlevées par trois divorces! mais si tu » n'as pas le courage de m'attendre dans » la plaine, puissent les tiennes ne t'être » rendues qu'après avoir satisfait trois fois » les désirs d'un étranger (30) «! Chez les Turcs, une injure de fait ou de parole devient une offense impardonnable lorsqu'elle est relative aux mystères du harem (31); & ce ressentiment personnel rendit la querelle politique des deux Monarques implacable. La première expédition de Timour se borna cependant à détruire la forteresse de Siwa ou So-

(30) Selon l'Alcoran, c. 2, p. 27, (voyez Sale, page 134) un Musulman qui a répudié trois fois sa femme ou répété trois fois les termes d'un divorce, ne pouvoit pas la reprendre qu'un autre ne l'eut épousée & répudiée. Cette cérémonie est suffisamment humiliante, sans ajouter que le premier mari devoit nécessairement souffrir que le second jouît de sa femme en sa présence. Etat de l'Empire Ottoman, par Ricault, l. II, c. 21.

(31) Arabshah attribue particulièrement aux Turcs la délicatesse de ne jamais parler publiquement de leurs femmes, & on doit remarquer que Chalcondyles paroît avoir eu connoissance du préjugé & de l'insulte.

baste, située sur les frontières de l'Anatolie; & quatre mille Arméniens enterrés vifs pour avoir rempli leur devoir avec valeur & fidélité, expièrent l'indiscrétion du Prince Ottoman. Timour sembloit respecter, comme Musulman, la pieuse occupation de Bajazet, occupé alors du blocus de Constantinople. Il se contenta de lui donner cette première leçon, & tourna ses armes contre l'Egypte & la Syrie. Dans le récit de ces transactions, les Orientaux & Timour lui-même donnent au Sultan le titre de *Kaissar de Roum* ou de César des Romains, qu'on pouvoit donner légitimement, par une courte anticipation, au Monarque qui possédoit les provinces des successeurs de Constantin, & menaçoit leur capitale (32).

Timour envahit la Syrie, A. D. 1400.

La République militaire des Mame-

(32) Pour le style des Mogols, voyez les Institutions (p. 131, 147), & pour les Persans, consultez la Bibliothèque orientale (p. 882). Je ne découvre cependant pas que les Ottomans ayent pris le titre de Césars, ou que les Arabes le leur ayent donné.

lucs régnoit encore en Egypte & en Syrie; mais la Dynastie des Turcs avoit été chassée par celle des Circassiens (33); & Barkok, leur favori, passa de sa prison sur le trône. Au milieu de la révolte & de la discorde, il brava les menaces des Mogols, entretint une correspondance avec leurs ennemis, fit arrêter leurs Ambassadeurs, & leur en imposa tellement, qu'ils attendirent sa mort avec patience, pour se venger sur le foible Pharage, son fils & son successeur. Les Emirs de Syrie (34) assemblés dans Alep, se préparèrent à repousser l'invasion. Ils

(33) Voyez les règnes de Barkok & de Pharage dans M. de Guignes (tome IV, l. XXII), qui a tiré des textes d'Aboulmahasen, d'Ebn Schounah & d'Aintabi, quelques faits que nous avons ajoutés à nos matériaux.

(34) Relativement à ces transactions récentes, on peut se fier à l'autorité d'Arabshah, quoiqu'il montre en d'autres occasions beaucoup de partialité; voyez Arabshah (tome I, c. 64—68, tome II, c. 1—14). Timour devoit paroître odieux à un Syrien; mais la notoriété des faits l'auroit obligé de respecter son ennemi & la vérité. Ses reproches servent à corriger l'adulation de Sherefeddin (l. V, c. 17—29).

fondoient leur confiance dans la discipline & la renommée des Mameluks, & dans la population de soixante mille villages. Au lieu de s'enfermer dans les murs de leurs nombreuses forteresses, les Syriens ouvrirent leurs portes & parurent dans la plaine. Mais l'union ne cimentoit point leurs forces ; & une partie des Emirs abandonnèrent leurs compagnons. Timour avoit couvert le front de son armée d'une ligne d'éléphans, dont les tours étoient remplies d'Archers & de feux Grégeois ; les rapides évolutions de sa cavalerie complétèrent la terreur & la déroute. Les Syriens se précipitèrent les uns sur les autres, & furent ou étouffés ou massacrés par milliers à l'entrée de la grande rue d'Alep. Les Mogols entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les fugitifs, & les défenseurs lâches ou corrompus rendirent l'imprenable citadelle après une foible résistance. Parmi les supplians & les captifs, Timour distingua les Docteurs de la Loi, qu'il admit

Pillage d'Alep, A. D. 1400, le 9 Novembre.

au dangereux honneur d'une conférence (35). Quoique zélé Musulman, le Prince des Mogols avoit appris dans les écoles de la Perse à révérer la mémoire d'Ali & d'Hossein, & à considérer les Syriens comme les ennemis jurés du petit-fils de Mahomet. Il fit à ces Docteurs une question captieuse, que les Casuistes de Bochara, de Samarcande & de Herat n'étoient point capables de résoudre. » Qui » sont, leur demanda-t-il, les véritables Martyrs, des Soldats que j'ai perdus dans le combat, ou de leurs ennemis » qui ont succombé «? Un des Cadis lui répondit en se servant des expressions du Prophète : » C'est l'intention qui constitue » le Martyr; & les Moslems des deux » partis, s'ils ont combattu pour la gloire » de Dieu, peuvent également mériter

(35) Ces conversations semblent avoir été copiées par Arabshah (tome 1, c. 68, p. 625—645) du Cadi et Historien Ebn Shounah, un des principaux acteurs. Mais comment pouvoit-il exister encore soixante-quinze ans après cette époque? (d'Herbelot, p. 792).

» ce titre «. La ſucceſſion légitime du Califе paroiſſoit plus difficile à décider, & le Vainqueur, irrité de la franchiſe de ce Docteur, s'écria : » Tu es auſſi faux » que ceux de Damas; Mohawyah n'étoit » qu'un Uſurpateur, & Yezid un Tyran; » Ali ſeul eſt le véritable ſucceſſeur de Ma- » homet «. Une interprétation prudente calma ſa colère, & il changea le ſujet de la converſation. » Quel âge avez-vous «, dit-il au Cadi? » cinquante ans «; — mon fils aîné ſeroit de votre âge : » Vous me » voyez, continua Timour, boiteux & » décrépit; cependant il a plu au Tout- » Puiſſant de me choiſir pour ſubjuger » les royaumes d'Iran, de Touran & » des Indes. Je ne ſuis point un homme » féroce; Dieu m'eſt témoin que dans » mes différentes guerres, je n'ai jamais » été l'agreſſeur, & que mes ennemis » ſont eux mêmes les auteurs de leurs ca- » lamités «. Tandis qu'il converſoit paiſi- blement, le ſang ruiſſeloit dans les rues d'Alep, & l'on n'entendoit de toutes parts

que les cris de la terreur & les gémiſſemens des mourans. Le riche pillage abandonné aux Soldats put animer leur avidité; mais l'ordre barbare de préſenter un certain nombre de têtes, néceſſita leur cruauté. Timour en fit, à ſon ordinaire, de ſanglantes & horribles pyramides. Les Mogols paſsèrent la nuit dans la débauche & la joie, & les Moſlems dans les chaînes & les larmes. Je ne ſuivrai point le barbare deſtructeur d'Alep à Damas, où les armées d'Egypte l'attaquèrent & mirent ſon armée en déſordre. On attribua un mouvement qu'il fit pour ſe retirer, à ſa détreſſe & à ſon déſeſpoir; mais lorſque les Syriens ſe réjouiſſoient de ſa défaite, la révolte des Mamelucs obligea le Sultan de ſe réfugier précipitamment dans ſon palais du Caire. Quoique abandonnés de leur Prince, les habitans de Damas défendirent leurs murs; & Timour offrit de lever le ſiége, s'ils vouloient ſe racheter par des préſens, dont chaque article ſeroit compoſé de neuf

neuf pièces. Mais dès qu'on l'eut introduit dans la ville, ſous la foi d'une trève, il viola le traité, exigea une contribution de dix millions en or, & excita ſes troupes à châtier la poſtérité des Syriens, qui avoient exécuté ou approuvé le meurtre du petit-fils de Mahomet. Timour ne réſerva du maſſacre général, qu'une famille à laquelle Ali étoit redevable d'une honorable ſépulture, & une colonie d'Ouvriers ou d'Artiſans qu'il fit paſſer à Samarcande. Après une exiſtence de ſept cents ans, la ville de Damas fut réduite en cendres par le zèle religieux d'un Tartare qui vouloit venger le ſang d'un Arabe. Les pertes & les fatigues de cette campagne forcèrent Timour de renoncer à la conquête de l'Egypte & de la Paleſtine; mais en retournant vers l'Euphrate, il livra la ville d'Alep aux flammes, & crut juſtifier la piété de ſes motifs en accordant des récompenſes & la liberté à deux mille Sectaires d'Ali, qui ſe propoſoient de viſiter la tombe de

De Damas, A. D. 1401, le 23 Janvier.

son fils. Je me suis étendu sur les anecdotes personnelles du Héros Mogol, parce qu'elles servent à faire connoître son caractère; mais je raconterai briévement (36) qu'il éleva une pyramide de quatre-vingt dix mille têtes sur les ruines de Bagdad, & qu'après avoir encore ravagé la Géorgie, il campa sur les bords de l'Araxe, & annonça la résolution de marcher contre l'Empereur Ottoman. Timour rassembla les forces de toutes ses provinces; huit cent mille hommes inscrivirent leur nom sur le rôle militaire (37); mais le commandement de cinq

Et de Bagdad, A. D. 1401, le 23 Juillet.

(36) Sherefeddin (l. v, c. 29 — 43) & Arabshah (tome II, c. 15 — 18) racontent les occupations de Timour entre la guerre de Syrie & celle des Ottomans.

(37) Ce nombre de 800,000 est tiré d'Arabshah, ou plutôt d'Ebn Shounah, ex rationario Timuri, sur le témoignage d'un Officier Carizmien (tome I, c. 68, p. 617); & il est assez remarquable que Phranza, Historien Grec, n'y ajoute que 20,000 hommes. Le Pogge compte 1,000,000; un autre contemporain latin (Chron. Tarvisianum, ap. Muratori, tome XIX, p. 800) en compte 1,100,000; & un Soldat Allemand qui étoit à la bataille d'Angora, atteste le nombre prodigieux

ou de dix mille chevaux indique plutôt le titre & le rang des Chefs, que le nombre effectif des Soldats (38). Les Mogols acquirent des richesses immenses dans le pillage de la Syrie, mais la distribution de leur paye & de sept années d'arrérages les attacha principalement à leurs drapeaux.

Timour entre dans l'Anatolie, A. D. 1402.

Tandis que le Prince Mogol s'occupoit de ces expéditions, Bajazet eut deux années entières pour rassembler ses forces : elles consistoient en quatre cent mille combattans (39); mais la

de 1,600,000 (Leunclavius, ad Chalcondyl. l. III, p. 82). Timour, dans ses Institutions, n'a daigné calculer ni ses troupes, ni ses sujets, ni ses revenus.

(38) Le Grand-Mogol, pour satisfaire sa vanité personnelle ou celle de ses Officiers, assure qu'il s'en falloit de beaucoup que son armée ne fût au complet. Bernier avoit pour Patron Penge-Hazari, Commandant de 5,000 chevaux, dont il n'atteste que le nombre modeste de 500 (Voyages, tome 1, p. 288, 289).

(39) Timour lui-même fixe le nombre des Ottomans à 400,000 (Institut. p. 153). Phranza les réduit à 150,000 (l. I, c. 29); & le Soldat Allemand les porte à 1,400,000. Il paroît évident que l'armée des Mogols étoit la plus nombreuse.

valeur & la fidélité de ces différens corps ne méritoient pas le même degré de confiance. Nous devons distinguer d'abord les Janissaires, qui ont été successivement portés à quarante mille hommes, & une cavalerie nationale ou les Spahis modernes; vingt mille Cuirassiers d'Europe, couverts d'armures noires & impénétrables; les troupes de l'Anatolie, dont les Princes s'étoient réfugiés dans le camp de Timour, & une colonie de Tartares qu'il avoit chassée du Kipzak, & établie par Bajazet dans les plaines d'Andrinople. L'intrépide Sultan s'avançoit au devant de son rival, & déployant ses tentes près des ruines de Suvas, il sembloit avoir choisi ce poste pour le théâtre de sa vengeance. Timour traversa lentement depuis Araxe toute l'Arménie & l'Anatolie, sans négliger aucune des précautions dictées par la prudence. Il faisoit observer rigoureusement l'ordre & la discipline; sa cavalerie légère alloit à la découverte, & fouilloit avec soin

les montagnes & les bois. Résolu de combattre les Ottomans dans le cœur de leur Empire, le Prince des Mogols éluda leur approche en se détournant sur la gauche. Il occupa Césarée, traversa les salines du désert, la rivière Halys, investit la ville d'Angora. Le Sultan, dont l'impatience maudissoit une lenteur peu ordinaire aux Tartares (40), vola au secours d'Angora, & les plaines qui l'avoisinent furent la scène d'une bataille mémorable, qui immortalisa la gloire de Timour & la honte de Bajazet. L'Empereur des Mogols dut cette victoire à sa discipline, à la supériorité de son génie, & à trente années d'expérience militaire. Il avoit perfectionné sa tactique sans contrarier l'antique habitude de

Bataille d'Angora, A. D. 1402, le 28 Juillet.

(40) Il ne sera pas peut-être inutile de marquer les distances entre Angora & les villes voisines, par les journées des caravanes, chacune de vingt-cinq milles; d'Angora à Smyrne XX, à Kiotabia X, à Burza X, à Césarée VIII, à Sinope X, à Nicomédie IX, à Constantinople XII ou XIII. (Voyez les Voyages de Tournefort au Levant, tome II, lettre XXI).

sa Nation (41), dont les forces consistoient encore dans l'adresse de ses Archers, & les évolutions rapides d'une nombreuse cavalerie. Toutes les troupes de son armée attaquoient d'une manière uniforme. La première ligne qui chargeoit étoit soutenue par les escadrons de l'avant-garde. Le Général suivoit des yeux la mêlée; les deux ailes s'avançoient successivement en plusieurs divisions, & se portoient en ligne droite ou oblique où l'Empereur jugeoit leur secours nécessaire. Chaque division fatiguoit l'ennemi par une nouvelle attaque, & lorsqu'elles manquoient toutes de succès, l'Empereur faisoit avancer le corps de bataille qu'il conduisoit en personne (42). Mais à la

(41) Voyez les systêmes de Tactique dans les Institutions ; les Editeurs Anglois (p. 373 — 407) y ont ajouté des plans très-soignés qui en facilitent l'intelligence.

(42) Le Sultan lui-même, dit Timour, doit placer courageusement son pied dans l'étrier de la patience : cette métaphore tartare omise dans la Traduction angloise, a été conservée par le Traducteur François (p. 156, 157).

bataille d'Angora, le corps de bataille fut soutenu lui-même par les escadrons de réserve, que les fils & les petits-fils de Timour commandoient. Le destructeur de l'Indostan avoit formé une ligne d'éléphans, qui servoient plus de trophée que d'instrument à ses victoires. L'usage des feux Grégeois étoit commun aux Mogols & aux Ottomans. Mais si l'une des deux Nations eût emprunté de l'Europe l'invention récente de la poudre & des canons, ce tonnerre artificiel auroit probablement assuré la victoire à celle qui s'en seroit servi (43). Bajazet se distingua dans cette journée comme Général & comme Soldat, mais il fallut céder à l'ascendant de son rival. Par différens motifs, la plus grande partie de ses troupes l'abandonnèrent dans le moment

(43) Sherefeddin affirme que Timour se servit du feu Grégeois (l. v, c. 47); mais le silence universel des contemporains réfute l'étrange soupçon de Voltaire, qui suppose que des canons où sont gravés des caractères inconnus, ont été envoyés à Delhi par ce Monarque.

décisif. Sa rigueur & son avarice avoient excité une sédition parmi les Turcs, & son fils Soliman se retira lui-même trop précipitament du champ de bataille. Les forces de l'Anatolie retournèrent sous les étendards de leurs Princes légitimes. Ses Alliés Tartares se laissèrent séduire par les lettres & les émissaires de Timour (44), qui leur reprochoit la honte de servir l'esclave de leurs ancêtres, & leur offroit l'indépendance dans leur ancienne patrie ou dans le pays qu'ils habitoient nouvellement. A l'aile droite de Bajazet, les Cuirassiers d'Europe chargèrent avec valeur & succès. Mais la fuite simulée des Tartares épuisa ces masses pesantes, & leur imprudente poursuite exposa les Janissaires, seuls & sans cavalerie, à une grêle de traits lancés par les Chasseurs

(44) Timour avoit tenu secrète cette importante négociation avec les Tartares ; mais elle est évidemment constatée par le témoignage des Annales arabes (tome I, c. 47, p. 391), des Annales turques, Leunclav, p. 321, & des Historiens Persans (Khondemir, ap. d'Herbelot, p. 882).

Mogols dont ils étoient environnés. La ſoif, la chaleur & la multitude de leurs ennemis firent diſparoître ces braves Ottomans, & l'infortuné Bajazet, qu'un accès de goutte rendoit impotent des mains & des jambes, s'éloigna du champ de bataille ſur un de ſes meilleurs courſiers, par le ſecours de quelques Serviteurs fidèles. Le Kan titulaire de Zagatai courut à ſa pourſuite & l'atteignit. Après la défaite des Turcs & la captivité du Sultan, toute l'Anatolie ſe ſoumit au Vainqueur, qui planta ſes étendards à Kiotahia, & répandit dans tout le royaume ſes Miniſtres de rapine & de deſtruction. Mirza Mehemmed, ſon petit-fils, courut à Burſa ſuivi de trente mille chevaux; il fit une diligence ſi incroyable, que quatre mille ſeulement arrivèrent avec lui, en cinq jours de marche, aux portes de la capitale, & à deux cent trente milles d'où il étoit parti. Mais le vol de la terreur eſt encore plus rapide; & Soliman, fils de Bajazet, avoit déjà tranſporté le tré-

Défaite & captivité de Bajazet.

ſor en Europe. Ils trouvèrent cependant des dépouilles immenſes dans la ville & dans le palais; les habitans avoient diſparu, & les maiſons, preſque toutes conſtruites en bois, furent réduites en cendres. De Burſa, Mehemmed tourna vers Nicée, ville encore riche & floriſſante; & les eſcadrons mogols n'éprouvèrent d'autre obſtacle qu'un peu de retard au paſſage de la Propontide. Les Emirs & Mirzas eurent tous le même ſuccès dans leurs excurſions. Smyrne, défendue par le zèle & la valeur des Chevaliers, attira la préſence de l'Empereur. Après une réſiſtance opiniâtre, les Mogols l'emportèrent d'aſſaut, paſsèrent tout au fil de l'épée ſans diſtinction, & lancèrent les têtes des Héros Chrétiens ſur deux caraques européennes qui étoient à l'ancre dans le port. Les Moſlems d'Aſie virent détruire avec joie la retraite de leurs formidables ennemis; & l'on obſerva en faiſant la comparaiſon des deux rivaux, que Timour avoit réduit en quatorze jours une forteresse qui

avoit soutenu durant sept années le siége ou du moins le blocus de Bajazet (45).

Histoire de la cage de fer.

Les Ecrivains modernes rejettent comme une fable adoptée par la crédulité (46), l'Histoire de la cage de fer dans laquelle Tamerlan fit enfermer Bajazet. Ils en appellent à l'Histoire persane de Sherefeddin Ali, dont nous avons aujourd'hui une traduction françoise, & dont je vais extraire & abréger la relation plus plausible de cette mémorable transaction. Timour, informé que le Sultan captif étoit à l'entrée de sa tente,

Réfutée par l'Historien Persan de Timour.

(45) Dans la guerre de Roum ou de l'Anatolie, j'ai ajouté quelques faits tirés des Institutions au récit de Sherefeddin (l. v, c. 44—65) & d'Arabshah (tome II, c. 20—35). On ne peut raisonnablement citer, pour cette partie de l'Histoire de Tamerlan, que les Historiens Turcs (Cantemir, p. 53—55, Annales de Leunclav. p. 320—322), & les Grècs (Phranza, l. I, c. 29; Ducas, c. 15—17; Chalcondyles, l. III).

(46) Le sceptique Voltaire, dans son Essai sur l'Histoire générale, c. 88, rejette ici comme dans toutes les autres occasions, le conte populaire, & réduit le plus souvent avec raison la grandeur du vice & celle de la vertu.

ſortit pour le recevoir, le fit aſſeoir à ſes côtés, & joignant à de juſtes reproches un ton de conſidération pour ſon rang & de pitié pour ſes malheurs : » C'eſt » par votre faute, lui dit l'Empereur, » que le décret du Deſtin s'eſt accompli ; » vous êtes l'artiſan de votre infortune. » Ce ſont les épines de l'arbre que vous » avez planté de vos propres mains. Je » déſirois épargner & même ſecourir le » champion des Moſlems : en bravant » nos menaces & dédaignant notre ami- » tié, vous nous avez forcés d'entrer » dans vos Etats à la tête de nos armées » invincibles. Conſidérez l'événement. » Je n'ignore point le ſort que vous » réſerviez à moi & à mes Soldats, ſi » vous euſſiez été vainqueur. Mais je » mépriſe la vengeance ; votre vie & » votre honneur ſont en ſûreté : puiſſe » le Tout-Puiſſant accepter ma clémence » pour vous comme un acte de ma re- » connoiſſance « ! Le Sultan captif mon- tra quelques ſignes de repentir & em-

braſſa, les larmes aux yeux, ſon fils Mouſa, que Timour fit chercher & qu'on trouva ſur le champ de bataille parmi les priſonniers. On logea les Princes Ottomans dans un pavillon magnifique, où ils furent gardés avec autant de reſpect que de vigilance. A l'arrivée du harem de Burſa, Timour rendit au Monarque captif la Reine Deſpina & ſa fille; mais il exigea pieuſement que cette Princeſſe de Servie, qui avoit profeſſé librement juſqu'alors la Foi chrétienne, acceptât ſans délai la Religion de Mahomet. Au milieu des réjouiſſances de la victoire, auxquelles Bajazet fut invité, l'Empereur Mogol décora ſon priſonnier d'un ſceptre & d'une couronne, en y ajoutant la promeſſe de le rétablir glorieuſement ſur le trône de ſes ancêtres; mais la mort prématurée de Bajazet en prévint l'exécution. Malgré les ſoins des Médecins, il mourut d'une apoplexie à Akshehr, l'Antioche de Piſidie, environ neuf mois après ſa défaite. Le Vainqueur verſa quel-

ques larmes sur sa tombe. Son corps fut transporté avec pompe dans le mausolée qu'il avoit fait élever à Bursa ; & son fils Mousa reçut de riches présens de bijoux, d'or, d'armes & de chevaux, & une patente écrite en rouge, qui le déclaroit Souverain de l'Anatolie.

Tel est le portrait d'un Vainqueur généreux, extrait de ses propres Mémoires, & dédié à son fils dix-neuf ans après la mort de son père (47). A cette époque où des milliers de témoins connoissoient parfaitement la vérité, un mensonge manifeste auroit été une satire de sa conduite réelle. Ces preuves adoptées par tous les Historiens Persans, sont d'un grand poids (48). Le traitement cruel &

(47) Voyez l'Hist. de Shereféddin (l. v, c. 49—52, 53—59, 60). Cet ouvrage fut achevé à Shiraz dans l'année 1424, & dédié à Ibrahim, fils de Sarokh & petit-fils de Timour, qui régnoit sur le Farsistan du vivant de son père.

(48) Après avoir lu Khondemir, Ebn Schounah, &c. le savant d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 882) peut affirmer qu'on ne trouve cette fable dans aucune Hist.

ignominieux de Bajazet est cependant attesté par une foule de témoins, dont nous citerons quelques-uns par ordre de temps & de pays. 1°. Le Lecteur n'a pas sans doute oublié la garnison de François que le Maréchal de Boucicault laissa à son départ pour la défense de Constantinople. Ils étoient à portée d'apprendre des premiers le sort de leur adversaire, & il est plus que probable que quelques-uns d'eux accompagnèrent les Ambassadeurs Grecs au camp de Tamerlan. C'est d'après leur récit que l'Historien du Maréchal atteste la captivité & la mort de Bajazet environ sept ans après l'événement (49). 2°. Le nom du Pogge

Attestée, 1°. par les François.

2°. Par les Italiens.

authentique ; mais en niant qu'Arabshah l'ait adoptée d'une manière visible, il fait naître des soupçons sur son exactitude

(49.) Et fut lui-même (Bajazet) pris & mené en prison, en laquelle mourut de *dure mort*. Mém. de Boucicault, p. 1, c. 37. Ces Mémoires furent composés tandis que le Maréchal étoit encore Gouverneur de Gênes, d'où il fut chassé, en 1409, par une sédition ou émeute du Peuple (Muratori, Annali d'Italia, tome XII, p. 473, 474).

l'Italien est (50) célèbre parmi les restaurateurs de l'érudition dans le quinzième siècle. Il composa son Dialogue éloquent sur les vicissitudes de la fortune (51) dans la cinquantième année de son âge, & vingt-huit ans après la victoire de Tamerlan (52), qu'il célèbre comme l'égal des plus illustres brigands de l'antiquité. Plusieurs témoins oculaires avoient instruit le Pogge de sa discipline & de ses exploits; & il ne néglige point de citer l'exemple du Monarque Ottoman, que

(50) Le Lecteur trouvera un récit satisfaisant de la Vie & des Œuvres du Pogge dans le Poggiana, ouvrage intéressant de M. Lenfant, & dans la Bibliothèque latine *Mediæ & infimæ Ætatis de Fabricius* (tome v, p. 305—308). Le Pogge naquit en 1380, & mourut en 1459.

(51) Le Dialogue de Varietate Fortunæ, dont on a publié à Paris, en 1723, une Edition complète & élégante, in-4°. fut composé peu de temps avant la mort du Pape Martin V, p. 5, & conséquemment vers l'année 1430.

(52) Voyez un éloge brillant & éloquent de Tamerlan, p. 36—39. *Ipse enim novi*, dit le Pogge, *qui fuere in ejus castris.... Regem vivum cepit, caveaque in modum feræ inclusum per omnem Asiam circumtulit egregium admirandumque spectaculum fortunæ.*

le

le Tartare enferma dans une cage de fer comme un animal féroce, & donna en ſpectacle à toute l'Aſie. Je pourrois ajouter l'autorité de deux Chroniques italiennes d'une date plus moderne, qui ſervent au moins à prouver que cette Hiſtoire, vraie ou fauſſe, ſe répandit dans toute l'Europe avec la première nouvelle de la révolution (53). 3°. Dans le temps où le Pogge floriſſoit à Rome, Ahmed Ebn Arabshah compoſoit à Damas la haineuſe & élégante Hiſtoire de Timour, dont il avoit raſſemblé les matériaux dans ſes voyages en Turquie & en Tartarie(54). L'Ecrivain Latin & l'Arabe, entre

3°. Par les Arabes.

(53) Chronicon Tarviſianum (in Muratori, Script. Rerum Italicarum, tome XIX, p. 800), & les Annales Eſtenſes (tome XVIII, p. 974). Les deux Auteurs, André de Reduſiis de Quero & Jacques de Delaito étoient contemporains & tous deux Chanceliers, l'un de Treviſe & l'autre de Ferrare. Le témoignage du premier eſt le plus poſitif.

(54) Voyez Arabshah, tome, II, c. 28, 34. Il voyagea in Regiones Rumæas, A. H. 839 (A. D. 1435, Juillet 27), tome II, c. 2, p. 13.

lesquels toute correspondance paroît impossible, conviennent l'un & l'autre de la cage de fer, & cet accord annonce évidemment leur véracité. Arabshah raconte encore que Bajazet essuya un autre outrage d'une nature très-sensible. Les expressions indiscrètes d'une de ses lettres sur les femmes & sur le divorce, n'étoient point effacées du souvenir de Tamerlan; au milieu d'un festin & d'une fête à l'occasion de sa victoire, des captives servoient à boire aux convives, & le Sultan eut la douleur de voir ses concubines & ses femmes légitimes presque nues, exposées à la licence des regards. Pou réviter à l'avenir une humiliation semblable, on prétend que ses successeurs, excepté un seul, se sont abstenus du mariage; & Busbequius (55), Ambassadeur de Vienne

(55) Busbequius in Legatione Turcicâ, Epist. 1, p. 52. Cette autorité respectable est un peu affoiblie par les mariages subséquens d'Amurath II avec une Servienne, & de Mahomet II avec une Princesse d'Asie. (Cantemir, p. 83—93).

à la Porte, & Observateur atentif, atteste que dans le seizième siècle cette pratique & cette opinion subsistoient encore chez les Ottomans. La différence de langage rend le témoignage d'un Grec aussi indépendant que celui d'un Arabe ou d'un Latin. En rejetant celui de Chalcondyles & de Ducas, qui vivoient à une époque moins éloignée, & qui parlent de ce fait d'un ton moins affirmatif; on ne sçauroit raisonnablement refuser toute confiance à Georges Phranza (56), *Protovestiaire* des derniers Empereurs, & qui existoit avant la bataille d'Angora. Vingt-deux ans après l'événement, on l'envoya comme Ambassadeur à la Cour d'Amurath II; & cet Historien put converser avec des Janissaires qui avoient partagé la captivité de Bajazet & vu le Sultan dans sa cage. La meilleure autorité est à tous égards

4°. Par les Grecs.

5°. Par les Turcs.

(56) Voyez le témoignage de Georges Phranza (l. 1, c. 29), & sa vie dans Hanckius (de Script. Byzant, p. 1, c. 40). Chalcondyles & Ducas parlent vaguement des chaînes de Bajazet.

celle des Annales turques, consultées & copiées par Leunclavius, Pocock & Cantemir (57). Ils déplorent unanimement la captivité de la cage de fer; & des Historiens nationaux, qui ne peuvent inculper le Tartare qu'en découvrant la honte de leur Prince & de leur pays, méritent quelque confiance.

Conclusion probable.

De ces prémices opposées, on peut tirer une conclusion probable. Je veux bien supposer que Sherefeddin Ali a raconté fidellement la première entrevue dans laquelle le Vainqueur humanisé par le succès, affecta de montrer des sentimens de générosité. Mais l'arrogance déplacée de Bajazet l'aliéna insensiblement; les Princes de l'Anatolie détestoient le Sultan, & leurs plaintes étoient justes. On apprit que Timour avoit formé le dessein de le conduire en triomphe à Samarcande, & un trou creusé sous sa

(57) Annales, Leunclav, p. 321. Pocock Prolegomena ad Abulpharag. Dynast. Cantemir, p. 55.

tente dans le dessein de faciliter sa fuite, obligea l'Empereur Mogol à prendre de nouvelles précautions. La cage de fer portée sur un chariot dans des marches continuelles, étoit peut-être moins destinée à insulter Bajazet qu'à s'en assurer. Timour avoit lu dans quelque Histoire fabuleuse, un traitement semblable infligé à un Roi de Perse son prédécesseur. Il condamna Bajazet à représenter la personne de l'Empereur Romain & à expier son insulte (58). Mais le courage & les forces du Sultan ne résistèrent point à cette épreuve, & l'on peut sans injustice imputer sa mort prématurée à la sévérité de Tamerlan. Son ressentiment ne survécut point à son captif; il ne pouvoit

Mort de Bajazet, A. D. 1403, le 9 Mars.

(58) Sapor, Roi de Perse, ayant été fait prisonnier, Maximien ou Galerius César l'enferma dans une vache artificielle couverte de la peau d'un de ces animaux. Telle est au moins la fable racontée par Eutyches (Annal, tome I, p. 421, vers. Pocock). Le recit de la véritable histoire (voyez les premiers volumes de cette traduction) nous apprendra à apprécier l'érudition orientale de tous les siècles qui précédèrent l'Hégire.

plus lui offrir qu'une tombe & quelques larmes; & si Mousa, le fils de Bajazet, obtint la permission de régner sur les ruines de Bursa, la plus grande partie de l'Anatolie ne fut pas moins restituée à ses Souverains légitimes.

Terme des conquêtes de Tamerlan, A. D. 1403.

Tamerlan possédoit en Asie tout le pays qui s'étend depuis l'Irtis & le Volga jusqu'au golfe Persique, & depuis le Gange jusques à Damas & à l'Archipel. Son armée étoit invincible, & son ambition sans bornes. Son zèle aspiroit à subjuguer & convertir les royaumes chrétiens de l'Occident que son nom faisoit déjà trembler. Arrivé à la pointe de l'Asie, il fut arrêté par l'obstacle insurmontable du foible bras de mer qui la sépare de l'Europe (59) : le maître d'une cavalerie

(59) Arabshah (tome II, c. 25) décrit en Voyageur curieux & instruit les détroits de Gallipoli & de Constantinople. Pour acquérir une juste idée de ces événemens, j'ai comparé les récits & les préjugés des Mogols, des Turcs, des Grecs & des Arabes. L'Ambassadeur d'Espagne parle de l'union des Chrétiens avec les Ottomans pour la défense commune (Vie de Timour ou Tamerlan, p. 96).

innombrable n'avoit pas une seule galère à ses ordres. Les deux passages du Bosphore & de l'Hellespont, de Constantinople & de Gallipoli, étoient, l'un entre les mains des Turcs, & l'autre des Chrétiens. Dans ce danger pressant, ils oublièrent la différence de Religion pour s'occuper de la défense commune. Les deux détroits furent garnis de vaisseaux & de fortifications; les deux Nations refusèrent à Timour les bâtimens de transport qu'il leur demanda successivement, sous le prétexte d'attaquer leur ennemi. Elles flattèrent en même temps sa vanité par des dons, par des ambassades suppliantes, & tâchèrent prudemment de l'engager à la retraite, en lui accordant d'avance tous les honneurs de la victoire. Soliman, fils de Bajazet, implora sa clémence, reçut dans une patente écrite en rouge, l'investiture du royaume de la Romanie, qu'il possédoit déjà par droit de conquête, & affecta le plus grand désir de prouver sa reconnoissance

en se prosternant aux pieds du Monarque de l'Univers. L'Empereur Grec (60), Jean ou Manuel, se soumit à lui payer le tribut exigé précédemment par le Sultan des Turcs, & ratifia ce traité par u serment d'obéissance, dont il étoit bien résolu de se dispenser dès que le Tartare auroit évacué l'Anatolie. Mais l'inquiétude & la terreur des Nations supposèrent que l'ambitieux Timour avoit nouvellement formé le projet romanesque de conquérir l'Egypte & l'Afrique, d'entrer en Europe par le détroit de Gibraltar, & de revenir par les déserts de la Russie & de la Tartarie, après avoir subjugué toutes les Puissances de la chrétienté. La soumission du Sultan d'Egypte détourna ce danger éloigné ou peut-être

---

(60) Dès que le titre de César eut été transporté aux Sultans de Roum, les Princes Grecs de Constantinople (Sherefeddin, l. v, c. 54) furent confondus avec les petits Souverains Chrétiens de Gallipoli & de Thessalonique, &c. sous le titre de Tekkur, dérivé par corruption de τȣ κυριȣ (Cantemir, p. 51).

imaginaire. Au Caire, les honneurs de la prière & le coin des monnoies attestèrent la suprématie du Prince Mogol; & Samarcande scella la soumission de l'Afrique du tribut de neuf autruches & d'un caméléopard. L'imagination n'est pas moins étonnée d'un Conquérant qui médite dans son camp devant Smyrne l'invasion de l'Empire chinois, & qui l'exécute en partie (61). Le zèle religieux & l'honneur national l'invitoient à cette entreprise. Le sang des Ottomans qu'il avoit versé ne pouvoit s'expier que par une destruction proportionnée des Infidèles : arrivé au déclin de sa vie, il jugeoit nécessaire de s'assurer une place glorieuse dans le Paradis de Mahomet, en détruisant les idoles de la Chine, en y fondant des mosquées, & en y établis-

(61) Voyez Sherefeddin, l. v, c. 4, qui décrit dans un Itinéraire exact la route de la Chine, qu'Arabshah (t. II, c. 53) n'indique que d'une manière vague & incertaine.

ſant la Foi d'un ſeul Dieu & de ſon Prophète. L'expulſion récente des deſcendans de Zinghis bleſſoit l'orgueil du nom mogol ; & les troubles de l'Empire offroient une occaſion favorable à la vengeance. L'illuſtre Hongvou, fondateur de la Dynaſtie des *Ming*, mourut quatre ans avant la bataille d'Angora ; & ſon petit-fils perdit la vie dans l'incendie de ſon palais, durant une guerre civile dont un million de Chinois furent les victimes (62). Avant d'évacuer l'Anatolie, Tamerlan envoya au delà du Sihoon une armée ou plutôt une colonie de ſes anciens & de ſes nouveaux Sujets, pour ſe faciliter l'accès du pays des Calmouks & des Mogols, Idolâtres qu'il vouloit ſubjuguer, & pour bâtir des villes & des magaſins dans le déſert. Son Lieutenant

(62) Synopſis Hiſt. Sinicæ, p. 74 — 76. Dans la quatrième partie des Relations de Thevenot, Duhalde, Hiſt. de la Chine (t. 1, p. 507, 508; édit. in-fol.); & pour la Chronologie des Empereurs Chinois, de Guignes, Hiſt. des Huns, tome 1, p. 71, 72.

lui envoya une carte & une description exacte des pays inconnus qui s'étendent depuis les sources de l'Irtis jusqu'au mur de la Chine. Durant ces préparatifs, l'Empereur acheva la conquête de la Géorgie, passa l'hiver sur les bords de l'Araxe, appaisa les troubles de la Perse, & retourna lentement dans sa capitale après une absence de quatre ans & neuf mois.

Son séjour à Samarcande, A. D. 1404. Juillet. A. D. 1405, le 8 Janvier.

Dans un court intervalle de repos, Timour déploya sur le trône de Samarcande (63) la magnificence & l'autorité d'un Monarque riche & puissant. Il écouta les plaintes des Peuples, distribua les châtimens & les récompenses, fit élever des temples & des palais, & donna audience aux Ambassadeurs de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Tartarie, de la Russie & de l'Espagne : ce dernier lui présenta une magnifique tenture de ta-

(63) Pour le retour, le triomphe & la mort de Timour, voyez Sherefeddin (l. VI, c. 1—30), & Arabshah (tome II, c. 35—47).

piſſerie qui éclipſoit toutes les productions des Artiſtes Orientaux. L'Empereur célébra les noces de ſix de ſes petits-fils, avec tout le faſte & l'appareil des anciens Califes, dans les ſuperbes jardins de Canighul. On les décora d'un grand nombre de tentes & de pavillons qui repréſentoient le luxe d'une grande ville & les trophées d'une armée victorieuſe. On abattit des forêts entières pour l'uſage des cuiſines; la plaine étoit couverte de pyramides de viandes, & de vaſes remplis de différentes liqueurs à la diſpoſition de tous les convives qui ſe préſentoient; les Ambaſſadeurs de l'Europe ne furent point exclus, dit l'orgueilleux Hiſtorien Perſan, du banquet royal, où l'on voyoit tous les ordres de l'Etat & toutes les Nations de la terre. C'eſt ainſi, ajoute-t-il, que les *caſſés* ou les plus petits poiſſons tiennent une place dans l'Océan (64).

---

(64) Sherefeddin (l. VI, c. 24) cite les Ambaſſadeurs d'un des plus puiſſans Souverains de l'Europe : nous ſa-

Le Peuple témoigna ſa joie par des maſcarades & des illuminations. Tous les Ouvriers de Samarcande paſsèrent en revue, & chaque corps de métier tâcha de ſe diſtinguer par des deviſes & des emblêmes de ſa profeſſion. Lorſque les Cadis eurent ratifié les contrats de mariages, les Princes ſe retirèrent avec leurs épouſes dans les chambres nuptiales, où ils furent déshabillés & rhabillés neuf fois ſucceſſivement ſelon l'uſage des Aſiatiques, & toujours de nouveaux vêtemens de plus en plus magnifiques. Ceux qu'ils quittoient, quoique ornés de perles & de pierreries, étoient abandonnés aux gens de leur ſuite. On proclama un édit d'indulgence générale ; les Loix ſuſpen-

---

vons qu'il eſt queſtion de Henri III, Roi de Caſtille. La relation curieuſe de ſes deux ambaſſades exiſte encore (Mariana, Hiſt. Hiſpan. l. XIX, c. 11, p. 329, 330, Avertiſſement à l'Hiſtoire de Timour Bec, p. 28—33). Il paroît auſſi qu'il y eut quelque correſpondance entre l'Empereur Mogol & la Cour de Charles VII, Roi de France (Hiſt. de France par Velli & Villaret, tome XII, p. 336).

dirent leur activité ; le Peuple jouit de la licence, & le Prince de l'oisiveté ; & l'Historien de Timour peut se permettre d'observer, qu'après avoir dévoué cinquante ans de sa vie à reculer les bornes de son Empire, le Conquérant ne connut le vrai bonheur que durant les deux mois qu'il cessa d'exercer sa puissance. Mais il ne tarda pas à s'occuper du Gouvernement & des préparatifs d'une nouvelle guerre. On déploya l'étendard impérial, & l'expédition contre la Chine fut annoncée. Les Emirs enrôlèrent deux cent mille Vétérans ; cinq cent vastes chariots & un train immense de chevaux & de chameaux transportèrent les bagages & les provisions ; & les troupes destinées à faire un trajet que les caravanes les plus heureuses n'achevoient pas en moins de six mois, se préparèrent à une longue absence. Timour ne fut retenu ni par son âge ni par la rigueur de l'hiver ; il traversa les glaces du Sihoon & campa dans les environs d'Otrar,

Timour meurt dans sa marche en Chine, A. D. 1405, le 1 Avril.

à trois cent milles de ſa capitale, où il termina ſa brillante & funeſte carrière. La fatigue & l'uſage indiſcret de l'eau à la glace augmentérent un accès de fièvre; le Conquérant de l'Aſie expira dans la ſoixante-dixième année de ſon âge, trente-cinq ans après ſon élévation ſur le trône de Zagatai. Ses projets diſparurent avec lui, & ſes armées ſe diſpersèrent. Sa mort ſauva la Chine, & le plus puiſſant de ſes fils ſollicita peu de temps après, par des Ambaſſadeurs, un traité de commerce & d'alliance avec la Cour de Pekin (65).

L'Orient & l'Occident ont retenti du nom de Timour. Sa poſtérité jouit encore du titre d'Empereur; & l'admiration de ſes Sujets, qui le révéroient preſque comme une divinité, eſt juſtifiée en quel- Caractère & mérite de Timour.

(65) Voyez la traduction de la Relation perſane de l'ambaſſade dans la quatrième part. des Relations de Thevenot. Ils préſentèrent à l'Empereur de la Chine un vieux cheval que Timour avoit monté. Ils partirent de la Cour de Hérat en 1419, & y revinrent de Pekin en 1422.

que façon par les louanges ou l'aveu de ses ennemis(66). Quoique impotent d'une jambe & d'un bras, sa taille & son maintien n'avoient rien d'ignoble; la sobriété & l'exercice maintenoient la vigueur de sa santé; grave & réservé dans ses conversations familières, & peu versé dans l'idiome des Arabes, Tamerlan parloit avec autant de facilité que d'élégance la Langue des Turcs & celle des Persans; il s'entretenoit souvent avec des hommes instruits sur des sujets de Science ou d'Histoire, & s'amusoit dans ses heures de loisir au jeu d'échecs, qu'il perfectionna ou défigura en multipliant le nombre des pièces & des combinaisons (67).

(66) Tiré d'Arabshah, tome II, c. 96. Les couleurs plus briliantes ou plus douces sont extraites de Sherefeddin, de d'Herbelot & des Institutions.

(67) Il multiplia son nouveau jeu ou systême de 32 pièces & 64 cases, à 56 pièces & 110—ou 130 cases. Mais, excepté à sa Cour, l'ancien jeu a paru suffisamment compliqué. L'Empereur Mogol perdoit sans humeur, & un joueur d'échec sentira toute la valeur de cet éloge.

Quoique

Quoique d'une Secte hétérodoxe, l'Empereur Mogol ne fut pas moins un zélé Musulman (68). Mais la solidité de son jugement peut faire présumer que sa vénération pour les Astrologues, les présages & les prophéties, n'étoit qu'une feinte de sa politique. Il gouverna seul & despotiquement son vaste Empire. Sous son règne, on ne vit point des rebelles attenter à son autorité, des favoris séduire ses affections, ou des Ministres tromper sa justice. Il tenoit pour maxime invariable, que, quoiqu'il en pût arriver, un Prince ne doit jamais révoquer ses ordres ni souffrir qu'on les discute. Mais ses ennemis ont observé que les ordres de destruction s'exécutoient plus exactement que ceux de sa bienfaisance. A sa

(68) Voyez Sherefeddin, l. v, c. 15—25. Arabshah (tome II, c. 96, p. 801—803) accuse d'impiété l'Empereur & les Mogols, qui donnent même sur l'Alcoran la préférence au Yacsa ou Loi de Genghis (*cui Deus maledicat*). Il refuse de croire que l'usage & l'autorité du Code payen ayent été abolis par Sharokh.

mort, Tamerlan laissa trente-six fils ou petits-fils, dont la fidélité & la soumission ne se démentirent jamais durant sa vie. Lorsqu'ils manquoient à leur devoir, l'Empereur les corrigeoit conformément aux Loix de Genghis, par la bastonnade, après laquelle ils reprenoient leurs honneurs & leurs commandemens. Tamerlan pouvoit ne pas être tout-à-fait dépourvu des vertus sociales, ni incapable de clémence & d'amitié. Mais les règles de la morale sont fondées sur l'intérêt public; & il suffira peut-être d'applaudir à la sagesse d'un Prince, dont les immenses libéralités n'appauvrirent point les Peuples, & dont la justice augmenta leurs richesses & leur puissance. Le devoir d'un Souverain l'oblige sans doute à entretenir l'harmonie de l'obéissance & de l'autorité; à châtier l'orgueil & secourir la foiblesse; à récompenser le mérite & bannir le vice & l'oisiveté de ses Etats; à protéger le Voyageur & le Marchand, & contenir la licence du Soldat; à en-

courager les ſciences & l'induſtrie, & à augmenter le revenu ſans augmenter les taxes, au moyen d'une répartition modérée. Mais l'exécution de ces devoirs lui procure une ample & prompte récompenſe. Lorſque Tamerlan monta ſur le trône, l'Aſie étoit déchirée par les factions, le brigandage & l'anarchie; ſous ſon règne, un enfant auroit pu porter ſans crainte & ſans danger une bourſe d'or dans ſa main, d'un bout de ſes Etats à l'autre. Tamerlan prétendoit que le mérite de cette réforme ſuffiroit pour juſtifier ſes conquêtes & ſon titre à la ſouveraineté de l'Univers. Mais les quatre obſervations ſuivantes feront apprécier ſes droits à la reconnoiſſance des Peuples, & conclure peut être que l'Empereur Mogol fut plutôt le fléau du genre humain que ſon bienfaiteur. 1°. Lorſque l'épée de Timour redreſſoit quelques abus, ou détruiſoit quelques tyrânnies locales, le mal étoit infiniment moins funeſte que le remède; la diſcorde,

l'avarice & la cruauté des petits Tyrans de la Perse opprimèrent sans doute leurs Sujets; mais le réformateur écrasa des Nations entières. Il fit disparoître des villes florissantes, & l'on voyoit souvent sur leurs ruines d'horribles pyramides de têtes humaines entassées par le destructeur. Astraçan, Carizme, Delhi, Ispahan, Bagdad, Alep, Damas, Bursa & beaucoup d'autres furent pillées, brûlées & totalement détruites par ses troupes & en sa présence. Le restaurateur de l'ordre & de la paix auroit frémi peut-être, si un Prêtre ou un Philosophe eussent osé calculer devant lui les millions de victimes qu'il avoit sacrifiées pour les rétablir (69). 2°. Ses guerres les plus sanglantes furent plutôt

(69) Outre les passages de ce récit qui condamnent la mémoire de Tamerlan, le Lecteur peut se rappeler la note, n°. 25 du trente-quatrième chapitre de la présente Histoire où j'ai parlé de ce Conquérant. Il y trouvera le calcul de près de trois cent mille têtes qui servirent de monument à sa cruauté. En exceptant la Tragédie de Rowe, je ne m'attendois pas à entendre louer la modération de Timour. Préface de White, p. 7. Cependant il faut excuser l'enthousiasme du Lecteur, & encore plus de l'Editeur des Institutions.

des incursions que des conquêtes. Il envahit successivement le Turkestan, le Kipzak, la Russie, l'Indostan, la Syrie, l'Anatolie, l'Arménie & la Géorgie, sans avoir l'espérance ou le désir de conserver ces provinces éloignées. Il en sortoit chargé de dépouilles, sans laisser après lui ni Soldats pour éloigner les fugitifs & les coupables, ni Magistrats pour protéger les Sujets fidèles & soumis. Après avoir renversé l'édifice de leur ancien gouvernement, il les abandonnoit à des calamités aggravées ou causées par son invasion; & ces calamités n'étoient compensées par aucun avantage présent ou possible. 3°. Il donnoit exclusivement tous ses soins aux royaumes de Transoxiane & de Perse, qu'il considéroit comme les Etats héréditaires de sa famille. Mais ses fréquentes & longues absences suspendoient & détruisoient souvent ses travaux pacifiques. Tandis qu'il triomphoit près du Gange ou du Volga, ses serviteurs & même ses fils oublioient leur

Maître & leur devoir. La rigueur tardive des enquêtes & des punitions réparoit imparfaitement les désordres publics & particuliers; & nous ne devons des louanges aux Institutions de Tamerlan, que comme au projet d'une monarchie parfaite. 4°. Quels que fussent les bienfaits de son administration, ils disparurent avec lui. Ses fils & ses petits-fils (70), ennemis les uns des autres & de leurs Peuples, s'occupèrent plus de se maintenir sur leurs trônes, que du bonheur de leurs Sujets. Sharokh, le plus jeune de ses fils, soutint avec quelque gloire un fragment de l'Empire. Mais après sa mort on vit reparoître la scène de désolation; & avant la révolution d'un siècle, les Usbeks du Nord & les Turcomans envahirent la Perse & la Transoxiane. La race

(70) Consultez les derniers chapitres de Sherefeddin, Arabshah & M. de Guignes (Hist. des Huns, tome IV, l. XX); L'Histoire de Nadir Shah par Fraser, p. 1—62. l'Histoire des descendans de Timour est superficiellement racontée, & la seconde & la troisième partie de Sherefeddin manquent.

des Tamerlan auroit cessé d'exister, si un Héros, son descendant au cinquième degré, chassé par les Usbeks, n'eût pas entrepris la conquête de l'Indostan (71). Les Grands-Mogols, ses successeurs, étendirent leur Empire depuis les montagnes de Cashmir jusqu'au cap Comorin, & depuis le Candahar jusques au golfe du Bengale. Depuis le règne d'Aurengzeb, ils ont perdu leurs Etats; un brigand de la Perse a pillé le trésor de Delhi, & une compagnie de Marchands Chrétiens d'une isle de l'Océan septentrionale, possède aujourd'hui le plus riche de leurs royaumes.

Guerres civiles des fils de Bajazet, A. D. 1403—1421.

Il n'en fut pas ainsi de l'Empire Ottoman; tel qu'un arbre vigoureux courbé par la tempête, il se releva dès que l'orage fut passé, & reprit une nouvelle végétation. Lorsque Timour eut évacué

(71) Shah Allum, le présent Mogol, est le quatorzième descendant de Tamerlan par Miran Shah, le troisième fils de ce Conquérant. Voyez le deuxième vol. de l Hist. de l'Indostan par Dow.

l'Anatolie, dont il avoit détruit les villes & les palais, pillé les trésors & enchaîné le Souverain, les Pâtres & les brigands de la Tartarie s'y répandirent. Les Emirs rentrèrent dans leurs districts, récemment usurpés par Bajazet. L'un d'eux exerça lâchement sa vengeance en démolissant son sépulcre; & les discordes des cinq fils du Sultan consumèrent rapidement les débris de leur patrimoine. Je citerai leurs noms selon l'ordre de leur âge & de leurs actions (72). 1°. J'ignore si celui dont je trace rapidement l'histoire, étoit le véritable *Mustapha*, ou un imposteur qui prétendoit le représenter. Il combattit à côté de son père, à la bataille d'Angora; mais lorsque le Sultan captif obtint la permission de faire cher-

1°. Mustapha.

(72) On trouve la relation des guerres civiles depuis la mort de Bajazet jusqu'à celle de Mustapha, dans Démétrius Cantemir (p. 58—82), chez les Turcs; parmi les Grecs, dans Chalcondyles (l. IV & V), Phranza (l. I, c. 30—32, & Ducas (c. 18—27). Ce dernier est le plus détaillé & le mieux instruit.

cher ses fils, on ne trouva que Mousa; & les Historiens Turcs, esclaves de la faction triomphante, assurent que son frère fut compris parmi les morts. En admettant qu'il se soit échappé, il resta caché durant douze ans à ses amis & à ses ennemis, & parut enfin en Thessalie, où un parti nombreux le reconnut pour le fils & le successeur de Bajazet. Sa première défaite auroit terminé sa vie, si le vrai ou faux Mustapha n'eût pas été sauvé par les Grecs, qui, après la mort de son frère Mahomet, lui rendirent la liberté & l'Empire. Il paroît que la bassesse de ses sentimens attestoit son imposture. Après avoir été respecté sur le trône d'Andrinople comme le Sultan légitime des Ottomans, sa fuite, des chaînes & un supplice ignominieux le livèrent au mépris public. Plusieurs imposteurs jouèrent successivement le même rôle, & eurent tous le même sort. Ces fréquentes illusions semblent annoncer que la mort du véritable Mustapha n'étoit pas bien constatée.

2°. Isa. 2°. Après la mort de son père, Isa (73) régna sur les pays voisins d'Angora, de Sinope & de la mer Noire; en congédiant ses Ambassadeurs, Tamerlan leur fit des présens & des promesses honorables. Mais leur Maître, victime de la jalousie de son frère Mousa, perdit bientôt ses provinces & la vie. 3°. On ne compte point Soliman au nombre des Empereurs Turcs; il repoussa cependant les Mogols, & réunit après leur retraite les trônes d'Andrinople & de Bursa. Brave, actif & heureux à la guerre, il joignoit la clémence à l'intrépidité; mais la débauche & la présomption ternissoient son caractère. Il négligea la discipline dans un gouvernement qui doit inévitablement faire trembler ou le Sujet ou le Souverain. Ses vices aliénèrent les Chefs de l'armée & de la Loi; & l'ivresse dont il faisoit habitude parois-

3°. Soliman, A. D. 1403—1410.

(73) Arabshah, tome II, c. 26, dont le témoignage en cette occasion est irrécusable. Sherefeddin atteste aussi l'existence d'Isa, dont les Turcs ne parlent point.

ſoit doublement odieuſe chez un diſciple de Mahomet. Après un règne de ſept ans & dix mois, il fut ſurpris par ſon frère Mouſa dans Andrinople; & le Vainqueur l'atteignit dans ſa fuite vers Byzance, & le fit périr dans un bain.

4°. Mouſa, A. D. 1410.

4°. Mais Mouſa s'étoit dégradé en acceptant l'inveſtiture des Mogols; il ne poſſédoit qu'une foible partie de l'Anatolie; des milices timides & un tréſor épuiſé ne ſuffiſoient pas pour repouſſer les vieilles bandes du Souverain de la Romanie. Mouſa déguiſé abandonna le palais de Burſa, traverſa la Propontide dans un bateau, parcourut les montagnes de Servie & de Valachie, & parvint après quelques efforts à monter ſur le trône d'Andrinople, récemment ſouillé du ſang de ſon frère Soliman. Durant un règne de trois ans & demi, il remporta quelques victoires ſur les Chrétiens de la Hongrie & de la Morée; mais ſa clémence imprudente & ſa timidité le perdirent. Après avoir renoncé à la ſouveraineté de l'A-

natolie, Mousa fut la victime de ses Ministres perfides & de l'ascendant de son frère Mahomet, qu'une victoire décisive récompensa de sa prudence & de sa modération. 5°. Avant sa captivité, Bajazet avoit confié à son fils Mahomet le gouvernement d'Amasie, la barrière des Turcs contre les Chrétiens de Trebisonde & de Géorgie, & éloignée d'environ trente journées de Constantinople. La ville, séparée en deux parties égales par la rivière d'Iris, présente des deux côtés un amphithéâtre (74), & la citadelle d'Amasie, passoit chez les Asiatiques pour imprenable. Dans le cours de ses expéditions rapides, Tamerlan paroît avoir négligé cet angle de l'Anatolie. Mahomet, sans braver le Vainqueur, maintint adroitement son indépendance, & chassa les derniers traîneurs Tartares de

(74) Arabshah, loc. citat. Abulfeda, Geograph. Tab. XVII, p. 302; Busbequius, Epist. 1, p. 96, 97, in Itinere C. P. & Amasiano.

sa province. Il se débarrassa du voisinage dangereux d'Isa, & les autres respectèrent dans leurs contestations la neutralité qu'il observa jusqu'au triomphe de Mousa ; alors il se déclara le vengeur & l'héritier de Soliman. Mahomet acquit l'Anatolie par un traité, & la Romanie par les armes. Le Soldat qui lui présenta la tête de Mousa, fut récompensé comme le bienfaiteur du Prince & des Peuples. Durant les huit années que dura son règne paisible, il s'occupa de bannir la discorde civile, & de donner une base plus solide à la monarchie ottomane. Sur la fin de sa vie, Mahomet fit choix de deux Ministres sûrs. Il les chargea de guider l'inexpérience de son fils Amurath ; & telles furent la prudence & l'union de deux Visirs Ibrahim & Bajazet, qu'ils tinrent la mort de l'Empereur secrète durant plus de quarante jours, jusqu'à l'arrivée de son successeur dans le palais de Bursa. Un nouvel imposteur ralluma la guerre en Europe sous le nom

Règne de l'Empereur Amurath II, A. D. 1421, jusqu'au 9 Février 1451.

de Mustapha. Le premier Visir perdit une bataille & la vie. Mais Ibrahim (75) fut plus heureux. Les Turcs révèrent encore le nom & la famille de celui qui termina les guerres civiles par la mort du dernier prétendant au trône de Bajazet.

Réunion de l'Empire des Ottomans, A. D. 1421.

Durant ces désordres, les plus sages des Turcs, & en général le corps de la Nation, désiroit vivement la réunion des parties éparses de l'Empire. La Romanie & l'Anatolie, déchirées si souvent par l'ambition des particuliers, tendoient fortement à s'y rejoindre. Leurs efforts offroient une leçon aux puissances chrétiennes. Si leurs flotres avoient occupé le détroit de Gallipoli, les Turcs auroient été inévitablement chassés de l'Europe;

(75) Ducas, Grec contemporain, fait l'éloge des vertus d'Ibrahim (c. 25). Ses descendans sont les seuls Nobles en Turquie; ils se contentent d'administrer des fondations pieuses avec l'exemption de toutes charges publiques. Le Sultan leur fait annuellement des visites. (Cantemir, p. 76).

mais le schisme de l'Occident, les factions & les guerres de la France & de l'Angleterre, détournèrent les Latins de cette généreuse entreprise. Ils jouirent d'une tranquillité passagère sans penser à l'avenir, & l'intérêt du moment les engagea souvent à servir l'ennemi de leur Religion. Une colonie Génoise (76) établie à Phocée (77) sur la côte d'Yonie, s'enrichissoit par le commerce exclusif de l'alun (78), & assuroit par un tribut

(76) Voyez Pachimer (l. v, 29), Nicéphore Greg. (l. II, c. I), Sherefeddin (l. v, c. 57), & Ducas (c. 25). Le dernier de ces Ecrivains, observateur exact, mérite particulièrement la confiance pour tout ce qui concerne l'Ionie & les isles. Parmi les Nations qui habitoient la nouvelle Phocée, il nomme les Anglois (Ιγγληνοι) ; cette citation atteste l'ancienneté du commerce de la Méditerranée.

(77) Pour l'esprit de navigation & de liberté des anciens Phocéens, consultez le premier livre d'Hérodote & l'Index géographique de son dernier & savant Traducteur, M. Larcher (tome VII, p. 299).

(78) Pline (Hist. Natur. XXXV, 52) ne comprend point Phocée parmi les pays qui produisent l'alun. Il nomme d'abord l'Egypte, & en second lieu l'isle de Mélos, dont les mines d'alun ont été décrites par Tournefort (tome I, lettre IV), également recommandable

sa tranquillité chez les Ottomans. Dans leur dernière guerre civile, le jeune & ambitieux Adorno, Gouverneur des Génois, prit le parti d'Amurath, & arma sept galères pour le transporter d'Asie en Europe. Le Sultan, accompagné de cinq cent gardes, s'embarqua à bord de l'Amiral, dont l'équipage étoit composé de huit cents François; ils pouvoient disposer de la liberté & de la vie d'Amurath. Mais Aderno remplit sa mission fidellement, & accepta la quittance des arrérages du tribut avec reconnoissance. Ils débarquèrent à la vue de Mustapha & de Gallipoli : deux mille Italiens, armés de lances & de haches de bataille, accompagnèrent Amurath à la conquête d'Andrinople; & ce service vénal obtint bientôt pour récompense la ruine du commerce & de la colonie de Phocée.

---

comme Voyageur & comme Naturaliste. Après avoir perdu Phocée, les Génois découvrirent, en 1459, ce précieux minéral dans l'isle d'Ischia. (Ismael. Bouilliaud, ad Ducam, c. 25).

Si

Si Timour avoit secouru généreusement l'Empereur Grec, il auroit mérité la reconnoissance des Chrétiens (79). Mais un Musulman qui portoit le glaive de la persécution dans la Géorgie, & respectoit la sainte guerre de Bajazet, n'étoit point disposé à plaindre ou à protéger les Idolâtres de l'Europe. Entraîné par son ambition, le Tartare délivra involontairement Constantinople; lorsque Manuel abdiqua le Gouvernement, il espéroit peu de voir différer jusqu'à sa mort la ruine de l'Eglise & de l'Empire. Tandis qu'après son retour de l'Occident il s'attendoit tous les jours à re- Etat de l'Empire Grec, A. D. 1402 — 1425.

(79) De tous les Ecrivains qui ont adopté la générosité fabuleuse de Tamerlan, le Chevalier Temple est sans contredit celui qui en a le plus abusé. Après la conquête de la Russie, &c. & le passage du Danube, son Héros Tartare délivre, visite, admire & refuse la capitale de Constantin; son pinceau séduisant déguise sans cesse la vérité de l'Histoire. Mais ses fictions ingénieuses sont encore plus pardonnables que les erreurs grossières de Camtemir. Voyez les Œuvres du Chev. Guillaume Temple (vol. III, p. 349, 350, Edit. in-8°).

cevoir la nouvelle de cette catastrophe, il apprit avec autant d'étonnement que de joie le départ, la défaite & la captivité de l'Empereur Ottoman. Manuel (80) partit sur le champ de Modon dans la Morée pour Constantinople, remonta sur son trône, & relégua le Prince de Selybrie dans l'isle de Lesbos. Il reçut les Ambassadeurs du fils de Bajazet, qui, renonçant à leur ancien orgueil, prirent un ton modeste, dans la juste appréhension que les Grecs ne facilitassent aux Mogols l'entrée de l'Europe. Soliman salua humblement l'Empereur en lui donnant le nom de père; il sollicita l'investiture du gouvernement de la Romanie, promit un attachement inviolable & la restitution de Thessalonique & des plus importantes places situées sur les bords du

(80) Pour les règnes de Manuel & de Jean, de Mahomet I & d'Amurath II, voyez l'Histoire Ottomane de Cantemir (p. 70—95), & les trois Ecrivains Grecs, Chalcondyles, Phranza, & Ducas, qui l'emporte toujours sur ses rivaux.

Strymon, de la Propontide & de la mer Noire. Cette alliance avec Soliman exposa Manuel au ressentiment & à la vengeance de Mousa. Une armée de Turcs parut aux portes de Constantinople; mais ils furent repoussés par terre & par mer; & si la capitale n'étoit point gardée par des troupes étrangères, les Grecs furent sans doute étonnés de leurs victoires. Mais au lieu de prolonger la division des Puissances Ottomanes, la politique ou l'inclination engagea Manuel à secourir le plus formidable des fils de Mahomet. Il conclut un traité avec Mahomet, dont la barrière insurmontable de Gallipoli arrêtoit les progrès. Le Sultan & ses troupes traversèrent le Bosphore dans les vaisseaux grecs; ils furent reçus amicalement dans la capitale, & firent le premier pas vers la conquête de la Romanie. Après la mort de Mousa, le Conquérant suspendit, par prudence ou par modération, la prise de Constantinople; fidèle à ses engagemens & à ceux de

Soliman, il respecta la paix & les loix de la reconnoissance. A sa mort, il confia la tutelle de ses deux fils à l'Empereur Grec, dans la vaine espérance de leur assurer un protecteur contre la cruauté de leur frère Amurath. Mais l'exécution de son testament offensoit l'honneur & la religion des Mahométans. Le Divan prononça d'une voix unanime qu'on ne pouvoit point abandonner le soin & l'éducation des jeunes Princes à un Infidèle. Manuel offensé de ce refus, assembla ses conseils; les avis furent partagés, mais Manuel eut l'imprudence de céder à la présomption de son fils, & de rendre la liberté au vrai ou faux Mustapha, qu'il retenoit depuis long-temps en otage ou en captivité, & pour lequel la Porte Ottomane lui payoit une pension de trois cents mille apres (81). Pour sortir d'es-

(81) L'apre des Turcs (du mot grec, ασπρον) est ou étoit une pièce blanche ou d'argent dont le prix est fort baissé aujourd'hui, mais qui valoit au moins la cinquante-quatrième partie d'un ducat ou sequin de Venise,

clavage, Mustapha consentit à toutes les propositions; & pour prix de sa délivrance, on stipula la cession de Gallipoli ou des clefs de l'Europe; mais dès que le Prince ou l'imposteur fut assis sur le trône de la Romanie, il renvoya les Ambassadeurs Grecs avec le sourire du mépris, & leur déclara pieusement qu'il aimoit mieux avoir à rendre compte après sa mort d'un faux serment, que de la cession d'une ville musulmane entre les mains des Infidèles. Manuel devint l'ennemi des deux rivaux, & le victorieux Amurath entreprit dans le printemps suivant le siége de Constantinople (82).

Siége de Constantinople par Amurath II, A. D. 1422. 10 Juin — 24 Août.

Le dessein pieux de soumettre la ville des Césars, attira de l'Asie une foule de Volontaires qui aspiroient à la couronne

& les 300,000 apres équivalent à peu près à 2500 livres sterling ou 60,000 livres. (Leunclav. Pandect. Turc. p. 406—408).

(82) Pour le siége de Constantinople en 1422, voyez la Relation de Jean Cananus, contemporain, publiée par Leo Allatius à la fin de son édition d'Acropolita (p. 188—199).

du martyre. La perspective de riches dépouilles & de belles esclaves enflammoit leur ardeur militaire, & l'Empereur ne douta plus du succès de son ambition d'après les promesses & la présence de Seïd Bechar, descendant du Prophète (83), qui arriva au camp monté sur une mule & suivi de cinq cents disciples. Mais l'événement ne justifia pas ses prédictions, & il dut rougir, en supposant qu'un fanatique en soit susceptible. Les murs de Constantinople résistèrent à deux cent mille Turcs; les Grecs & les étrangers mercenaires repoussèrent tous les assauts & firent des sorties avec succès; le Dervis enlevé miraculeusement au ciel pour converser avec Mahomet, fut compensé chez les Chrétiens par l'apparition de la Vierge Marie, qui parcouroit le rempart

(83) Cantemir, p. 80. Cananus, qui désigne Séïd Bechar sans le nommer, suppose que l'ami de Mahomet fut poussé par la concupiscence à jouer le rôle de Prophète, & qu'on promit au Saint & à ses disciples la jouissance des plus jolies Religieuses de Constantinople.

pour animer leur courage (84). Après deux mois de siége, une révolte excitée par les Grecs, força le Sultan de retourner précipitament à Bursa, & il l'éteignit dans le sang de son frère. Tandis qu'Amurath conduisoit les Janissaires à de nouvelles conquêtes en Europe & en Asie, Byzance jouit durant trente années d'un repos précaire. Après la mort de Manuel, Jean Paléologue acheta l'Empire par un tribut de trois cent mille apres, & la cession de presque tout ce qui excédoit les fauxbourgs de Constantinople.

L'Empereur Jean Paléologue II, A. D. 1425. 21 Juillet. A. D. 1448. 31 Octobre.

En considérant que les principaux événemens de cette vie dépendent du caractère d'un seul acteur, on est forcé d'accorder aux qualités personnelles des Sultans le premier mérite de l'établissement & de la restauration de l'Empire Ottoman. On peut remarquer entre eux

Succession héréditaire, & mérite des Princes Ottomans.

(84) Pour attester cette miraculeuse apparition, Cananus en appelle au témoignage du Saint Musulman; mais qui nous répondra de la véracité de Séïd Bechar?

quelques degrés différens de valeur, de sagesse & de vertus; mais depuis l'élévation d'Othman jusqu'à la mort de Soliman, durant une révolution de neuf règnes & de deux cent soixante-cinq années, le trône, en admettant une seule exception, fut occupé par une suite de Princes actifs & courageux, respectés de leurs Sujets & redoutés de leurs ennemis. Au lieu de passer leur jeunesse dans l'indolence fastueuse d'un sérail, les héritiers de l'Empire étoient élevés dans les camps & dans les conseils. On leur confiait de bonne heure le commandement des provinces & des armées; & cette institution, quoique la source d'une infinité de guerres civiles, contribuoit à la discipline & à la vigueur de la Monarchie. Les Ottomans ne peuvent pas s'intituler, comme les anciens Califes de l'Arabie, les descendans ou successeurs de Mahomet; & la parenté qu'ils réclament avec les Princes Tartares de la Maison de Genghis, paroît moins fondée sur la

vérité que ſur l'adulation (85). Leur origine eſt obſcure; mais leur droit ſacré ſe grava promptement dans l'opinion de leurs Sujets d'une manière indeſtructible. On dépoſe, on étrangle un Sultan foible ou vicieux, mais ſon fils, quoique imbécille, ſuccède à l'Empire, & le plus audacieux rebelle n'a pas encore oſé s'aſſeoir ſur le trône de ſon Souverain (86). Tandis que des Viſirs perfides ou des Généraux victorieux renverſoient les Dynaſties chancelantes de l'Aſie, la ſucceſſion ottomane, confirmée par une révolution

---

(85) Voyez Ricaut (l. 1, c. 13). Les Sultans Turcs prennent le titre de Kan. Cependant Abulghaſi ne ſemble pas reconnoître les Ottomans pour ſes couſins.

(86) Le troiſième Viſir du nom de Kiuperli, qui fut tué à la bataille de Salankanen en 1691 (Cantemir, p. 382), oſa dire que tous les ſucceſſeurs de Soliman avoient été des imbécilles ou des tyrans, & qu'il étoit temps d'en éteindre la race (Marſigli Stato Militare, &c. p. 28). Cet Hérétique en politique étoit un zélé Républicain; il oſa juſtifier ou approuver la révolution d'Angleterre en parlant à l'Ambaſſadeur de France (Mignot, Hiſt. des Ottomans, tome III, p. 434); il condamne l'uſage de perpétuer les offices dans une même famille.

de cinq siècles, est devenue le principe le plus sacré de la Nation.

Education & discipline des Turcs.

Cette Nation doit en grande partie sa vigueur & sa constitution à une influence assez extraordinaire. Les premiers Sujets d'Othman consistoient en quatre cents familles errantes de Turcomans, qui avoient suivi ses ancêtres de l'Oxus au Sangar ; & les plaines de l'Anatolie sont encore couvertes de leurs compatriotes aux tentes blanches ou noires. Mais ce petit nombre se mêla bientôt à la masse des Peuples vaincus, qui, sous le nom commun de Turcs, sont unis par l'uniformité des mœurs, du langage & de la Religion. Dans toutes les villes, depuis Erzeroum jusqu'à Belgrade, cette dénomination nationale est celle de tous les Moslems, qui sont considérés comme les premiers & les plus honorables des habitans. Mais ils ont abandonné, au moins dans la Romanie, les villages & la culture des terres aux Paysans Chrétiens. Dans la première vigueur de l'Empire

Ottoman, les Turcs furent eux-mêmes exclus de tous les honneurs civils & militaires; & l'on créa par la discipline de l'éducation une nouvelle classe de Sujets serviles & étrangers, destinés à obéir, à combattre & à commander (87). Depuis Orchan jusqu'au premier Amurath, les Sultans tinrent pour maxime qu'un gouvernement militaire devoit à chaque génération renouveler ses Soldats, & qu'il ne falloit pas chercher ces Soldats parmi les habitans efféminés de l'Asie, mais chez les belliqueuses Nations de l'Europe. Les provinces de Thrace, de Macédoine, d'Albanie, de Bulgarie & de Servie devinrent les pépinières des armées ottomanes; & lorsque les conquêtes & la paix eurent diminué le nombre des captifs, dont le cinquième appartenoit au Sultan, on introduisit la taxe

(87) Chalcondyles (l. v) & Ducas (c. 23) expliquent la politique ottomane & la métamorphose des Enfans Chrétiens en Soldats Turcs.

barbare du cinquième enfant, qui se percevoit tous les cinq ans dans les familles chrétiennes. A l'âge de douze ou de quatorze ans, on enlevoit les garçons les plus vigoureux à leurs pères, on enregistroit leurs noms dans le rôle militaire, & dès cet instant ils étoient vêtus, nourris & instruits aux dépens du public, & destinés à le servir. Relativement à l'opinion que donnoit leur apparence, on les distribuoit dans les écoles de Bursa, de Pera & d'Andrinople, sous l'inspection des Bachas, ou on les dispersoit dans les familles des Paysans de l'Anatolie. Les Maîtres leur enseigoient pour première instruction la Langue turque; on exerçoit leurs corps à tous les travaux qui pouvoient les fortifier. Ils apprenoient à lutter, à sauter, à courir, à se servir de l'arc, & dans la suite du mousquet, jusqu'au moment où ils entroient dans les compagnies & les chambrées des Janissaires. Les plus distingués par les talens, la figure ou la naissance passoient dans

la classe des *Agiamoglans* ou au rang supérieur *des Ichoglangs* ; les premiers étoient attachés au palais, & les autres à la personne du Souverain. Ils s'exerçoient tous les jours, sous la discipline des Eunuques blancs, à manier un cheval & lancer un javelot. Ceux dont le caractère paroissoit plus disposé à l'étude, s'appliquoient à l'étude de l'Alcoran & des Langues arabes & persane. En raison de l'âge & du mérite, on les faisoit passer dans les emplois militaires, civils ou ecclésiastiques. Plus on les conservoit, plus ils avoient l'espérance d'un rang distingué. A un âge mûr, on les admettoit au nombre des quarante Agas qui accompagnoient l'Empereur; il les élevoit souvent au gouvernement d'une province & aux premiers honneurs de l'Empire (88). Cette institution convenoit

(88) Cette esquisse de la discipline & de l'éducation turque est principalement tirée de l'Etat de l'Empire Ottoman par Ricaut, du Stato Militare del Imperio Otto-

parfaitement à une monarchie despotique. Les Ministres & les Généraux, esclaves du Prince dans le sens le plus rigoureux, tenoient de sa bonté leur subsistance & leur instruction. En quittant le sérail, ils laissoient croître leur barbe comme un symbole d'affranchissement, & se trouvoient revêtus d'un office important, sans esprit de parti, sans liaison d'amitié, sans parens & sans héritiers, dépendant absolument de la main qui les avoit tirés de la poussière, & qui pouvoit, dit le proverbe turc, les briser à sa volonté comme des statues de verre (89). Durant le cours d'une éducation lente & pénible, il étoit facile de juger leur caractère, & aucune considération n'empêchoit de donner la préférence au mérite personnel. Rien ne

---

manno du Comte Marsigli (à la Haye, 1732, in-fol.) & d'une Description du sérail approuvée par M. Greaves, & publiée dans le second volume de ses Œuvres.

(89) D'après la liste de cent quinze Visirs jusqu'au siége de Vienne (Marsigli, p. 13), leur place peut être évaluée à trois ans & demi d'achat.

contrarioit le Prince, lorſqu'il avoit aſſez de diſcernement pour en faire choix. On diſpoſoit les candidats par une vie dure à ſupporter les travaux de la guerre; & ils apprenoient long-temps à obéir avant de paſſer au commandement. Les troupes étoient toutes animées du même eſprit; & les Chrétiens qui ont fait la guerre aux Ottomans, n'ont pas pu refuſer des louanges à la ſobriété, la patience & la modeſtie des Janiſſaires (90). La victoire ne devoit pas paroître douteuſe en comparant la diſcipline & l'éducation des Turcs à l'indocilité de la Chevalerie, à l'ignorance des Recrues, au caractère ſéditieux des Vétérans, & au déſordre qui a régné ſi long-temps dans les armées de l'Europe.

Invention & uſage de la poudre à canon.

L'Empire Grec & les royaumes voiſins n'auroient pu ſe défendre que par le ſecours de quelque arme nouvelle, de quel-

(90) Voyez les Lettres judicieuſes & amuſantes de Busbeq.

que découverte dans l'art de la guerre, qui leur auroient donné une supériorité décisive sur les Turcs. Ils possédoient cette arme & cette découverte au moment de leur chute. Les Chimistes d'Europe ou de la Chine se convainquirent par différentes expériences, qu'un mélange de salpêtre, de soufre & de charbon, produisoit, à l'aide d'une seule étincelle de feu, une explosion formidable. Ils observèrent bientôt que cette force expansive comprimée dans un tube solide, pouvoit chasser une balle de pierre ou de fer avec une violence & une rapidité irrésistible. L'époque précise de l'invention & de l'application de la poudre à canon (91), est enveloppée dans l'incertitude & l'obscurité; mais il paroît suffisamment attesté qu'on la connut vers le milieu du quatorzième siècle, & qu'avant sa révolution, l'artillerie étoit d'un usage

(91) Le premier & le second volume des Essais chimiques du Docteur Watson contiennent deux discours précieux sur la découverte & la composition de la poudre à canon.

familier

familier dans les batailles & les siéges, par terre & par mer, chez les Peuples de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la France & de l'Angleterre (92). Il est assez indifférent de savoir laquelle de ces Nations s'en servit la première. Toutes possédèrent bientôt le même avantage, & la balance resta dans l'état où elle étoit auparavant. Cette découverte ne fut pas long-temps la propriété exclusive des Chrétiens; la perfidie des Apostats & la politique imprudente de la rivalité, la portèrent bien-

(92) Rélativement à cet objet, on ne peut point se fier aux autorités modernes. Ducange a recueilli les passages originaux (Gloss. Latin, tome I, p. 675. *Bombarda*). Mais dans les passages obscurs des Ecrivains des siècles reculés, les mots de *bruit*, de feu & d'effet, qui semblent indiquer notre artillerie, peuvent très-bien s'adapter aux machines des anciens & aux feux des Grecs. Quant au canon dont les Anglois firent, dit-on, usage à la bataille de Creci, on doit balancer l'autorité de Jean Villani (Chron. l. XII, c. 65) avec le silence de Froissard. Cependant Muratori (Antiquit. Italiæ medii Ævi, tome II, Dissertat. XXVI, p. 514, 515) a produit un passage décisif de Pétrarque (de Rymediis utriusque Fortunæ Dialog. qui, avant l'année 1344, a maudit ce tonnerre artificiel, *nuper rara, nunc communis*.

tôt chez les Turcs. On peut regarder les Génois qui transportèrent Amurath en Europe, comme leurs premiers Précepteurs, & il est probable qu'ils servirent ses canons au siége de Constantinople (93). Ils échouèrent dans la première entreprise ; mais dans le cours de la guerre, l'avantage leur resta probablement, puisqu'ils furent presque toujours les assaillans. Lorsque la première ardeur de l'attaque & de la défense se rallentit, on pointa cette foudroyante artillerie contre des tours & des murs qui n'avoient été destinés à résister qu'aux efforts moins puissans des machines de guerre inventées par les anciens. Les Vénitiens communiquèrent, sans qu'on puisse leur en faire un reproche, l'usage de la poudre aux Sultans de l'Egypte & de la Perse, leurs Alliés, contre la Puissance Ottomane. Le secret se ré-

---

(93) Le canon des Turcs, que Ducas cite (c. 30) pour la première fois devant Belgrade (A. D. 1436), servit, selon Chalcondyles (l. v, p. 123), dès l'année 1422, au siége de Constantinople.

pandit bientôt jusqu'aux extrémités de l'Asie, & l'avantage des Européens se trouva borné à des victoires faciles sur les Sauvages du Nouveau Monde. En comparant les rapides progrès de cette invention funeste aux pas lents & pénibles des sciences, de la raison & des arts pacifiques, un Philosophe ne pourra s'empêcher de rire ou de pleurer sur la folie du genre humain.



CHAPITRE LXVI.

Ambassades des Empereurs d'Orient aux Papes. Voyages de Jean Paléologue I, de Manuel & de Jean II dans les Cours de l'Occident. Union des Eglises grecque & latine proposée par le Concile de Basle, & accomplie à Ferrare & à Florence. Etat de la Littérature à Constantinople. Sa renaissance en Italie, où elle fut portée par les Grecs fugitifs. Curiosité & émulation des Latins.

Ambassade de l'Empereur Andronic le jeune au Pape Benoît XII, A. D. 1339.

DURANT les quatre derniers siècles de leur Empire, on pourroit considérer les marques de haine ou d'amitié des Princes Grecs à l'égard du Pape, comme le thermomètre de leur détresse & de leur prospérité, comme l'époque du succès & de la chute des Dynasties barbares. Lorsque les Turcs de la race de Seljuk envahirent l'Asie & menacèrent Constantinople, nous avons vu les Ambassadeurs d'Alexis implorer au Concile de Plaisance la protection du

Père commun des Chrétiens. A peine les Pélerins François eurent repoussé le Sultan de Nicée à Iconium, que les Empereurs de Byzance reprirent ou cessèrent de dissimuler leur haine & leur mépris pour les schismatiques de l'Occident ; & cette imprudence précipita la chute de leur Empire. Tant qu'il redouta l'invasion des Mogols, Vatace affecta le ton de la modération. Après la prise de Constantinople, des factions & des ennemis étrangers ébranlèrent le trône du premier Paléologue. Tandis que l'épée de Charles le fit trembler, il fit bassement sa cour au Pape, & sacrifia au danger du moment sa foi, ses vertus & l'affection de ses Sujets. Après la mort de Michel, le Prince & le Peuple réclamèrent leur ancien symbole & l'indépendance de leur Eglise. Andronic l'aîné ne craignoit ni n'aimoit les Latins; dans ses derniers malheurs, l'orgueil servit de rempart à sa superstition; il dédaigna de rétracter à la fin de sa vie les opinions qu'il avoit

soutenues avec fermeté dans sa jeunesse. Andronic, son petit-fils, sollicita une alliance spirituelle & temporelle avec les Princes de l'Occident, lorsque les Turcs envahirent la Bithynie. Après cinquante ans de séparation & de silence, le Moine Barlaam fut député secrétement vers le Pape Benoit XII; & il paroît que le génie du Grand-Domestique dirigea ses instructions insidieuses (1). » Très-saint » Père, dit le Moine, l'Empereur désire sincèrement la réunion des deux » Eglises : mais dans une entreprise si » délicate il se trouve forcé de respecter » sa propre dignité & les préjugés de ses » Sujets. On peut employer deux moyens » différens, la force ou la persuasion. » L'insuffisance du premier est déjà dé-

(1) Cette curieuse instruction a été tirée, je crois, des Archives du Vatican, par Odoric Rainald, & insérée dans sa continuation des Annales de Baronius (Romæ, 1646—1677, en dix volumes in-folio). Je me suis contenté de l'Abbé Fleury (Hist. Ecclef. tome xx, p. 1—8), dont j'ai toujours trouvé les extraits clairs, exacts & dépouillés de toute partialité.

» montrée par l'expérience, puiſque les
» Latins ont ſubjugué l'Empire ſans
» pouvoir ébranler l'opinion des habi-
» tans. La perſuaſion plus lente eſt auſſi
» plus ſûre & plus ſolide. Trente ou qua-
» rante de nos Docteurs envoyés chez
» vous en députation, s'accorderoient
» probablement avec ceux du Vatican
» dans l'amour de la vérité & l'unité
» d'un ſymbole; mais, à leur retour,
» quel ſeroit le fruit ou la récompenſe
» de leur démarche? Le mépris de leurs
» confrères & les reproches d'une Na-
» tion aveugle & opiniâtre. Mais les
» Grecs ſont accoutumés à révérer les
» Conciles généraux qui ont fixé les ar-
» ticles de notre Foi; & s'ils rejettent
» les décrets de Lyon, c'eſt parce qu'on
» n'a daigné ni entendre ni admettre les
» Repréſentans de l'Egliſe orientale dans
» cette aſſemblée. Pour accomplir cette
» pieuſe opération, il eſt néceſſaire &
» même indiſpenſable qu'un Légat intel-
» ligent parte pour la Grèce, aſſemble

» les Patriarches de Constantinople, d'A-
» lexandrie, d'Antioche & de Jérusalem,
» & qu'il prépare avec eux la tenue d'un
» Synode libre & universel. Mais dans ce
» moment-ci, continua le Moine, l'Em-
» pire a tout à craindre de l'invasion des
» Turcs, qui occupent déjà les quatre
» principales villes de l'Anatolie. Les ha-
» bitans annoncent le désir de rentrer
» sous l'obéissance de leur Souverain
» & dans le sein de leur Religion; mais
» les forces & les revenus de l'Empereur
» sont insuffisans pour cette entreprise;
» & le Légat Romain doit se faire ac-
» compagner ou précéder d'une armée
» de François, pour chasser les Infidèles
» & ouvrir la route du Saint Sépulcre «.
Barlaam avoit sa réponse prête en cas que les Latins exigeassent d'avance quelques garans de la fidélité des Grecs: » 1°. leur
» dit-il, un Synode général peut seul
» consommer la réunion des deux Egli-
» ses; & il est impossible de l'assembler
» avant d'avoir délivré les trois Patriar-

» ches de l'Orient, & un grand nombre
» d'autres Prélats, du joug des Maho-
» métans. 2°. Les Grecs ſont aliénés par
» d'anciennes injures & une longue ty-
» rannie. On ne peut eſpérer de les ré-
» concilier que par quelque acte de fra-
» ternité, par quelque ſecours efficace,
» qui appuie l'autorité & les argumens
» de l'Empereur & des partiſans de l'u-
» nion. 3°. Quand même il reſteroit quel-
» que légère différence dans la Foi ou
» dans les cérémonies, les Grecs ne ſont
» pas moins les diſciples du Chriſt; &
» les Turcs abhorrent & perſécutent tout
» ce qui porte le nom de Chrétien. L'Ar-
» ménie, l'iſle de Rhodes & l'iſle de
» Chypre ſont également en danger, &
» les Princes François ne peuvent pas
» employer plus glorieuſement & plus
» pieuſement leurs armes qu'à la défenſe
» générale de la chrétienté. 4°. Quand
» même ils regarderoient les Sujets d'An-
» dronic comme des Hérétiques ou des
» Païens, leur propre intérêt devroit les

» engager à protéger un Empire chan-
» celant qui sert de barrière à l'Europe,
» & à se joindre aux Grecs contre les
» Turcs, sans attendre que ces derniers,
» après avoir conquis la Grèce, se ser-
» vent de ses forces & de ses trésors pour
» porter dans le cœur de l'Europe leurs
» armes victorieuses «. Les offres, les argumens & les demandes d'Andronic furent éludés avec une dédaigneuse indifférence. Les Rois de France & de Naples rejetèrent les dangers & la gloire d'une Croisade. Le Pape refusa de convoquer un nouveau Concile pour régler les anciens articles de la Foi; & par complaisance pour les prétentions de l'Empereur & du Clergé Latin, il fit usage, dans sa réponse à l'Empereur Grec, d'une suscription offensante; » au *Moderator* (2) ou

(2) L'ambiguité de ce titre est heureuse ou ingénieuse; & *moderator* est synonyme de *rector*, *gubernator*, ancien terme de la bonne latinité qu'on trouvera non pas dans le Glossaire de Ducange, mais dans le *Thesaurus* de Robert Etienne.

» Gouverneur des Grecs, & à ceux qui » se disent les Patriarches de l'Eglise » d'Orient «. On ne pouvoit pas choisir pour cette ambassade une circonstance ou un caractère moins favorables. Benoît XII (3) étoit un lourd Paysan, pétri de scrupules, & abruti par le vin & la paresse. Sa vanité put enrichir la tiare d'une troisième couronne, mais il étoit également inhabile à gouverner un royaume ou l'église.

Négociation de Cantacuzène avec Clément VI, A. D. 1345.

Après la mort d'Andronic, les Grecs en proie aux guerres civiles, ne purent point s'occuper de la réunion générale

(3) La première Epître (sine titulo) de Pétrarque représente le danger de la *barque* & l'incapacité du *Pilote*. *Hæc inter, vino madidus, ævo gravis ac soporifero rore perfusus, jamjam nutitat, dormitat, jam somno præceps, atque* (utinam solus) *ruit.... heu quanto felicius patriam terram sulcasset aratro, quam scalmum piscatorium ascendisset.* Cette satire engage son Biographe à peser les vertus & les vices de Benoît XII, qui ont été exagérés par les Guelphes & les Gibelins, par les Papistes & les Protestans (Voyez les Mémoires sur la Vie de Pétrarque, tome I, p. 259, II, not. XV, p. 13 — 16); ce fut lui qui donna occasion au Proverbe, *Bibamus papaliter.*

des Chrétiens. Mais dès que Cantacuzène eut pardonné à ses ennemis vaincus, il entreprit de justifier ou au moins d'excuser la faute qu'il avoit faite en introduisant les Turcs dans l'Europe, & en mariant sa fille à un Prince Musulman. Deux de ses Ministres, accompagnés d'un Interprète Latin, se rendirent par ses ordres à la Cour du Pontife Romain, transplantée dans la ville d'Avignon, où elle resta durant soixante-dix ans. Ils représentèrent la cruelle nécessité qui les avoit forcés d'embrasser l'alliance des Infidèles, & proposèrent pieusement une Croisade & l'union des deux Eglises. Le Pape Clément VI (4), successeur de Benoit XII, leur fit une réception affable &

(4) Voyez les Vies originales de Clément VI, dans Muratori (Script. Rerum Italicarum, tome III, p. II, p. 550—589); Mathieu Villani (Chron. l. III, c. 43, in Muratori, tome XIV, p. 186), qui le dénomme *molto cavallaresco, poco Religioso*; Fleury (Hist. Eccles. tome XX, p. 126) & la Vie de Pétrarque (tome II, p. 42—45). L'Abbé de Sade lui accorde plus d'indulgence; mais on devoit l'attendre d'un homme de sa naissance & de son état.

honorable, parut touché des malheurs de Cantacuzène, convaincu de ſon mérite, perſuadé de ſon innocence, & parfaitement inſtruit de l'état & des révolutions de ſon Empire. Le ſaint Père avoit appris tous ces détails d'une Dame de la ſuite de l'Impératrice Anne (5). Clément ne poſſédoit pas les vertus d'un Prêtre, mais il aimoit l'éclat de la magnificence, & diſtribuoit les bénéfices & les royaumes avec libéralité. Sous ſon règne, Avignon fut le ſiége du faſte & des plaiſirs. Le beau ſexe étoit librement admis dans ſon palais, & on l'accuſa de pratiquer durant ſon pontificat toute l'incontinence de ſa jeuneſſe. Les guerres de France & d'Angleterre ne permettoient pas de penſer à une Croiſade; mais la vanité de Clément s'amuſa de ce projet brillant, & les Am-

(5) Son nom, qu'on a défiguré, étoit probablement Zampea; elle avoit accompagné ſa maîtreſſe à Conſtantinople, où elle reſta avec elle; les Grecs ne purent pas refuſer des louanges à ſa prudence, ſon érudition & ſa politeſſe. Cantacuzène, l. 1, c. 42.

baſſadeurs Grecs s'en retournèrent avec deux Prélats Latins députés par le Pontife. A leur arrivée à Conſtantinople, l'Empereur & les Nonces ſe complimentèrent mutuellement ſur leur éloquence & leur piété. Les fréquentes conférences ſe paſſèrent en louanges & en promeſſes, dont ils s'amuſoient ſans y donner la moindre confiance. » Je ſuis enchanté, leur dit » Cantacuzène, du projet de notre guerre » ſainte ; je trouverai ma gloire per» ſonnelle en ſervant toute la Chrétienté. » Mes Etats offrent aux armées françoiſes » un paſſage libre & ſûr ; mes troupes, » mes galères & mes tréſors ſeront con» ſacrés à la défenſe de la cauſe commune, » & mon ſort ſera digne d'envie ſi j'ob» tiens la couronne du martyre. Je tâche» rois en vain de vous peindre l'ardeur avec » laquelle je déſire la réunion de tous les » diſciples de Jéſus-Chriſt. Si ma mort » pouvoit la hâter, je ferois avec joie » le ſacrifice de ma vie. Si le phénix » ſpirituel devoit naître de mes cendres,

» j'éleverois mon bûcher & je l'allume-» rois moi-même «. L'Empereur Grec osa cependant observer que l'orgueil des Latins avoit introduit trop précipitamment les articles de Foi qui divisoient les deux Eglises. Il blâma la conduite servile & tyrannique du premier Paléologue, & déclara qu'il ne soumettroit sa conscience qu'aux décrets libres d'un Synode général. » Les circonstances, continua-» t-il, ne permettent ni au Pape ni à » moi de nous réunir à Rome ou à » Constantinople; mais on peut choisir » une ville maritime sur les frontières » des deux Empires, pour assembler les » Evêques & instruire les Fidèles de » l'Orient & de l'Occident «. Les Nonces parurent satisfaits de ses propositions, & l'Empereur affecta de déplorer la perte de ses espérances, qui furent bientôt détruites par la mort de Clément & les différentes dispositions de son successeur. Cantacuzène précipité du trône, passa le reste de sa vie dans un cloître,

& frère Antoine borna ses soins à prier pour son pupille & pour l'Empire (6).

Traité de Jean Paléologue I avec Innocent VI, A. D. 1355.

De tous les Princes de Byzance, aucun ne fut si bien disposé que le pupille Jean Paléologue à rentrer sous l'obéissance du Pontife Romain. Sa mère Anne de Savoie, avoit été baptisée dans le giron de l'Eglise latine; son mariage avec Andronic la força de changer de nom & de culte; mais son cœur étoit demeuré fidèle à son pays & à sa Religion. Elle conduisit elle-même l'éducation de son fils, & ne cessa point de gouverner l'Empereur dans la maturité de son âge. Lorsque la retraite de Cantacuzène le laissa seul maître de la monarchie grecque, les Turcs commandoient sur l'Hellespont. Le fils de Cantacuzène assembloit des rebelles à Andrinople, & Paléologue ne savoit à qui

(6) Voyez toute cette négociation dans Cantacuzène (l. IV, c. 9), qui, à travers les louanges qu'il prodigue à sa propre vertu, trahit l'inquiétude d'une conscience coupable.

donner

donner sa confiance. Par le conseil de sa mère & dans l'espérance d'un secours étranger, il sacrifia les droits de l'Eglise & de l'Etat, & cet acte d'esclavage (7) signé d'encre pourpre & scellé d'une bulle d'or, fut secrétement porté au Pape par un Italien. Le premier article du traité consistoit en un serment de fidélité & d'obéissance à Innocent VI & à ses successeurs les Pontifes suprêmes de l'Eglise catholique & romaine. L'Empereur promettoit de rendre à leurs Nonces ou Légats tous les honneurs auxquels ils pouvoient légitimement prétendre ; de préparer un palais pour les recevoir, & une église pour leurs cérémonies ; enfin de donner Manuel, son second fils, pour otage & garant de sa fidélité. Pour toutes ces concessions il demandoit un prompt secours de quinze galères avec

---

(7) Voyez ce traité ignominieux dans Fleury (Hist. Ecclés. p. 151—154); il est tiré de Rainald, & primitivement des Archives du Vatican.

cinq cents hommes d'armes & mille Archers pour le défendre contre ses ennemis Chrétiens & Musulmans. Paléologue promit de soumettre ses Peuples & son Clergé au joug spirituel du Pontife Romain. Mais pour vaincre la résistance qu'il prévoyoit de la part des Grecs, il proposa les deux moyens efficaces de l'éducation & de la séduction. Le Légat fut autorisé à distribuer les bénéfices vacans parmi les Ecclésiastiques qui souscriroient au symbole du Vatican. On institua trois écoles pour enseigner à la jeunesse de Constantinople la Langue & la doctrine des Latins, & le nom d'Andronic, héritier de l'Empire, parut le premier sur la liste des Etudians. Paléologue déclaroit que si tous ses efforts devenoient superflus, si la force & la persuasion se trouvoient insuffisantes, il se croiroit indigne de régner. Dans cette supposition, le pieux Monarque transféroit d'avance toute son autorité à Clément, qu'il supplioit de gouverner sa famille & son

royaume, & de marier Andronic son successeur. Mais ce traité n'eut jamais ni exécution ni publicité; les Grecs ne se soumirent point au Pape, le saint Père n'envoya point de galères, & le secret de cette transaction évita au Souverain une humiliation infructueuse.

Visite de Jean Paléologue au Pape à Rome, A. D. 1369, le [illegible] Octobre, &c.

Les armées victorieuses des Turcs fondirent bientôt sur lui. Après avoir perdu Andrinople & la Romanie, il se trouva resserré par le fougueux Amurath dans sa capitale, sans espérance de pouvoir la défendre. Ce danger pressant décida Paléologue à s'embarquer pour Venise, d'où il alla se jeter aux pieds du Pape. Il fut le premier Souverain de Byzance qui visita les Princes de l'Occident; mais Paléologue ne pouvoit pas espérer de trouver ailleurs des secours & de la consolation, & le rôle de suppliant à Rome lui parut sans doute moins pénible que celui de captif chez les Ottomans. Après une longue absence, les Papes retournoient alors des bords du Rhône sur ceux

du Tibre; Urbain V (8), d'un caractère vertueux & modeste, encouragea ou permit le pélerinage des Princes Grecs, & le palais du Vatican reçut dans la même année les deux fantômes d'Empereurs qui représentoient la majesté de Constantin & de Charlemagne. Le Souverain de Constantinople, dont les malheurs avoient abattu la fierté, poussa la soumission au delà de ce qu'on pouvoit attendre : il reconnut en présence de quatre Cardinaux la suprématie du Pape & la double procession du St.-Esprit. Après cette purification, on l'introduisit à une audience publique dans l'église de St.-Pierre, où Urbain siégeoit sur son trône environné d'un cortége de Cardinaux. Le Prince

(8) Voyez les deux Vies originales d'Urbain V dans Muratori (Script. Rerum Italicarum, tome III, p. II, p. 623 — 635), & les Annales Ecclésiastiques de Spondanus (tome I, p. 573, A. D. 1369, n°. 7); & Raynald (Fleury, Hist. Eccles. tome XX, p. 223, 224). Cependant, d'après quelques contradictions, je soupçonne les Historiens des Papes d'avoir exagéré les génuflexions de Paléologue.

Grec se mit à genoux & baisa dévotement les pieds, les mains & enfin le visage du saint Père, qui célébra une grand-messe en sa présence, lui permit de conduire sa mule, & lui donna un repas somptueux dans le Vatican. Malgré cette réception honorable, Urbain accorda quelque préférence à l'Empereur d'Occident (9), & Paléologue n'obtint point la permission de chanter l'Evangile en qualité de Diacre (10). Urbain tâcha de ranimer le zèle du Roi de France & des autres Souverains de l'Europe en faveur

(9) *Paullo minus quam si fuisset Imperator Romanorum.* Cependant on ne disputoit pas son titre d'Empereur des Grecs (Vit. Urban V. p. 623).

(10) Elle étoit réservée aux successeurs de Charlemagne, & ils n'en pouvoient jouir que le jour de Noël. A toutes les autres fêtes les augustes Diacres se contentoient de présenter au Pape le livre & le corporal lorsqu'il disoit la messe. Cependant l'Abbé de Sade a la générosité de croire qu'il est possible qu'on se soit relâché de cette règle en faveur du mérite de Charles IV, mais non pas précisément le premier Novembre 1368. L'Abbé paroît apprécier au juste l'homme & le privilége. Vie de Pétrarque, t. III, p. 735.

de ſon proſélyte ; mais ils étoient trop occupés de leurs querelles particulières pour penſer à la cauſe générale. L'Empereur fonda ſon dernier eſpoir ſur Hawkwood (11) ou Acuto, qui, ſous le nom de la Confrérie Blanche, ravagea toute l'Italie avec une bande d'Anglois mercenaires, depuis les Alpes juſqu'à la Calabre, vendit ſes ſervices à ceux qui voulurent les payer, & encourut une excommunication juſte en attaquant la réſidence du Pape. Urbain autoriſa cependant une négociation avec ce brigand ; mais le courage ou le génie d'Hawkwood étoit au deſſous de l'entrepriſe ; & ce fut peut-

(11) A travers la corruption de la dénomination italienne (Mathieu Villani, l. VI, c. 79, dans Muratori, t. XV, p. 746) l'étymologie de *Falcone in boſco*, repréſente le mot anglois Hawkwood, le véritable nom de notre Aventurier ou compatriote (Thomas Valſingham, Hiſt. Anglican. inter Scriptores Cambdeni, p. 184). Après vingt-deux victoires & une ſeule défaite, il mourut en 1394, Général des Florentins, & la République le fit inhumer avec une magnificence ſupérieure à ce qu'elle avoit fait pour le Dante & Pétrarque (Muratori, Annali d'Italia, t. XII, p. 212 — 371).

être un bonheur pour Paléologue d'avoir manqué un ſecours diſpendieux, inſuffiſant & dangereux (12). L'infortuné Grec (13) partit pour ſa capitale; mais un obſtacle humiliant l'arrêta dans ſa route. En paſſant à Veniſe, il avoit emprunté des ſommes conſidérables à une uſure exorbitante, & ſes créanciers inquiets le retinrent pour ſûreté de leur payement. En vain l'Empereur preſſoit Andronic, Régent du royaume, & ſon fils aîné, d'uſer de toutes les reſſources & de dépouiller, s'il le falloit, les autels pour tirer ſon père d'une captivité ignominieuſe.

(12) Ces Anglois de naiſſance ou ſerviteurs des Anglois évacuèrent la France après la paix de Bretigni en 1360, & ſe répandirent dans l'Allemagne; Muratori s'écrie avec plus de vérité que de politiſſe : » Ci mancava » ancor queſto, che dopo eſſere calpeſtrata l'Italia da » tanti maſnadieri Tedeſchi ed Ungheri, veniſſero fin d'all' » Inghliterra nuovi *cani* a finire di divorarla «.

(13) Chalcondyles, l. 1, p. 25, 26. Le Grec prétend qu'il fit une viſite à la Cour de France, mais le ſilence des Hiſtoriens le réfute ſuffiſamment. Je ne ſuis pas plus diſpoſé à croire qu'il quitta l'Italie, *valde bene conſolatus & contentus* (Vit. Urban V, p. 623).

Insensible à ses plaintes, le Régent prolongeoit avec plaisir sa honte & son absence. Des coffres vuides, des Peuples épuisés & un Clergé opiniâtre servoient de prétexte aux délais d'Andronic. Son frère Manuel, touché de cette indifférence, vendit ou engagea ce qu'il possédoit, s'embarqua pour Venise, donna tout à son frère, & offrit pour l'excédent de se constituer prisonnier à sa place. De retour à Constantinople, l'Empereur récompensa ses deux fils comme ils le méritoient. Mais le pélerinage de Rome ne réforma ni la foi ni les mœurs de l'indolent Paléologue, & sa conversion, dépourvue d'effets comme de sincérité, fut promptement oubliée des Grecs & des Latins (14).

Son retour à Constantinople, A. D. 1370.

Voyages de Manuel en Occident.

Trente ans après le retour de Paléologue, le même motif fit entreprendre le

(14) Son retour à Constantinople en 1370, & le couronnement de Manuel, 25 Septembre 1373 (Ducange, Fam. l. Byzant. p. 241), laisse un intervalle pour la conspiration & le châtiment d'Andronic.

voyage de l'Occident à Manuel son successeur. J'ai raconté dans le chapitre précédent son traité avec Bajazet, l'infraction du traité, & le secours que les François envoyèrent sous les ordres du Maréchal de Boucicault (15). Manuel l'avoit sollicité par ses Ambassadeurs ; mais on imagina que sa présence obtiendroit davantage (16) ; & le Maréchal, qui lui conseilloit ce voyage, le précéda pour préparer sa réception. Les Turcs interceptoient la communication par terre, mais la navigation de Venise étoit ouverte & sûre. On le reçut en Italie comme le premier, ou du moins comme le second des Princes Chrétiens. Manuel intéressoit tous les Chrétiens comme Confesseur & Champion de la Foi, & il mit assez de dignité dans sa conduite, pour que la compassion qu'il inspiroit ne dégénérât

(15) Mém. de Boucicault, p. 1, c. 35, 36.

(16) Chalcondyles (l. 11, c. 44 — 50), & Ducas (c. 14) semblent parler avec répugnance de son voyage dans l'Occident.

point en mépris. De Venise il passa successivement à Padoue & à Pavie. Le Duc de Milan, quoique l'Allié secret de Bajazet, le fit conduire honorablement jusqu'aux frontières de ses Etats (17). Lorsqu'il entra sur les terres de France (18), les Officiers du Roi se chargèrent de l'accompagner & de le défrayer. Une cavalcade de deux mille des plus riches Citoyens de Paris alla au devant de lui jusqu'à Charenton. Aux portes de Paris, le Chancelier & le Parlement le complimentèrent; & Charles VI, suivi des Princes & de la Noblesse, embrassa son frère avec cordialité. On revêtit le succes-

A la Cour de France, A. D. 1400, le 3 Juin.

(17) Muratori, Annali d'Italia, t. XII, p. 406. Jean Galeazzo fut le premier & le plus puissant des Ducs de Milan. Ses liaisons avec Bajazet sont attestées par Froissard; & il contribua à sauver ou à délivrer les prisonniers François de Nicopolis.

(18) Pour la réception de Manuel à Paris, voyez Spondanus (Annal. Ecclesiast. t. I, p. 676, 677, A. D. 1400, n°. 5), qui cite Juvenal des Ursins & les Moines de Saint Denis, & Villaret (Hist. de France, t. XII, p. 331 — 334), qui ne cite personne, conformément à la nouvelle mode des Ecrivains François.

sœur de Constantin d'une robe de soie blanche, & on lui présenta pour monture un superbe cheval blanc. Ce cérémonial n'est point indifférent chez les François : on y considère la couleur blanche comme le symbole de la souveraineté; & l'Empereur d'Allemagne, après avoir réclamé en vain cette distinction dans sa dernière visite, fut contraint de monter un cheval noir. Manuel logea au Louvre; les bals & les fêtes se succédèrent avec rapidité; en variant ingénieusement les plaisirs de la chasse & de la table, la politesse françoise parvint à distraire le Prince un instant de sa douleur. On lui accorda l'usage particulier d'une chapelle, où ses Chapelliers officièrent selon le rit grec, au grand scandale des Docteurs de Sorbonne & du Clergé Latin. Mais du premier coup-d'œil il put appercevoir qu'il n'avoit point de secours à espérer de la France; l'infortuné Charles VI ne jouissoit que de quelques instans lucides, & retomboit sans cesse dans un état de fré-

néſie ou de ſtupidité. Le Duc d'Orléans, ſon frère, & ſon oncle le Duc de Bourgogne ſaiſiſſoient alternativement les rênes du gouvernement ; & la guerre civile fut bientôt la ſuite de leur déſaſtreuſe concurrence. Le premier, jeune & d'un caractère ardent, ſe livroit avec impétuoſité à ſa paſſion pour les femmes & pour tous les plaiſirs. Le ſecond étoit père de Jean, Comte de Nevers, délivré récemment de ſa captivité chez les Turcs. Le jeune Prince auroit volontiers couru de nouveaux haſards pour effacer ſa honte; mais ſon père ne vouloit plus l'expoſer aux dépenſes & aux dangers de la première expérience. Lorſque Manuel eut ſatisfait ſa curioſité, & peut-être fatigué la patience des François, il réſolut de paſſer en Angleterre. Sur la route de Douvre à Londres, dit notre ancien Hiſtorien, dont je tranſcris littéralement les expreſſions, les Moines de Saint-Auguſtin lui firent à Cantorberi une réception honorable. A Blackheath il trouva le Roi

A la Cour d'Angleterre, A. D. 1400. Décembre.

Henri IV suivi de toute sa Cour, & fut traité à Londres, durant plusieurs jours, comme l'Empereur de l'Orient (19). Mais l'Angleterre étoit encore moins disposée que la France à entreprendre une Croisade. Dans cette même année, on avoit détrôné & assassiné le Souverain légitime. L'ambitieux Usurpateur, en proie à l'inquiétude & aux remords, n'osoit point éloigner ses troupes d'un trône continuellement ébranlé par des révoltes & des conspirations; & si Henri de Lancastre fit vœu de prendre la croix, ce fut sans doute pour appaiser le cri de sa conscience,

(19) Le Docteur Hody a tiré d'un Mf. de Lambeth (de Græcis illustribus) une note de l'Empereur Manuel sur l'Angleterre. *Imperator, diu variisque & horrendis Paganorum insultibus coarctatus, ut pro eisdem resistentiam triumphalem perquireret, Anglorum, Regem visitare decrevit, &c. Rex* (dit Walsingham, p. 364) *nobili apparatû... suscepit* (ut decuit) *tantum Heroa; duxit que Londonias, & per multos dies exhibuit gloriose, pro expensis hospitii sui solvens, & eum respiciens tanto fastigio donativis.* Il répète la même chose dans son Upodigma Neustriæ (p. 556).

ou distraire le ressentiment de sa Nation (20). Comblé de présens & d'honneurs, le Prince Grec fit une seconde visite à Paris; & après avoir passé deux années dans les Cours de l'Occident, il traversa l'Allemagne & l'Italie, s'embarqua à Venise, & attendit patiemment dans la Morée le moment de sa ruine ou de sa délivrance. Il échappa cependant à la nécessité ignominieuse de mettre sa Religion à l'encan. Le schisme déchiroit l'Eglise latine; deux Papes, l'un à Rome, & l'autre à Avignon, se disputoient l'obéissance des Rois, des Nations & des Universités de l'Europe. L'Empereur Grec, pour ménager les deux partis, s'abstint de toute correspondance avec l'un & l'autre. Il partit au moment du jubilé, & traversa toute l'Italie sans demander ou mériter l'indulgence plénière, qui efface les pé-

Son retour en Grèce, A. D. 1402.

(20) Shakespear commence & termine la Tragédie de Henri IV par le vœu que ce Prince fit de prendre la croix, & le pressentiment qu'il avoit de mourir à Jérusalem.

chés des Fidèles, & les dispense de la pénitence. Cette négligence offensa le Pape de Rome; il accusa Manuel d'irrévérence pour l'image du Christ, & exhorta les Princes de l'Italie à abandonner un Schismatique obstiné (21).

Durant le cours des Croisades, les Grecs contemplèrent avec autant de terreur que de surprise les émigrations continuelles des pays de l'Occident qui leur étoient inconnus. Les visites de leurs derniers Empereurs déchirèrent le voile de séparation, & leur découvrirent les puissantes Nations de l'Europe qu'ils n'osèrent plus traiter de Barbares. Un Historien Grec de ce siècle (22) a conservé les ob- Connoissances & descriptions des Grecs.

(21) Ce fait est rapporté dans l'Historia Politica, A. D. 1391 — 1478, publiée par Martin Crusius (Turco Græcia, p. 1 — 43). L'image du Christ que l'Empereur refusa d'adorer étoit probablement un ouvrage de sculpture.

(22) Laonice Chalcondyles termine son Histoire des Grecs & des Ottomans à l'hiver de 1463, & sa conclusion précipitée semble annoncer qu'il cessa d'écrire dans cette même année. Nous savons qu'il étoit d'Athènes, & que

ſervations du Prince Manuel & de ceux qui l'accompagnoient. Je vais raſſembler ſes idées éparſes & les préſenter à mon Lecteur en raccourci. Peut-être ne verra-t-il pas ſans plaiſir ce tableau groſſier des pays dont il connoît ſans doute l'état ancien & moderne. » L'Allemagne, dit » Chalcondyles, comprend dans une vaſte » étendue tous les pays qui ſont entre » Vienne & l'Océan ; tout l'intervalle » depuis Prague en Boheme juſqu'à la » rivière Tarteſſus & aux (23) Pyrénées.

quelques contemporains du même nom contribuèrent à la renaiſſance de l'idiome grec dans l'Italie. Mais dans ſes nombreuſes digreſſions, cet Hiſtorien a toujours eu la modeſtie de ne jamais parler de lui-même : Leunclavius, ſon Editeur, & Fabricius (Bibliot. Græc, t. VI, p. 474) paroiſſent ignorer tout-à-fait ſon état & l'hiſtoire de ſa Vie. Pour ſes deſcriptions de l'Allemagne, de la France & de l'Angleterre (voyez l. II, p. 36, 37, 44 — 50).

(23) Je ne releverai point les erreurs de la Géographie de Chalcondyles. Dans cette deſcription, il a peut-être ſuivi & mal compris Hérodote (l. II, c. 33), dont on peut interpréter le texte (Hérodote de Larcher, t. 2, p. 219 — 220), ou excuſer l'ignorance. Ces Grecs modernes n'avoient-ils donc jamais lu Strabon ni aucun de leurs Géographes ?

» (Cette

» (Cette Géographie paroîtra ſans doute
» un peu extraordinaire). Le ſol eſt aſſez
» fertile, quoiqu'il ne produiſe ni figues
» ni olives; l'air y eſt ſain, les hommes
» ſont robuſtes & d'une ſanté vigoureuſe.
» On éprouve rarement dans ces con-
» trées ſeptentrionales les calamités de
» la peſte ou des tremblemens de terre.
» Après les Scythes ou Tartares, on
» peut regarder les Allemands ou Ger-
» mains comme la Nation la plus nom-
» breuſe. Ils ſont braves, patiens & do-
» ciles; & ſi toutes leurs forces obéiſ-
» ſoient à un ſeul Chef, elles ſeroient
» irréſiſtibles. Ils ont obtenu du Pape le
» privilége d'élire l'Empereur des Ro-
» mains (24); & le Patriarche Latin n'a
» point de proſélytes plus zélés & plus

(24) Un Citoyen de la nouvelle Rome, tandis que cette nouvelle Rome ſubſiſta, n'auroit pas daigné honorer le Ρηξ allemand du titre de Βασιλευς, ou Αὐτοκρατωρ Ρωμαιων; mais Chalcondyles avoit dépouillé toute vanité, & il déſigne le Prince de Byzance & ſes Sujets ſous les dénominations exactes & humbles de Ἕλληνες, & Βασιλευς Ἑλληνων.

» soumis. Des Princes & des Prélats
» gouvernent chacun une portion de ce
» vaste pays; mais Strasbourg, Cologne,
» Hambourg & plus de deux cents villes
» libres forment autant de Républiques
» confédérées, régies par des Loix sages
» & avantageuses à leur intérêt général
» & particulier. Les duels ou combats
» singuliers à pied y sont d'un usage
» familier en temps de paix & de guerre.
» Ils excellent dans tous les arts méca-
» niques: c'est à leur industrie que nous
» devons l'invention de la poudre &
» des canons, connus aujourd'hui de la
De la France. » plus grande partie des Nations. II. Le
» royaume de France s'étend environ à
» quinze ou vingt jours de marche depuis
» l'Allemagne jusqu'à l'Espagne, & de-
» puis les Alpes jusqu'à la mer, qui la
» sépare de l'Angleterre : on y trouve
» un grand nombre de villes florissantes.
» Paris, la résidence des Rois, surpasse
» toutes les autres en luxe & en richesses.
» Une foule de Princes font la cour

» au Monarque dans son palais, & le » reconnoissent pour leur Souverain. Les » Ducs de Bretagne & de Bourgogne » sont les plus puissans de ses Vassaux; » le dernier possède les riches provinces » de Flandres, dont les ports sont fré» quentés par nos Commerçans & par » les Négocians des pays les plus éloignés. » La Nation Françoise est ancienne & » opulente; ses mœurs & son langage » diffèrent peu de ceux des Italiens. La » dignité impériale de Charlemagne, » leurs victoires sur les Sarasins, & les » exploits de leurs Héros Olivier & » Roland (25) les enorgueillissent au » point qu'ils se regardent comme le » premier Peuple de l'Occident; mais » leur vanité a été récemment humiliée

(25) On traduisoit dans le quatorzième siècle la plupart des vieux Romans en prose françoise, & ils devinrent la lecture favorite des Chevaliers & des Dames de la Cour de Charles VI. Un Grec est sûrement plus excusable d'avoir cru aux exploits d'Olivier & de Roland, que les Moines de Saint-Denis d'avoir inséré dans leur Chronique de France les fables absurdes de l'Archevêque Turpin.

» par l'événement de leur guerre contre » les Anglais qui habitent l'isle de la » Bretagne. III. On peut considérer la » Bretagne, au milieu de l'Océan & vis-» à-vis des côtes de la Flandre, comme » une ou comme trois isles réunies par » l'uniformité de mœurs & de langage » sous le même gouvernement. Sa cir-» conférence est de cinq mille stades ; » le pays, couvert d'un grand nombre » de villes & de villages, produit peu » de fruits & point de vin, mais il abonde » en orge, en froment, en miel & en » laines. Les habitans fabriquent une » grande quantité de draps & d'étoffes ; » Londres (26), leur capitale, l'emporte, » pour le luxe, la richesse & la popu-

De l'Angleterre.

(26) Λονδινη .... δε τε πολις δυναμει τε προεχουσα των εν τη νησῳ ταυτη πασων πολεων, ολβῳ τε καὶ τη αλλη ευδαιμονιᾳ ουδεμιας των προς ἑσπεραν λειπομενη Dès le temps de Fitzstephen ou le douzième siècle, Londres paroît avoir joui de cette supériorité en richesse & en grandeur ; elle l'a conservée depuis en augmentant son étendue progressivement avec toutes les autres capitales de l'Europe.

» lation, ſur toutes les villes de l'Occi-
» dent. Elle eſt ſituée ſur la Tamiſe,
» rivière large & rapide qui, à la diſ-
» tance de trente milles, ſe jette dans
» la mer des Gaules. Le flux & le reflux
» offrent tous les jours aux vaiſſeaux de
» commerce la facilité d'entrer & de ſor-
» tir ſans danger de ſon port. Le Roi
» eſt le Chef d'une puiſſante & turbu-
» lente ariſtocratie. Ses premiers Vaſſaux
» poſsèdent leurs fiefs en franc-aleu hé-
» réditaire; & les Loix fixent les limites
» de ſon autorité & de leur obéiſſance.
» Ce royaume a été ſouvent déchiré par
» des factions, & conquis par des étran-
» gers; mais les habitans ſont renommés
» par leur valeur & leurs victoires. Leurs
» boucliers reſſemblent à ceux des Ita-
» liens, & leur épée à celle des Grecs.
» Leurs principales forces conſiſtent dans
» la ſupériorité de leurs Archers. Leur
» langage n'a aucune affinité avec celui
» du continent; mais leurs vêtemens ne
» diffèrent en rien de ceux des François.

» On peut regarder le mépris de la chaſ- » teté des femmes & de l'honneur con- » jugal comme la principale ſingularité » de leurs mœurs. Dans leurs viſites » réciproques, le premier acte d'hoſpi- » talité eſt de proſtituer leurs femmes » & leurs filles au paſſant qu'ils recoi- » vent. Entre amis ils les empruntent » & les prêtent ſans ſcrupule, & ſans s'inquiéter des ſuites inévitables de ce » commerce étrange (27) «. Nous avons des connoiſſances aſſez ſûres ſur les uſa- ges & les loix antiques de l'Angleterre, pour rejeter avec mépris l'erreur & la crédulité de l'Hiſtorien Grec qui a con- fondu ſans doute un baiſer (28) décent de réception, avec des familiarités indé-

(27) En admettant que le double ſens du verbe Κυω, *oſculor*, & *in utero gero* fût ſuſceptible d'une équivoque, on ne pourroit pas douter de l'erreur & du ſens de Chalcondyles, d'après la pieuſe horreur qu'il annonce pour cet uſage barbare (p. 49).

(28) Eraſme, Epiſt. Fauſto Andrelino, parle de la mode angloiſe de baiſer les étrangers à leur arrivée & à leur départ, & ne paroît pas en être ſcandaliſé.

centes & criminelles. Mais l'erreur & la crédulité de Chalcondyles peuvent servir d'un avertissement utile de se méfier des détails donnés par des Voyageurs sur des Nations étrangères & éloignées, & de ne pas croire légérement des faits qui répugnent également au caractère de l'homme & aux sentimens de la nature (29).

Indifférence de Manuel pour les Latins, A. D. 1402—1417.

Après son retour & la victoire de Tamerlan, Manuel régna paisiblement durant plusieurs années. Tant que les fils de Bajazet recherchèrent son amitié & ménagèrent ses foibles Etats, il se contenta de son ancienne Religion & composa dans ses loisirs vingt Dialogues théologiques pour sa défense. L'arrivée des Ambassadeurs Grecs au Concile de Cons-

(29) Nous pourrions peut-être appliquer cette observation à la communauté des femmes, que César & Dion Cassius supposent avoir existé parmi les anciens Bretons, l. LXII, t. II, p. 1007. V. Dion avec les Remarques judicieuses de Reimar. Les *Arreoy* d'Otahiti, qu'on regardoit d'abord comme de la plus grande évidence, nous paroissent moins criminels à mesure que nous acquérons la connoissance des mœurs de ce Peuple amoureux & pacifique.

tance (30), annonça la restauration de la puissance ottomane & de l'Eglise latine: le siége de Constantinople fit presque acquiescer Manuel à la double procession du St.-Esprit, & il entretint une correspondance de lettres & d'ambassades avec Martin V, lorsque débarrassé de ses rivaux ce Pontife occupa seul la chaire pontificale. L'ambition d'une part, & de l'autre l'infortune, dictoient un langage de paix & de charité. Manuel affectoit le désir de marier les six Princes ses fils à des Princesses Italiennes, & le Pape, non moins rusé, députa la fille du Marquis de Montferrat avec un cortége séduisant de jeunes filles de haute naissance, dont les charmes lui paroissoient un argument propre à vaincre l'obstination des Schismatiques. Sous l'extérieur du

Ses négociations, A. D. 1417—1425.

(30) Voyez Lenfant, Hist. du Concile de Constance, t. II, p. 576; & pour l'Hist. Ecclésiast. des temps, les Annales de Spondanus, la Bibliot. de Dupin, t. XII, & les vingt-un & vingt-deuxième vol. de l'Hist, ou plutôt de la continuation de Fleury.

zèle, on pouvoit cependant appercevoir que tout étoit faux à la Cour & dans l'Eglise de Constantinople. Selon le danger plus ou moins pressant, l'Empereur précipitoit ou prolongeoit ses négociations, autorisoit ou désavouoit ses Ministres, & se tiroit d'embarras en alléguant la nécessité de consulter les Patriarches & les Prélats, & l'impossibilité de les assembler dans un moment où les Turcs environnoient la capitale. D'après l'examen des transactions publiques, il paroît que les Grecs insistoient sur trois opérations successives, un secours, un Concile & enfin la réunion. Les Latins éludoient la seconde, & ne vouloient s'engager à la première que comme une suite & une récompense volontaire de la troisième. Mais l'extrait d'une conversation particulière de Manuel nous expliquera plus clairement l'énigme de sa conduite, & ses véritables intentions. Sur la fin de ses jours, l'Empereur avoit revêtu de la pourpre Jean Paléologue II, son fils

Conversation particulière de l'Empereur Manuel.

aîné, sur lequel il se reposoit d'une grande partie de l'administration. Dans un de ses entretiens avec son collègue, où il n'avoit pour témoin que l'Historien Phranza (31), son Chambellan favori, Manuel fit part à son successeur du vrai motif de ses négociations avec le Pontife de Rome (32). » Il ne nous reste, dit Manuel, pour toute ressource contre les » Turcs, que la crainte de notre réunion

---

(31) Dès sa première jeunesse, George Phranza ou Phranzes fut employé au service de l'Etat & du palais ; & Hanckius (de Script. Byzant. p. I, c. 40) a recueilli sa vie dans ses propres écrits. Il n'étoit âgé que de vingt-quatre ans lorsque Manuel le recommanda en mourant à son successeur. *Imprimis vero hunc Pranzen tibi commendo, qui ministravit mihi fideliter & diligenter* (Phranzes, l. II, c. 1). L'Empereur Jean lui montra cependant de la froideur, & préféra le service des dépôts du Péloponnèse.

(32) Voyez Phranzes, l. II, c. 13. Tandis qu'il existe tant de Manuscrits grecs dans les Bibliothèques du Vatican, c'est une honte que nous soyons réduits à des traductions latines, & aux extraits de Jacques Pontanus, ad calcem Theophylact Simocattæ, Ingolstadt, 1604, qui manquent également d'élégance & d'exactitude. Fabric. Bibliot. Græc. t. VI, p. 615 — 620.

» avec les Latins, la terreur que leur
» inſpirent les belliqueuſes Nations de
» l'Occident, qui pourroient ſe liguer
» pour notre délivrance & leur deſtruc-
» tion. Dès que vous ſerez preſſé par
» les Infidèles, faites-leur enviſager ce
» danger. Propoſez un Concile, entrez
» en négociations, mais prolongez-les
» toujours & éludez la convocation de
» cette aſſemblée, qui ne vous ſeroit
» d'aucune utilité ſpirituelle ou tempo-
» relle. La vanité des Latins & l'opi-
» niâtreté des Grecs ne s'accorderont
» jamais. En voulant accomplir la réu-
» nion, vous ne feriez que confirmer
» le ſchiſme, aliéner les Egliſes, & nous
» expoſer ſans reſſource & ſans eſpoir
» à la merci des Barbares «. Peu ſatis-
fait de cette ſage leçon, le jeune Prince
ſe leva & ſortit en ſilence. Le prudent
Monarque, continue Phranza, me re-
garda triſtement, & reprit ainſi ſon diſ-
cours. » Mon fils ſe croit un Héros &
» un grand Monarque; mais, hélas! dans

» ce malheureux siècle, il faut renon-
» cer à un héroïsme inutile & à une
» grandeur imaginaire. Son courage im-
» pétueux pouvoit convenir dans les
» temps plus heureux de nos ancêtres.
» Notre situation présente exige moins
» un Empereur qu'un Econome circons-
» pect des débris de notre fortune. Je
» n'ai point oublié les vastes espérances
» qu'il fondoit sur notre alliance avec
» Mustapha, & je crains que sa témé-
» rité imprudente ou même sa piété ne
» précipite la ruine de notre Maison &
» de la Monarchie «. L'expérience &
l'autorité de Manuel éludèrent le Concile & conservèrent la paix jusqu'à la soixante-dix-huitième année de son âge, dans laquelle il expira revêtu d'un habit monastique, après avoir distribué ses meubles précieux à ses enfans, aux pauvres, à ses Médecins & à ses domestiques favoris. Andronic (33), son second

Mort de l'Empereur Manuel.

(33) Voyez Ducange, Fam. Byzant. p. 243 — 248.

fils, eut pour ſa part la principauté de Theſſalonique, & mourut de la lèpre peu de temps après avoir vendu cette ville aux Vénitiens, qui en furent promptement depouillés par les Turcs. Quelques ſuccès avoient réuni le Péloponnèſe ou la Morée à l'Empire, & dans des temps plus heureux Manuel avoit fortifié l'iſthme dans une étendue de ſix milles (34) d'un mur ſolide, flanqué de cent cinquante-trois tours, qui diſparut à la première irruption des Ottomans. La peninſule fertile auroit pu ſuffire aux quatre jeunes Princes, Théodore, Conſtantin, Démétrius & Thomas; mais ils épuiſoient les reſtes de leurs forces en guerres civiles, & les Vaincus ſe réfugièrent dans

(34) L'étendue exacte de l'Hexamilion entre les deux mers étoit de 3800 orgigiæ, ou toiſes de ſix pieds grecs (Phranzes, l. 1, c. 38), ce qui produit un mille grec plus court que celui de 660 toiſes de France, que D'Anville prétend être en uſage dans la Turquie. On évalue communément la largeur de l'iſthme à cinq milles. Voyez les Voyages de Spon, Wheeler & Chandler.

le palais de Constantinople, où ils vécurent sous la protection & la dépendance de leur frère Jean Paléologue II, l'aîné des fils de Manuel, qui fut reconnu pour seul Empereur des Grecs après la mort de son père. Il s'occupa d'abord de répudier son épouse & de contracter un nouveau mariage avec la Princesse de Trébizonde. La beauté étoit à ses yeux la plus indispensable qualité d'une Impératrice. Il obtint l'aveu de son Clergé, en le menaçant de se retirer dans un cloître, & d'abandonner le trône à son frère Constantin, si on refusoit de consentir à son divorce. Paléologue gagna sa première ou pour mieux dire sa seule & unique victoire sur un Juif (35), qu'après une longue & savante dispute, il con-

Zèle de Jean Paléologue II, A. D. 1425—

(35) La première objection des Juifs est sur la mort de Jésus-Christ : si elle fut volontaire, le Christ est coupable de suicide ; à quoi l'Empereur oppose un mystère. Ils disputèrent ensuite sur la conception de la Vierge, sur le sens des Prophéties, &c. (Phranzes, l. II, c. 12, jusqu'à la fin du Chapitre).

vertit à la Foi chrétienne ; & cette conquête importante a été soigneusement consignée dans l'Histoire de ces temps. Mais il renouvela bientôt le projet de réunir les deux Eglises, & proposa sérieusement, malgré les sages avis que lui avoit donnés son père, de se trouver avec le Pape dans un Concile général au delà de la mer Adriatique. Martin V encouragea ce dangereux projet, & son successeur Eugène s'en occupa foiblement. Durant le cours de cette négociation languissante, l'Empereur reçut une sommation de la part d'une assemblée des Prélats indépendans de Basle, qui s'intituloient les Représentans & les Juges de l'Eglise catholique.

Corruption de l'Eglise latine.

Le Pontife Romain avoit défendu & gagné la cause de la liberté ecclésiastique ; mais le Clergé victorieux se trouva bientôt exposé à la tyrannie de son Libérateur, dont le caractère sacré repoussoit les armes qu'il employoit si efficacement contre les Magistrats civils.

Les appels anéantissoient leur grande charte ou le droit d'élection ; on l'éludoit par des commendes, des survivances & des réserves arbitraires (36). La Cour de Rome institua une vente publique qui enrichissoit les Cardinaux & les favoris du Pape des dépouilles de toutes les Nations, qui voyoient avec impatience accumuler les principaux bénéfices sur la tête des étrangers & des absens. Durant leur résidence à Avignon, l'ambition des Papes se convertit en avarice (37).

---

(36) Dans le Traité delle Materie Beneficiarie de Fra-Paolo, il décrit, dans le quatrième volume de sa dernière Edition, & la meilleure, tout le système politique des Papes avec autant de liberté que de discernement. Si Rome & sa Religion étoient anéanties, ce volume précieux offriroit, s'il existoit encore, une excellente Histoire Philosophique & des avis salutaires.

(37) Le Pape Jean XXII, lorsqu'il mourut à Avignon, en 1334, laissa dix-huit millions de florins d'or, & la valeur de sept millions en argenterie & en bijoux. Voyez la Chron. de Jean Villani (l. XI, c. 20, dans la collection de Muratori, t. XIII, p. 765), dont le frère apprit ces détails des Trésoriers du Pape. Un trésor de six ou huit millions sterling, ou environ cent quarante millions

Ils imposoient rigoureusement sur le Clergé le tribut des dixmes & des premiers fruits, & toléroient ouvertement l'impunité des vices, des désordres & de la corruption. Ce scandale fut aggravé par le grand schisme d'Occident qui dura plus d'un demi-siècle. Dans leurs fougueuses querelles, les deux Pontifes publioient réciproquement & exagéroient peut-être les vices de leur rival; leur situation précaire avilissoit leur autorité, relâchoit leur discipline & multiplioit les besoins & les exactions. Les Synodes de Pise & de Constance (38) s'assembloient successivement pour purifier l'Eglise & rétablir sa Monarchie; mais après avoir essayé leurs forces, ces grandes assemblées résolurent de rétablir les priviléges de

Schisme, A. D. 1377-1429.

Concile de Pise, A. D. 1409, de Constance, A. D. 1414-1418.

---

de France, est énorme dans le quatorzième siècle, & l'époque le rend presque incroyable.

(38) M. Lenfant a donné un Hist. des Conciles de Pise, de Constance & de Basle, en six volumes in-4°.; mais la dernière partie est faite à la hâte, & ne traite complétement que des troubles de la Boheme.

l'aristocratie chrétienne. Les Pères de Constance prononcèrent une sentence personnelle contre deux Pontifes qu'ils refusoient de reconnoître, & déposèrent par une troisième celui qu'ils avoient avoué pour leur Souverain. Ils procédèrent ensuite à limiter l'autorité du Pape, & ne se séparèrent point qu'ils ne l'eussent soumis à la suprématie d'un Concile général. On statua que pour la réforme & le maintien de l'Eglise, on convoqueroit régulièrement ces assemblées à une époque fixe, & que chaque Synode indiqueroit, avant de se dissoudre, le temps & le lieu de l'assemblée suivante. La Cour de Rome éluda facilement la convocation du Concile de Sienne; mais la vigoureuse fermeté de celui de Basle (39) pensa être fatale à

De Basle, A. D. 1431—1443.

(39) Les actes originaux ou minutes du Concile de Basle composent trois volumes in-folio, que l'on conserve dans la Bibliothèque publique. Basle étoit une ville libre, commodément située sur le Rhin, & défendue par la confédération des Suisses ses voisins. Le Pape Pie II, qui

Eugène IV, le Pontife régnant. Prévenu de son dessein, les Pères se hâtèrent de publier, par leur premier décret, que les Représentans de l'Eglise militante étoient exclusivement les possesseurs légitimes de la jurisdiction spirituelle ou divine sur tous les Chrétiens, sans en excepter le Pape, & qu'on ne pouvoit dissoudre, proroger ni transférer un Concile général, qu'après la délibération libre de ses membres, suivie de leur consentement. Eugène n'en ayant pas moins fulminé sa Bulle, ils osèrent sommer, reprimander & menacer le successeur de Saint Pierre. Après lui avoir accordé par quelque délai le moment du repentir, ils déclarèrent finalement, que s'il ne se soumettoit pas avant le terme fixe de soixante jours, il demeureroit suspendu de toute autorité temporelle & ecclésiastique; & pour établir leur jurisdiction sur le Prince

Ils se déclarent contre Eugène IV.

---

sous le nom d'Æneas Sylvius, avoit été Secrétaire du Concile, fonda en 1459 l'Université. Mais qu'est-ce qu'un Concile ou une Université, en comparaison des presses de Froben ou des études d'Erasme?

comme sur le Prêtre, ils administrèrent le gouvernement d'Avignon, annullèrent l'aliénation du patrimoine sacré, & défendirent de lever à Rome de nouvelles contributions. Leur audace fut justifiée non seulement par l'opinion générale du Clergé, mais par l'approbation & la protection des premiers Monarques de la Chrétienté. L'Empereur Sigismond se déclara en faveur du Synode; l'Allemagne & la France en firent autant; le Duc de Milan étoit l'ennemi personnel d'Eugène, & une émeute du Peuple Romain força le Pontife de fuir du Vatican. Rejeté à la fois par ses Sujets spirituels & temporels, il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Eugène se rétracta dans une Bulle humiliante qui ratifioit tous les actes du Concile, incorporoit ses Légats & les Cardinaux à cette assemblée vénérable, & sembloit annoncer sa résignation aux décrets d'une Législature suprême. Leur renommée s'étendit jusque dans l'Orient,

& ce fut en leur présence que Sigismond reçut les Ambassadeurs Ottomans (40), qui lui présentèrent onze grands vases remplis de robes de soie & de pièces d'or. Les Pères de Basle aspiroient à la gloire de ramener les Grecs & les Bohémiens dans le giron de l'Eglise; leurs Députés pressèrent l'Empereur & le Patriarche de Constantinople de se réunir à une assemblée qui possédoit la confiance des Nations de l'Occident. Paléologue ne refusa point cette proposition, & le Sénat catholique reçut honorablement ses Ambassadeurs. Mais le choix du lieu parut un obstacle insurmontable. Il refusoit obstinément de traverser les Alpes ou la mer de Sicile, & exigeoit qu'on assemblât le Concile dans quelques villes de l'Italie ou dans les environs du Danube. Les autres articles éprouvèrent

Négociations avec les Grecs, A. D. 1434—1437.

(40) L'Annaliste Spondanus, A. D. 1433, n°. 25, t. I, p. 824, raconte d'une manière peu affirmative cette ambassade ottomane, qui n'est attestée que par Crantzius.

moins de difficulté. On convint de défrayer l'Empereur & une suite de sept cents personnes durant son voyage (41), de remettre sur le champ une somme de huit mille ducats (42) pour aider son Clergé, & d'accorder dans son absence un secours de dix mille ducats, de trois cents Archers & de quelques galères pour la sûreté de Constantinople. La ville d'Avignon fit les fonds des premières avances, & l'on prépara l'embarquement à Marseille avec un peu de lenteur & de difficulté.

(41) Syropulus, p. 19. Il paroît par cette liste que les Grecs exagérèrent le nombre des Laïques & des Ecclésiastiques qui suivirent l'Empereur & le Patriarche ; mais le Grand-Ecclésiarque n'en donne point le compte exact. Les soixante-quinze mille qu'ils exigèrent du Pape, p. 9 de la négociation, étoient au dessus de leurs besoins, & devoient passer leurs espérances.

(42) Je me sers indifféremment des mots ducat ou florin, qui tirent leur dénomination, les premiers des Ducs de Milan, & les seconds de la République de Florence. Ces pièces d'or, les premières qui furent frappées en Italie & peut-être dans le Monde latin, peuvent être comparées pour le poids au tiers d'une guinée d'Angleterre.

Dans sa triste situation, Paléologue jouissoit du plaisir de voir les Puissances ecclésiastiques de l'Occident rechercher à l'envi son amitié. Mais l'artificieuse activité du Monarqne l'emporta sur la lenteur & l'inflexibilité de la République. Les décrets de Basle tendoient à limiter le despotisme du Pape, & à introduire dans l'Eglise un tribunal suprême & permanent. Eugène portoit le joug avec impatience, & l'union des Grecs lui fournissoit un prétexte décent de transporter du Rhin sur le Pô, un Synode indocile & factieux. Au delà des Alpes, les Pères n'espéroient plus de conserver leur indépendance. La Savoie ou Avignon, qu'ils acceptèrent avec répugnance, étoient considérés à Constantinople comme l'extrémité de l'Univers (43). L'Empereur &

Jean Paléologue s'embarque sur les galères du Pape.

A. D. 1437. 14 Novemb.

(43) A la fin de la traduction latine de Phranzes, on trouve une longue Epître grecque, ou déclamation de Georges de Trébizonde, qui conseille à Paléologue de préférer Eugène & l'Italie. Il parle avec mépris de l'assemblée schismatique de Basle, des Barbares de la Gaule

ſon Clergé redoutoient les dangers d'une longue navigation; ils s'offensèrent de la déclaration impérieuſe par laquelle le Conſeil annonça qu'après avoir anéanti la nouvelle erreur des Bohémiens, il déracineroit bientôt l'ancienne héréſie des Grecs (44). Le prudent Eugène, affectant toujours de la douceur & de la complaiſance, invitoit reſpectueuſement le Souverain de Conſtantinople à faire ceſſer par ſa préſence le ſchiſme des Grecs & celui des Latins. Il propoſa pour le lieu de l'entrevue Ferrare, ſituée ſur les bords de la mer Adriatique; & à l'aide d'une ſurpriſe ou de quelque artifice, il préſenta un décret du Concile qui approuvoit

---

& de l'Allemagne, qui s'étoient ligués pour tranſporter la chaire de Saint Pierre au delà des Alpes : *οἱ αθλιοι* (dit-il) *ςι κ̓ την μετα σε συνοδον εξω των Ἡρακλειων ςηλων κ̓ περα Γαδειρων εξαξεσι.* N'y avoit-il donc point de carte géographique à Conſtantinople ?

(44) Syropulus (p. 26 — 31) déclare ſon indignation & celle de ſes compatriotes. Les Députés de Baſle tâchèrent d'excuſer cette imprudence, mais ils ne pouvoient nier ni changer l'acte du Concile.

cette translation dans une ville de l'Italie. On équipa pour cette expédition neuf galères à Venise & dans l'isle de Candie : elles devancèrent les vaisseaux de Basle ; l'Amiral Romain reçut ordre d'attaquer & de les détruire (45) ; & ces pieuses escadres auroient pu se rencontrer dans les mêmes mers où Sparte & Athènes s'étoient disputé jadis la gloire de la prééminence. Alternativement assailli par les deux factions, qui sembloient toujours prêtes à en venir aux mains pour obtenir la préférence, Paléologue hésita encore avant de quitter son palais & de tenter cette dangereuse entreprise. Il se rapeloit les conseils de son père, & le bon sens devoit lui indiquer que les Latins, qui ne

(45) Condolmieri, neveu & Amiral du Pape, déclare expressément, *ὁτι ὁρισμον εχει παρα του Παπα ἱνα π*[illegible]*σῃ ὁπου αν ευρῃ τα κατεργα της Συνοδου, καὶ ει δυνηθῃ* [illegible]*δυσῃ καὶ αφανισῃ*. Les Pères du Synode donnèrent des ordres moins sévères à leurs Marins, & les deux partis tâchèrent de cacher aux Grecs cette animosité, jusqu'aux moment où les deux escadres se rencontreroient.

pouvoient pas s'accorder entre eux, étoient peu capables de concilier une contestation étrangère. Sigismond essaya de le détourner de son voyage. On ne pouvoit pas le soupçonner de partialité, puisqu'il adhéroit au Concile ; & le Prince Grec étoit d'autant plus disposé à suivre ses conseils, qu'il avoit l'étrange espérance d'obtenir la nomination du Prince Allemand pour succéder à son Empire (46). Le Sultan des Turcs étoit encore un Conseiller qui ne méritoit pas sa confiance, mais qu'il craignoit d'offenser. Amurath ne comprenoit rien aux querelles théologiques. Mais il redoutoit l'union des Chrétiens, & il offrit d'ouvrir ses trésors aux besoins de Paléologue, en déclarant toutefois avec générosité que Constantiple seroit inviolablement respectée durant

(46) Syropulus parle des espérances de Paléologue (p. 36) & du dernier avis de Sigismond (p. 57). L'Empereur Grec apprit à Corfou la mort de son ami, & il seroit retourné à Constantinople s'il en eût été instruit plus tôt (p. 79).

l'absence de son Souverain (47). De magnifiques présens, & des promesses encore plus brillantes décidèrent le Prince Grec. Il vouloit peut-être s'éloigner pour quelque temps du malheur & des dangers. Après s'être débarrassé des Députés du Concile par une réponse ambiguë, il annonça la résolution de s'embarquer sur les galères du Pape. Le grand âge du Patriarche Joseph le rendoit plus susceptible de crainte que d'espoir : effrayé des dangers qu'il alloit courir sur l'Océan, le Pontife observa que dans un pays étranger sa foible voix & celle d'une trentaine de ses Prélats, se feroient difficilement entendre au milieu de la multitude des Latins. Il céda cependant à la volonté de

(47) Phranzes lui-même, quoique par des motifs différens, étoit de l'avis d'Amurath (l. II, c. 13). *Utinam ne Synodus ista unquam fuisset, si tantas offensiones & detrimenta paritura erat.* Syropulus parle aussi (p. 58) de l'ambassade ottomane. Amurath tint religieusement sa parole. Il menaça peut-être (p. 125 — 219), mais il ne se permit aucune hostilité contre la ville.

Paléologue, à la flatteuse assurance qu'on l'écouteroit comme l'oracle des Nations, & au désir secret d'apprendre de son frère de l'Occident à rendre l'Eglise indépendante des Souverains (48). Les cinq Porte-croix ou Dignitaires de Sainte-Sophie furent contraints de l'accompagner; & l'un d'eux, le Grand-Ecclésiarque ou Prédicateur, Sylvestre Syropulus (49), a composé (50) une Histoire curieuse de

(48) Le Lecteur rira peut-être de l'ingénuité avec laquelle il fit part de cette espérance à ses Favoris : τοιαυτην πληροφοριαν σχησειν ηλπιζε ϗ δια τȣ Παπα εθαρρει ελευθερωσαι την εκκλησιαν απο της αποτεθεισης αυτȣ δȣλειας παρα τȣ βασιλεως (p. 92); mais il lui auroit été difficile de pratiquer les leçons de Grégoire VII.

(49) Le nom chrétien de Sylvestre est tiré du Calendrier latin. En grec moderne πȣλος s'ajoute à la fin d'un mot pour exprimer un diminutif; & aucun des argumens de l'Editeur Creyghton ne peut l'autoriser à substituer *Sguro*pulas (Sguros, fuscus) au Syropulus de son propre manuscrit, dont le nom est signé par lui-même dans les actes du Concile de Florence. Pourquoi l'Auteur ne seroit-il pas d'extraction syrienne ?

(50) D'après la conclusion de cette Histoire, j'en fixerois la date dans l'année 1444, quatre ans après le Synode. Lorsque le Grand-Ecclésiarque abdiqua son office (Sect. XII, p. 330 — 350), le temps & la retraite avoient calmé ses

la *fausse* union (51). Parmi les Membres du Clergé qui obéirent malgré eux aux ordres de l'Empereur & du Patriarche, on trouve dans une liste choisie de vingt Prélats, les Métropolitains d'Héraclée, Cysique, Nicée, Nicomédie, Ephèse & Trébizonde, & deux nouveaux Evêques, Marc & Bessarion, que la confiance en leur éloquence & leur mérite personnel avoit fait élever à l'Episcopat. On nomma quelques Moines & quelques Philosophes pour donner plus d'éclat à l'érudition & à la sainteté de l'Eglise grecque, & une troupe de Chanteurs & de Musiciens pour

passions ; & Syropulus, quoique souvent partial, n'est jamais emporté.

(51) *Vera Historia unionis non vera inter Græcos & Latinos* (*Hagæ Comitis*, 1660, in-fol.). Robert Creyghton, Chapelain de Charles II, durant son exil, la publia le premier avec une traduction libre & fleurie. Le titre polémique est sûrement de l'invention de l'Editeur, puisque le commencement de l'Ouvrage manque. On peut classer Syropulus parmi les meilleurs Ecrivains de Byzance, pour le mérite de la narration & même du style ; mais il est exclus des collections orthodoxes des Conciles.

le ſervice de la chapelle impériale. Les Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem envoyèrent des Députés, ou on leur en ſuppoſa; le Primat de Ruſſie repréſentoit une Egliſe nationale; & les Grecs pouvoient le diſputer aux Latins pour l'étendue ſpirituelle de leur Empire. On expoſa les précieux vaſes de Sainte-Sophie aux dangers de la mer, afin que le Patriarche pût officier avec la pompe ordinaire; & l'Empereur employa tout l'or qu'il put raſſembler à décorer ſon char & ſon lit d'ornemens maſſifs (52). Mais tandis que les Grecs tâchoient de ſoutenir l'extérieur de leur ancienne magnificence, ils ſe diſputoient le partage des quinze mille ducats que le Pape leur avoit donnés pour aumône préliminaire. Lorſque

(52) Syropulus (p. 63) exprime uniment ſon intention: *ἵν' οὕτω πομπάων ἐν Ἰταλοῖς μέγας βασιλεὺς παρ' ἐκείνων νομίζοιτο*; & la traduction latine de Creyghton préſente un exemple de ſes brillantes paraphraſes. *Ut pompâ circumductus noſter Imperator Italiæ, populis aliquis deauratus Jupiter crederetur, aut Crœſus ex opulentâ Lydiâ.*

tous les préparatifs furent terminés, Paléologue, ſuivi d'un train nombreux, accompagné de ſon frère Démétrius & des premiers perſonnages de l'Etat & de l'Egliſe, s'embarqua ſur les huit galères du Pape, cingla par le détroit de Gallipoli dans l'Archipel, & paſſa dans le golfe Adriatique (53).

Son entrée triomphale à Veniſe, 9 Février 1438.

Après une longue & fatigante navigation de ſoixante-dix-ſept jours, l'eſcadre jeta l'ancre devant Veniſe, & la magnificence de la réception atteſta la puiſſance de cette République. Au faîte de la grandeur & de la proſpérité, Auguſte, Souverain du Monde, n'avoit jamais exigé de ſes Sujets les honneurs que les Vénitiens indépendans prodiguèrent à ſon foible ſucceſſeur. Du haut

(53) Sans m'aſſervir à citer Syropulus pour chaque fait particulier, j'obſerverai que la navigation des Grecs, depuis Conſtantinople juſqu'à Veniſe & Ferrare, ſe trouve dans ſa quatrième ſection (p. 67 — 100), & que cet Hiſtorien a le rare talent de mettre chaque ſcène ſous les yeux de ſon Lecteur.

d'un trône placé sur la poupe de son vaisseau, Paléologue reçut la visite, ou, pour parler à la grecque, reçut les adorations du Doge & des Sénateurs (54). Ils montoient le Bucentaure suivi de douze puissantes galères : la mer étoit couverte de magnifiques gondoles ; l'air retentissoit d'acclamations ; la soie & l'or étinceloient sur les vaisseaux & sur les vêtemens des Matelots ; & tous les emblêmes présentoient les aigles romaines unies aux lions de Saint Marc. Cette procession brillante remonta le grand canal & passa sous le pont de Rialto. Les Orientaux contemploient avec admiration les palais, les églises & l'immense population d'une ville qui sembloit flotter

(54) Durant la tenue du Synode, Phranzes étoit dans le Péloponnèse ; mais le despote Démétrius lui fit un récit exact de la manière honorable dont l'Empereur & le Patriarche furent accueillis à Venise & à Ferrare (Dux... sedentem Imperatorem *adorat*). Les Latins s'expriment d'une manière plus vague (l. II, c. 14, 15, 16).

sur

sur les vagues (55). Mais ils soupirèrent en appercevant les dépouilles & les trophées du sac de Constantinople. Après avoir séjourné quinze jours à Venise, Paléologue continua sa route alternativement par terre & par eau jusqu'à Ferrare. La politique du Vatican l'emporta dans cette occasion sur sa vanité, & le Prince Grec reçut tous les honneurs dus à l'Empereur de l'Orient. Il fit son entrée sur un cheval noir, mais on conduisoit devant lui un superbe cheval blanc dont le harnois étoit décoré d'aigles en broderie d'or. Il marcha couvert d'un dais soutenu par les Princes de la Maison d'Est, les fils ou les parens de Nicolas, Marquis de la ville, & Souverain plus

A Ferrare, le 28 Février.

(55) La surprise qu'éprouvèrent le Prince Grec & un Ambassadeur de France à la vue de Venise (Mém. de Philippe de Comines, l. VII, c. 18), prouvent incontestablement qu'elle étoit dans le quatorzième siècle la première & la plus belle ville du Monde chrétien. Relativement aux dépouilles de Constantinople que les Grecs y apperçurent avec douleur, voyez Syropulus (p. 87).

puissant que Paléologue (56). Le Prince Grec ne descendit de cheval qu'au pied de l'escalier; le Pape s'avança jusqu'à la porte de son appartement, releva le Prince au moment où il fléchissoit le genou, & après l'avoir embrassé paternellement, le conduisit à un siége placé à sa gauche. Le Patriarche Grec ne voulut point descendre de sa galère avant d'être convenu d'un cérémonial qui mît une apparence d'égalité entre l'Evêque de Rome & celui de Constantinople; celui-ci reçut du premier un embrassement fraternel, & tous les Ecclésiastiques Grecs refusèrent de baiser les pieds du Pontife Romain. A l'ouverture du Synode, les Chefs ecclésiastiques & temporels voulurent occuper le centre ou la place d'honneur; & Eugène n'éluda l'ancien cérémonial de

(56) Nicolas III, de la Maison d'Est, régna quarante-huit ans (A. D. 1393 — 1441); il posséda Ferrare, Modène, Reggio, Parme, Rovigo & Commachio. Voyez sa Vie dans Muratori (Antichita Estense, t. II, p. 159 — 201).

Constantin & de Marcien, qu'en alléguant que ses prédécesseurs ne s'étoient trouvés en personne ni à Nicée ni à Chalcédoine. Après de longs débats, on convint que les deux Nations occuperoient les deux côtés de l'église, que la chaire de Saint Pierre seroit élevée à la tête du premier rang des Latins, & que le trône de l'Empereur Grec à la tête de son Clergé, seroit à la même hauteur, en face de la seconde place ou du siége vacant de l'Empereur d'Occident (57).

Mais dès que les réjouissances & les formalités firent place à des discussions sérieuses, les Grecs, mécontens du Pape & d'eux-mêmes, se repentirent de leur

Concile des Grecs & des Latins à Ferrare, le 8 Octobre, A. D. 1438, & à Florence, le 6 Juillet, A. D. 1439.

(57) Le Peuple des villes latines rit beaucoup des vêtemens des Grecs, de leurs longues robes, de leurs manches & de leur barbe. L'Empereur n'étoit distingué que par la couleur pourpre & son diadême ou une tiare, dont la pointe étoit ornée d'un magnifique diamant (Hody de Græcis illustribus, p. 31) : un autre Spectateur convient cependant que la mode grecque étoit piu grave e piu degna que l'italienne (Vespasiano, in Vit. Eugen. IV. Muratori, t. xxv, p. 261).

imprudent voyage. Les émissaires d'Eugène l'avoient représenté à Constantinople comme au faîte de la prospérité, environné des Princes & des Prélats de l'Europe, qui obéissoient à sa voix & se sacrifieroient pour le défendre. L'assemblée peu nombreuse du Concile de Ferrare dissipa l'illusion. Les Latins ouvrirent la première session avec cinq Archevêques, dix-huit Evêques & dix Abbés, dont le plus grand nombre étoient Sujets ou compatriotes du Pontife Italien. Excepté le Duc de Bourgogne, aucun des Souverains de l'Occident ne daigna paroître ou envoyer des Ambassadeurs; & il n'étoit pas possible de supprimer les actes judiciaires de Basle contre la personne & la dignité d'Eugène, qui se terminèrent par une nouvelle élection. Dans ces circonstances, Paléologue demanda & obtint un délai, dans l'espérance de tirer quelque avantage temporel de sa démarche, & l'on remit à six mois la seconde session. L'Empereur, suivi d'une

troupe de Favoris & de Janiſſaires, paſſa l'été dans un monaſtère ſitué agréablement, à ſix milles de Ferrare. Oubliant dans les plaiſirs de la chaſſe les querelles de l'Egliſe & les calamités de l'Etat, il s'occupa plus de détruire le gibier que d'écouter les juſtes plaintes du Marquis & des Laboureurs (58), tandis que ſes malheureux Grecs ſouffroient tous les maux de l'exil & de la pauvreté. On avoit accordé à chaque étranger une ſomme de trois ou quatre florins d'or par mois; & quoique la ſomme entière ne montât pas à plus de ſept cents florins, l'indigence ou la politique du Vatican laiſſoit toujours beaucoup d'arrérages en ar-

(58) Pour les chaſſes de l'Empereur, voyez Syropulus (p. 143, 143 — 191). Le Pape lui avoit envoyé onze mauvais faucons, & il acheta un excellent coureur qui venoit de Ruſſie. On ſera peut-être ſurpris de trouver le nom de Janiſſaires, mais les Grecs adoptèrent ce nom des Ottomans ſans en imiter l'inſtitution, & on fit ſouvent uſage de ce nom dans le dernier ſiècle de l'Empire Grec.

rière (59). Ils désiroient presque tous abréger leur séjour & leur misère ; mais un triple obstacle s'opposoit à leur fuite. On ne souffroit pas qu'ils sortissent de Ferrare sans un passe-port de leurs supérieurs ; les Vénitiens avoient promis d'arrêter & de renvoyer les fugitifs ; & en arrivant à Constantinople ils ne pouvoient échapper à l'excommunication, aux amendes, & à une sentence qui condamnoit, même les Ecclésiastiques, à être dépouillés nus & fouettés publiquement (60). La faim

---

(59) Les Grecs obtinrent, après beaucoup de difficultés, qu'au lieu de provisions on leur feroit une distribution d'argent. On donna quatre florins par mois aux personnes d'un rang honorable, & trois florins pour chaque Domestique. L'Empereur en reçut trente-quatre, le Patriarche vingt-neuf, & le Prince Démétrius vingt-quatre. La paye entière du premier mois ne monta qu'à six cents quatre-vingt-onze florins. Cette somme annonce que le nombre total des Grecs n'excédoit pas deux cents (Syropulus, p. 104, 105). Au mois d'Octobre 1438, on devoit les arrérages de quatre mois ; on en devoit encore trois mois en Avril 1439, & cinq & demi dans le mois de Juillet, à l'époque de l'union (p. 172 — 225 — 271).

(60) Syropulus (p. 141, 142 — 204 — 221) dé-

plus que les argumens décida les Grecs à ouvrir la première conférence; & ce ne fut qu'avec une répugnance extrême qu'ils consentirent à suivre le Synode à Florence. Mais la peste déclarée à Ferrare, rendit cette nouvelle translation inévitable; on soupçonnoit la fidélité du Marquis; les troupes du Duc de Milan approchoient de la ville; & comme elles occupoient la Romagne, ce ne fut pas sans peine & sans danger que le Pape, l'Empereur & les Prélats firent leur chemin à travers les sentiers peu fréquentés de l'Apennin (61).

Mais la politique & le temps surmontèrent tous ces obstacles. La violence

plore l'esclavage des Grecs, qu'on retenoit de force en Italie, & déclame violemment contre la tyrannie de l'Empereur & du Patriarche.

(61) On trouve une Relation claire & exacte des guerres d'Italie, dans le quatrième volume des Annales de Muratori. Il paroît que Syropulus a exagéré les craintes & la précipitation du Pape, dans sa retraite de Ferrare à Florence. Les actes prouvent qu'elle fut assez tranquille & en quelque façon volontaire.

des Pères de Basle contribuoit aux succès d'Eugène. Les Nations de l'Europe détestoient le schisme, & rejetèrent l'élection de Félix V, qui fut successivement Duc de Savoie, Hermite & Pape. Les plus puissans des Princes se rapprochèrent de son rival, & passèrent insensiblement de la neutralité à un attachement sincère. Les Légats & quelques Membres respectables désertèrent vers les Romains, qui virent augmenter chaque jour leur nombre & ramener l'opinion publique. Il ne restoit aux Pères de Basle que trente-neuf Evêques & trois cents membres du Clergé inférieur (62); tandis que les Latins de Florence réunissoient à la personne du Pape huit Cardinaux, deux Patriarches, huit Archevêques, cinquante-deux Evê-

(62) Syropulus compte sept cents Prélats dans le Concile de Basle; mais l'erreur est palpable & peut-être volontaire. Les Ecclésiastiques de toutes les classes qui furent présens à ce Concile, & tous les Prélats absens qui adhéroient expressément ou tacitement à ses décrets, n'auroient pas suffi pour composer ce nombre.

ques & quarante-cinq Abbés ou Chefs d'Ordres religieux. Les travaux de neuf mois & les débats de vingt-cinq sessions opérèrent enfin la réunion des Grecs. Les deux Eglises agitèrent quatre questions principales; 1°. l'usage du pain azyme dans la communion; 2°. la nature du Purgatoire; 3°. la suprématie du Pape; 4°. la procession simple ou double du Saint-Esprit. La cause des deux Nations fut discutée par dix habiles Théologiens. Le Cardinal Julien employa son éloquence inépuisable en faveur des Latins, & les Grecs eurent pour principaux champions, Marc d'Ephèse & Bessarion de Nicée. Nous ne passerons point sous silence une observation qui fait honneur aux progrès de la raison humaine. On traita la première de ces questions comme un point peu important qui pouvoit varier sans conséquence selon l'opinion des temps ou des Nations. Quant à la seconde, les deux partis convinrent qu'il devoit y avoir un état intermédiaire de

purification pour les péchés véniels des Justes, & que la nature de cette purification étoit un mystère dont chacun des Disputans seroit instruit dans peu d'années. La suprématie du Pape paroissoit plus importante & plus contestable ; cependant les Orientaux avoient toujours reconnu l'Evêque de Rome pour le premier des cinq Patriarches ; les Latins admirent qu'il ne devoit exercer sa jurisdiction que conformément aux saints Canons ; condescendance vague qui pouvoit se définir ou s'éluder selon les circonstances. La procession du Saint-Esprit, du Père seul, ou du Père & du Fils, étoit un article de Foi plus profondément enraciné dans l'opinion des hommes. Dans les sessions de Ferrare & de Florence, on divisa l'addition latine de *filioque* en deux questions ; 1°. si elle étoit légale ; 2°. si elle étoit orthodoxe. Il seroit peut-être déplacé de me vanter ici de mon impartialité, mais il me semhle que les Grecs avoient en leur faveur un argu-

ment victorieux dans la défense que fit le Concile de Chalcédoine d'ajouter aucun article, quel qu'il fût, au symbole de Nicée, ou plutôt de Constantinople (63). Dans les affaires de ce Monde, il n'est pas aisé de concevoir qu'une assemblée de Législateurs puisse lier les mains à des successeurs revêtus de la même autorité; mais une décision dictée par l'inspiration divine, doit être vraie & immuable; l'avis d'un Evêque ou d'un Synode provincial ne peut pas prévaloir contre le jugement universel de l'Eglise catholique. Quant au fond de la doctrine, la dispute paroissoit interminable; la procession d'un Dieu confond l'intelligence humaine : on ne trouvoit rien dans l'Evangile qui pût résoudre cette question; les textes des Pères pouvoient avoir été

(63) Les Grecs opposés à l'union, dédaignèrent d'employer cet argument. Syropulus (p. 178 — 193 — 195 — 202). Les Latins n'eurent point honte de produire un vieux Mf. du second Concile de Nicée, dans lequel on avoit ajouté le *filioque* au symbole (p. 173),

ſacrifiés par ſupercherie, ou embrouillés par des argumens captieux ; & les Grecs ne connoiſſoient ni les écrits des Saints Latins, ni leurs caractères (64). Nous pouvons du moins aſſurer que les argumens des deux partis parurent impuiſſans à leurs adverſaires. La raiſon peut éclairer le préjugé, une attention ſoutenue peut rectifier l'erreur du premier coup-d'œil, lorſque l'objet eſt à notre portée ; mais les Evêques & les Moines avoient appris dès leur enfance à répéter une formule de mots myſtérieux. Ils crurent que leur honneur national & perſonnel dépendoit de la répétition des mêmes mots ; & l'aigreur d'une diſpute publique acheva de les rendre intraitables.

Négociations avec les Grecs.

Tandis qu'ils ſe perdoient dans un labyrinthe d'argumens obſcurs, le Pape & l'Empereur déſiroient également une ap-

(64) Ὡς εγω (dit un Grec célèbre) οταν εις ναον εισελθω Λατινων ου προσκυνω τινα των εκεισε ἁγιων, επει ουδε γνωριζω τινα (Syropulus, p. 109). Voyez l'embarras des Grecs (p. 217, 218 — 252, 253 — 273).

parence d'union qui pouvoit ſeule remplir le but de leur entrevue; l'obſtination ne réſiſta point à des négociations perſonnelles & ſecrètes. Le Patriarche Joſeph avoit ſuccombé ſous le poids de l'âge & des infirmités; l'eſpoir d'occuper ſa place tentoit l'ambition du Clergé, & il ſe laiſſa entraîner par l'exemple des Archevêques de Ruſſie & de Nicée, Iſidore & Beſſarion, dont la ſoumiſſion obtint promptement la dignité de Cardinal. Dans les premiers débats, Beſſarion s'étoit montré le plus zélé champion de l'Egliſe grecque; & malgré les invectives de ſes compatriotes (65), il préſenta, ſi l'on peut en croire l'Hiſtoire eccléſiaſtique, l'exemple rare d'un patriote qui obtint les faveurs de la Cour autant par ſa réſiſtance que par ſa ſoumiſſion. Aidé de ſes deux coadjuteurs

(65) Voyez la diſpute polie de Marc d'Ephèſe & de Beſſarion, dans Syropûlus (p. 257), qui ne diſſimule jamais les vices de ſes compatriotes, & rend un hommage impartial aux vertus des Latins.

spirituels, l'Empereur séduisit le plus grand nombre des Evêques, qui cédèrent successivement à l'exemple ou à l'autorité. Prisonniers chez les Latins, & dépouillés de leurs revenus par les Turcs, les Prélats Grecs éprouvèrent bientôt la plus affreuse indigence (66) : ils dépendoient pour leur retour, des vaisseaux de Venise & de la générosité du Pape; & leur situation étoit si pressante, qu'il suffisoit pour les gagner de leur offrir le payement des arrérages de leur solde, d'une dette légitime & exigible (67). Le secours que le danger de

(66) Relativement à l'indigence des Grecs & de leurs Evêques, voyez un passage de Ducas, chap. 31. Un de ces Prélats possédoit pour tout bien trois vieilles robes, &c. Bessarion avoit gagné quarante florins d'or à enseigner pendant vingt & un ans dans son monastère; mais il en avoit dépensé vingt-huit dans son voyage du Péloponnèse, & le reste à Constantinople (Syropulus, p. 127).

(67) Syropulus prétend que les Grecs ne reçurent point d'argent avant d'avoir signé l'acte d'union (p. 283); il raconte cependant quelques circonstances suspectes; & l'Historien Ducas affirme qu'ils se laissèrent corrompre par des présens.

Conſtantinople exigeoit, peut excuſer en quelque façon leur diſſimulation ; mais on y ajouta de vives inquiétudes pour leur ſûreté perſonnelle, en inſinuant que les Hérétiques opiniâtres ſeroient abandonnés en Italie à la juſtice ou à la vengeance du Pontife Romain (68). Dans la première aſſemblée, vingt-quatre Membres de l'Egliſe grecque approuvèrent la formule de l'union, & il n'y eut que douze oppoſans. Les règles de l'ancienne diſcipline excluoient les cinq Porte-croix de Sainte-Sophie, qui pouvoient prétendre à remplacer le Patriarche ; leur droit de voter fut tranſmis à des Moines dont on attendoit plus de complaiſance, & le Monarque obtint des ſuffrages preſque unanimes. Deux fidèles patriotes osèrent ſeuls déclarer leurs ſentimens perſonnels & ceux de la Nation.

(68) Les Grecs annoncent douloureuſement leurs craintes d'un exil ou d'un eſclavage perpétuel, dont l'Empereur ne ceſſoit de les menacer (p. 260).

Démétrius, frère de l'Empereur, évita le ſpectacle de cette union illuſoire en ſe retirant à Veniſe, & Marc d'Ephèse, confondant peut-être le ſentiment de ſa conſcience avec celui de ſon orgueil, traita les Latins de Schiſmatiques, rejeta leur communion, & ſe déclara hautement le champion de l'Egliſe grecque & orthodoxe (69). On eſſaya de rédiger le traité d'union en termes qui puſſent ſatisfaire les Latins ſans trop humilier les Grecs; mais en peſant les mots & les ſyllabes, on laiſſa cependant un peu incliner la balance en faveur du Vatican. On convint que le Saint-Eſprit procède du Père & du Fils comme d'un principe & d'une ſubſtance, qu'il procède du Fils étant de la même nature & de la même ſubſtance, & qu'il procède du Père &

(69) Syropulus (p. 265, 266) introduit aſſez plaiſamment ſur la ſcène un autre oppoſant; le chien favori de Paléologue aboya continuellement durant la lecture du traité d'union. On employa inutilement les careſſes & les coups de fouet pour le faire taire.

du

du Fils par une ſpiration & une production. Le Lecteur comprendra plus facilement les articles du traité préliminaire. Eugène s'engageoit vis-à-vis des Grecs à payer tous les frais de leur retour; à entretenir dans tous les temps deux galères & trois cents Soldats pour la défenſe de Conſtantinople ; à fournir dix galères pour un an, ou vingt pour ſix mois, lorſque les circonſtances l'exigeroient ; à ſolliciter dans une occaſion preſſante les ſecours des Princes de l'Europe, & à faire mouiller dans le port de Byzance tous les vaiſſeaux qui transporteroient des Pélerins à Jéruſalem.

Dans la même année, & preſque le même jour, on dépoſoit Eugène à Baſle, tandis qu'il terminoit à Florence la réunion des Grecs avec les Latins. Le premier de ces Synodes, que le Pontife Romain appeloit à la vérité une aſſemblée de Démons, le déclara coupable de ſimonie, de parjure, de tyrannie, d'héréſie

Eugène eſt dépoſé à Baſle, le 25 Juin 1438.

& de schisme (70), incorrigible de ses vices & indigne de tenir aucun rang dans l'Ordre ecclésiastique. Le second, au contraire, le révéroit comme le Vicaire légitime de Jésus-Christ, dont la piété & les vertus avoient réuni les Catholiques de l'Orient & de l'Occident après une séparation de six siècles. L'acte d'union fut signé par le Pape, l'Empereur & les principaux Membres des deux Eglises, sans excepter même ceux qu'on avoit exclus, comme Syropulus (71), du droit de donner leur suffrage. Deux copies sembloient suffire, l'une pour l'Orient, & l'autre pour l'Occident; mais

Réunion des Grecs avec les Latins, le 6 Juillet 1438.

(70) Les Vies des Papes, recueillies par Muratori (t. III, part. II, t. XXV), représentent Eugène IV comme un Pontife de mœurs pures & même exemplaires. Sa situation difficile, & le grand nombre d'ennemis qui guettoient ses actions, étoient un motif, & sont un garant de sa circonspection.

(71) Syropulus crut qu'il étoit moins honteux d'assister à la cérémonie de l'union que d'en signer l'acte; mais il fut obligé de faire l'un & l'autre, & donne l'obéissance due à l'Empereur pour son excuse (p. 290 — 292).

Eugène en fit transcrire & signer quatre, afin de multiplier les monumens de sa victoire (72). A l'époque mémorable du six de Juillet, les successeurs de Saint Pierre & de Constantin montèrent sur leurs trônes en présence des deux Nations assemblées dans la cathédrale de Florence. Leurs Représentans, le Cardinal Julien, & Bessarion, Archevêque de Nicée, parurent dans la chaire, & après avoir lu à haute voix l'acte d'union, chacun dans sa Langue nationale, ils se donnèrent publiquement le baiser de paix & de réconciliation. Le Pape & son Clergé officièrent conformément à la Li-

(72) Il n'existe plus aujourd'hui aucun de ces actes originaux de l'union. Des dix Mſ. dont on en conserve cinq à Rome, & les autres à Florence, Bologne, Venise, Paris & Londres, neuf ont subi l'examen d'un Critique habile; M. de Bréquigni les rejette à raison de la différence des signatures grecques & des fautes dans l'écriture. On en peut cependant regarder quelques-uns comme des copies authentiques qui furent signées à Florence avant le 26 d'Août, époque à laquelle le Pape & l'Empereur se séparèrent (Mém. de l'Acad. des Inscript. t. XLIII, p. 287 — 311).

turgie romaine ; on chanta le symbole avec l'addition du *filioque*. Les Grecs déguisèrent assez gauchement leur approbation, en prétextant qu'ils n'avoient pas compris des sons mélodieux mais (73) mal articulés ; & les Latins refusèrent avec fermeté d'admettre aucune des cérémonies orientales. L'Empereur & son Clergé n'oublièrent pas cependant tout-à-fait l'honneur national. Ils ratifièrent le traité volontairement, sous la clause tacite qu'on n'entreprendroit point de rien innover dans leur symbole ou leurs cérémonies ; ils ménagèrent & respectèrent la généreuse fermeté de Marc d'Ephèse, & refusèrent, après la mort de Joseph, de procéder à l'élection d'un nouveau Patriarche ailleurs que dans la cathédrale de Sainte-Sophie. Eugène surpassa ses promesses & leurs espérances par la libéralité de ses récompenses générales &

(73) Ἡμῖν δὲ ὡς ἄσημοι ἐδόκουν φωναί (Syropulus, p. 297).

particulières. Les Grecs s'en retournèrent par Ferrare & Venise avec moins de pompe & plus de modestie. J'instruirai mon Lecteur, dans le chapitre (74) suivant, de la réception qu'on leur fit à Constantinople. Le succès de la première entreprise encouragea Eugène à renouveler cette scène édifiante ; les Députés des Arméniens & des Maronites, les Jacobites d'Egypte & de Syrie, les Nestoriens & les Ethiopiens, successivement admis à baiser les pieds du Pape, annoncèrent l'obéissance & l'orthodoxie de l'Orient. Leurs Ambassadeurs inconnus chez les Nations qu'ils prétendoient représenter (75), répandirent dans l'Occident la pieuse renommée d'Eugène, & des clameurs

Lent retour à Constantinople, A. D. 1440, 1 Février.

(74) En retournant à Constantinople, les Grecs conversèrent à Bologne avec les Ambassadeurs d'Angleterre, & se moquèrent de l'union prétendue de Florence (Syropulus, p. 307).

(75) La conversion des Nestoriens & des Jacobites, &c. est peu probable, puisque j'ai inutilement feuilleté, pour en trouver des traces, la Bibliothèque orientale d'Assemannus, fidèle esclave du Vatican.

adroites accusèrent les Schismatiques de la Suisse d'être les seuls opposans à la parfaite union du Monde chrétien. Ils se lassèrent enfin de leurs efforts inutiles. Le Concile de Basle se sépara, & Félix renonçant à la tiare, retourna dévotement dans son délicieux hermitage de Ripaille (76). Des actes de concessions mutuelles établirent la paix générale : on oublia les projets de réforme; les Papes continuèrent à exercer la suprématie spirituelle & à en abuser, & les élections de Rome ne furent troublées depuis par aucune contestation (77).

Paix définitive de l'Eglise, A. D. 1449.

---

(76) Ripaille est situé près Thonon dans la Savoie, au midi du lac de Genève. C'est aujourd'hui une chartreuse. Æneas Sylvius & les Pères de Basle prodiguent des louanges à la vie austère du Duc Hermite; mais le proverbe italien atteste que le public n'adopta pas leur opinion. Ce proverbe a passé dans la Langue françoise, & l'on dit encore *faire ripailles*. V. Adisson, Voyage d'Italie.

(77) Relativement aux Conciles de Basle, Ferrare & Florence, j'ai consulté les actes originaux qui forment les dix-sept & dix-huitième volumes de l'Edit. de Venise, & sont terminés par l'Histoire d'Augustin Patrice, Italien

Les voyages consécutifs de trois Empereurs, ne leur produisirent pas de grands avantages dans ce Monde ni peut-être dans l'autre; mais les suites en furent heureuses. Ils portèrent l'érudition grecque en Italie, d'où elle se répandit chez toutes les Nations de l'Occident & du Nord. Dans l'esclavage abject où les Sujets de Paléologue étoient réduits, ils possédoient seuls la clef des trésors de l'antiquité. Leur Langue riche, énergique & harmonieuse donnoit une ame aux objets des sens, & un corps aux abstractions de la Philosophie. Depuis que les Barbares, après avoir forcé les barrières de la monarchie, s'étoient répandus jusque dans la capitale, ils avoient corrompu la pureté du dialecte, & il fallut le secours d'un copieux glossaire pour

Etat de la Langue grecque à Constantinople, A.D. 1300-1453.

---

du quinzième siècle. Dupin les a rédigés & abrégés (Bibliot. Ecclésiast. t. XII); & le Continuateur de Fleury (t. XXII), le respect de l'Eglise gallicane pour les deux partis, les a contenus dans une circonspection qui les rend presque ridicules.

interpréter une multitude de mots tirés des Langues arabe, turque, sclavonienne, latine ou françoise(78). Mais cette pureté se soutenoit à la Cour, & on l'enseignoit encore dans les colléges. Un savant Italien (79) qui résida long-temps à Constantinople, où il avoit contracté une alliance (80) honorable, environ trente ans

---

(78) Meursius, dans son premier Essai, rassembla trois mille six cents mots *Græco-barbares*; il en ajouta mille huit cents dans une seconde Edition, & laissa cependant encore beaucoup à faire à Portius, Ducange, Fabrotti, &c. (Fabric. Bibliot. Græc. t. x, p. 101, &c.). On trouve des mots persans dans Xenophon, & des mots latins dans Plutarque : tel est l'effet inévitable du commerce & de la guerre. Mais cet alliage n'altéra point le fond de la Langue.

(79) François Philelphe étoit un Sophiste ou Philosophe vain, avide & turbulent. Lancelot a composé sa Vie (Mém. de l'Acad. des Inscript. t. x, p. 691 — 751), & Tiraboschi (Istoria della Letteratura Italiana, t. VII, p. 282 — 294), en grande partie d'après ses propres Lettres. Ses Ouvrages sérieux & ceux de ses contemporains sont publiés; mais leurs Epîtres familières peignent encore les hommes & les temps.

(80) Il épousa & avoit peut-être séduit la fille de Jean, petite-fille de Manuel Chrysoloras. Elle étoit jeune,

avant la conquête des Turcs, nous a laissé une description du langage des Grecs, embellie peut-être par sa partialité. » La » Langue vulgaire, dit Philelphe (81), » a été corrompue par le Peuple & la » multitude de Marchands ou d'étrangers » qui arrivent tous les jours à Constan- » tinople & commercent avec les ha- » bitans. C'est des disciples de cette mi- » sérable école que les Latins ont reçu » les traductions plates & obscures de » Platon & d'Aristote. Mais nous ne

---

riche & belle, & d'une famille noble alliée à celle des Doria de Gênes, & aux Empereurs de Constantinople.

(81) *Græci quibus lingua depravata non sit... ita loquuntur vulgo hâc etiam tempestate ut Aristophanes comicus, aut Euripides tragicus, ut Oratores omnes ut Historiographi ut Philosophi... litterati autem homines & doctius & emendatius... Nam viri aulici veterem sermonis dignitatem atque elegantiam retinebant in primisque ipsæ nobiles mulieres; quibus cum nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus ille ac purus Græcorum sermo servabatur intactus* (Philelp. Epist. ad ann. 1451, apud Hodium, p. 188; 189). Il observe dans un autre passage, *uxor illa mea Theodora locutione erat admodum moderatâ & suavi & maxime Atticâ.*

» nous attachons qu'aux Grecs, qui mé-
» ritent d'être imités, parce qu'ils ont
» échappé à la contagion. On retrouve
» dans leurs conversations familières la
» Langue d'Aristophane & d'Euripide,
» des Philosophes & des Historiens d'A-
» thènes; & le style de leurs écrits est
» encore plus pur & plus correct. Ceux
» qui sont attachés à la Cour par leur
» place & leur naissance, conservent
» toute l'élégance & la pureté des An-
» ciens; on retrouve toutes les graces
» & la naïveté du langage chez les nobles
» matrones, qui n'ont aucune communi-
» cation avec les étrangers, ni même
» avec leurs concitoyens. Elles paroissent
» rarement dans les rues, & ne sortent
» de leurs maisons que sur la fin du jour,
» pour aller à l'église ou visiter leurs plus
» proches parens. Dans ces occasions,
» elles vont à cheval couvertes d'un voile,
» accompagnées de leurs maris & d'un
» nombre de domestiques (82).

(82) Philelphe fait aussi ridiculement remonter la ja-

Parmi les Grecs, un Clergé opulent & nombreux ſe dévouoit au ſervice des autels : les Moines & les Evêques ſe diſtinguèrent toujours par l'auſtérité de leurs mœurs, & ne ſe livrèrent jamais, comme les Eccléſiaſtiques Latins, aux plaiſirs bruyans du Monde & aux déſordres de la vie militaire. Après avoir perdu une partie de leur temps dans la diſcorde & l'oiſiveté du cloître, un petit nombre d'eſprits curieux ſe livroient avec ardeur à l'étude de l'érudition grecque ſacrée & profane. Les Eccléſiaſtiques préſidoient à l'éducation de la jeuneſſe ; les écoles d'éloquence & de philoſophie ſe perpétuèrent juſqu'à la chute de l'Empire ; & l'on peut affirmer que l'enceinte de Conſtantinople contenoit plus de ſciences & de livres qu'il n'y en avoit de répandus dans les vaſtes contrées de l'Occident (83).

---

louſie grecque ou orientale aux mœurs de l'ancienne Rome.

(83) Voyez l'état de la Littérature des treizième & qua-

Comparaison des Grecs avec les Latins.

Mais nous avons déjà observé que les Grecs étoient dans une situation languissante ou rétrograde, tandis que les Latins faisoient des progrès à pas de Géants. L'esprit de liberté inspira aux Peuples celui de l'émulation; & le plus petit des Etats d'Italie contenoit plus de population & d'industrie que l'Empire expirant de Byzance. En Europe, les dernières classes de la société s'étoient affranchies de la servitude féodale, & l'indépendance éveilla la curiosité, mère de toutes les sciences. La superstition avoit conservé une connoissance imparfaite de la Langue latine; des milliers d'Etudians peuploient les Universités répandues depuis Bologne jusqu'à Oxford (84); & leur ardeur mal

torzième siècles, dans les Œuvres du savant & judicieux Mosheim (Institut. Hist. Ecclésiast. p. 434 — 440 — 490 — 494).

(84) A la fin du quinzième siècle il existoit en Europe environ cinquante Universités, & plusieurs avoient été fondées avant l'année 1300. Elles étoient peuplées en raison de leur petit nombre. Bologne comptoit dix mille

dirigée pouvoit se tourner vers des objets plus intéressans & plus utiles. L'Italie fit les premiers pas dans la restauration des sciences, & Pétrarque a mérité, par ses leçons & son exemple, d'être considéré comme le premier qui en ralluma le flambeau. L'étude & l'imitation des Ecrivains de l'ancienne Rome produisit un style plus pur, des raisonnemens plus justes & des sentimens plus nobles. Les disciples de Virgile & de Cicéron s'approchèrent avec un empressement respectueux des grands Maîtres de la Grèce. Durant le sac de Constantinople, les François & même les Vénitiens avoient également détruit les ouvrages de Lysippe & d'Homère : un seul coup suffit pour anéantir irrévocablement les chef-d'œu-

Etudians, principalement de Jurisprudence. Dans l'année 1357, les Etudians d'Oxford diminuèrent de trente mille à six mille (Hist. de la Grande-Bretagne, par Henri, vol. IV, p. 478). Cependant ce reste étoit encore fort supérieur au nombre qui compose aujourd'hui cette Université.

vres de l'art ; mais une plume suffit pour renouveler ou multiplier les œuvres du génie, & ce fut à recueillir & à étudier ces copies immortelles, que Pétrarque exerça son intelligence & son activité. La conquête des Turcs hâta sans doute le départ des Muses, & nous ne pouvons pas nous défendre d'un mouvement de terreur en réfléchissant que les écoles & les bibliothèques de la Grèce auroient pu être détruites avant que l'Europe sortît de sa barbarie, & que les germes des sciences auroient péri avant que son sol fût suffisamment préparé pour leur culture.

Renaissance de l'érudition grecque en Italie.

Les plus savans Italiens du quinzième siècle attestent la renaissance de l'érudition grecque, ensevelie depuis plusieurs siècles dans l'oubli (85). On cite cepen-

(85) Les Ecrivains qui ont traité le plus à fond la restauration de la Langue grecque en Italie, sont le Docteur Henri Hody (de Græcis illustribus, Linguæ græcæ Litterarumque humaniorum Instauratoribus, Londini, 1742, grand in-octavo), & Tiraboschi (Istoria della

dant au delà des Alpes quelques hommes savans, qui, dans les siècles d'ignorance, se distinguèrent honorablement par la connoissance de la Langue grecque; & la vanité nationale n'a point négligé les louanges dues à ces exemples d'érudition extraordinaire. Sans examiner trop scrupuleusement leur mérite personnel, on est forcé d'avouer que leur science étoit sans motif & sans utilité; qu'ils pouvoient aisément satisfaire leur vanité & des contemporains ignorans; qu'il existoit chez eux très-peu de manuscrits écrits dans la Langue qu'ils avoient apprise miraculeusement, quoiqu'on ne l'enseignât dans aucune Université de l'Occident. Il en restoit quelques vestiges dans un coin de l'Italie, comme Langue vulgaire ou du moins comme Langue ecclésiastique (86).

Letteratura Italiana, t. v, p. 364 — 377, t. VII, p. 112 — 143). Le Professeur d'Oxford est un Savant laborieux, mais le Bibliothécaire de Modène jouit des avantages d'un Historien national & moderne.

(86) *In Calabria quæ olim magna Græcia dicebatur*

La première impression des colonies dorique & ionique n'étoit pas totalement effacée : les Eglises de la Calabre conservoient leur ancien attachement pour le trône de Constantinople, & les Moines de Saint-Basile faisoient encore leurs études au mont Athos & dans les écoles de l'Orient. Nous avons déjà cité comme Sectaire & comme Ambassadeur, le Moine Barlaam, qui ressuscita le premier au delà des Alpes la mémoire ou les écrits d'Homère (87). Pétrarque & Bocace (88) le représentent comme un homme de petite taille, mais étonnant par la profondeur de son génie & de son érudi-

Leçons de Barlaam, A. D. 1339.

coloniis Græcis repleta, remansit quædam linguæ veteris cognitio (Docteur Hody, p. 2). Si les Romains la firent disparoître, elle fut restaurée par les Moines de Saint Basile, qui possédoient sept couvens dans la seule ville de Rossano (Giannone Istoria di Napoli, t. 1, p. 520).

(87) *Li Barbari*, dit Pétrarque en parlant des Allemands & des François, *vix, non dicam libros sed nomen Homeri audierunt*. Peut-être le treizième étoit-il, à cet égard, moins heureux que celui de Charlemagne.

(88) Voyez le caractère de Barlaam, dans Bocace de Genealog. Deorum, l. xv, c. 6.

tion,

tion, qui avoit un discernement juste & rapide, mais une élocution lente & difficile. Ils attestent que dans le cours de plusieurs siècles, la Grèce ne produisit point son égal pour la connoissance de l'Histoire & de la Philosophie. Les Princes & les Docteurs de Constantinople reconnurent la supériorité de son mérite par leurs attestations. Il en existe encore une : l'Empereur Cantacuzène, le protecteur de ses adversaires, avoue que cet invincible Logicien (89) possédoit à fond Euclide, Aristote & Platon. A la Cour d'Avignon, il se lia d'intimité avec Pétrarque (90), le plus savant des Latins ; & le désir mutuel de s'instruire fut le motif de leur commerce littéraire. Le Toscan suivit avec ardeur l'étude de la Langue grecque ; malgré la sécheresse &

Etudes de Pétrarque, A. D. 1339—1374.

(89) Cantacuzène, l. II, c. 36.

(90) Relativement à l'intimité entre Pétrarque & Barlaam, & à leurs deux entrevues à Avignon en 1339, & à Naples en 1342 ; voyez les excellens Mémoires sur la Vie de Pétrarque, t. I, p. 406—410, t. 2, p. 75—77.

la difficulté des premières règles, Pétrarque parvint à sentir les beautés des Poëtes & des Philosophes dont il possédoit le génie. Mais il ne jouit pas long-temps des précieuses leçons de son nouvel ami. Barlaam abandonna une ambassade inutile, & provoqua imprudemment, à son retour en Grèce, le fanatisme des Moines, en tâchant de substituer la lumière de la raison à celle de leur *nombril*. Après une séparation de trois ans, les deux amis se rencontrèrent à la Cour de Naples; mais le généreux écolier renonçant à l'occasion de se perfectionner, obtint pour Barlaam, à force de recommandations, un Evêché dans la Calabre sa patrie (91). Les différentes occupations de

(91) L'Evêché auquel Barlaam se retira, étoit primitivement l'ancien Locri, Sera. Cyriaca, dans le moyen âge, & par corruption Hieracium, Gerace. (Dissertat. Chorographica Italiæ medii Ævi, p. 312.). Le dives opum du temps des Normands fut bientôt réduit à l'indigence, puisque l'église même étoit pauvre : la ville contient cependant encore trois mille habitans (Swinburne, p. 340).

Pétrarque, l'amour, l'amitié, ses correspondances & ses voyages, le laurier qu'il reçut à Rome, & ses nombreuses compositions en vers & en prose, en latin & en italien, le détournèrent de son étude favorite ; & dans un âge avancé il lui resta moins d'espoir que de désir d'apprendre la Langue grecque. Il avoit environ cinquante ans lorsqu'un de ses amis, Ambassadeur de Byzance, également versé dans les deux Langues, lui fit le cadeau d'une copie d'Homère. La réponse de Pétrarque annonce également sa reconnoissance, ses regrets & son éloquence. Après avoir célébré la générosité du donateur & la valeur d'un don qu'il préféroit à des richesses, il continue ainsi : Le présent du » texte original de ce divin Poëte, » source de toute invention, est digne » de vous & de moi : vous avez rempli » votre promesse & satisfait mes désirs. » Mais votre générosité est imparfaite ; » en me donnant Homère il falloit aussi » vous donner vous-même pour guide,

» & m'aider à découvrir, à sentir les
» beautés infinies de l'Iliade & de l'O-
» dyssée. Mais hélas! Homère est muet
» pour moi, je suis sourd pour lui, &
» je ne puis me servir du trésor que je
» possède. J'ai placé le Prince des Poëtes
» à côté de Platon, le Prince des Phi-
» losophes, & je jouis du plaisir de les
» contempler. J'avois déjà tout ce qui a
» été traduit en latin de leurs écrits
» immortels; mais sans en tirer du pro-
» fit, j'éprouve de la satisfaction à les
» voir dépouillés de tout vêtement étran-
» ger. La vue d'Homère m'enchante; &
» quand je tiens dans mes mains ce si-
» lencieux volume, je m'écrie avec un
» soupir: Divin Poëte, avec quelle joie
» j'écouterois tes chants inimitables, si
» la mort d'un ami & l'absence d'un
» autre n'ôtoient pas à mon ouie toute
» sa sensibilité! Mais l'exemple de Caton
» m'encourage, & je ne désespère pas
» encore, puisqu'il ne parvint à la con-

» noissance des Lettres grecques que sur » la fin de sa vie (92)«.

La science à laquelle Plutarque tâchoit en vain d'atteindre ne résista point aux efforts de son ami Bocace (93). Cet ingénieux Ecrivain, qui doit sa célébrité au Décameron & à une centaine de nouvelles licencieuses, peut être considéré à juste titre comme celui qui ranima en Italie l'étude abandonnée de la Langue grecque. Il parvint à retenir auprès de

De Bocace, A. D. 1360, &c.

(92) Je transcrirai un passage de cette Epître de Pétrarque (Famil. IX, 2) : *Donasti Homerum non in alienum sermonem violento alveo derivatum, sed ex ipsis Græci eloquii scatebris, & qualis divino illi profluxit ingenio.... Sine tuâ voce Homerus tuus apud me mutus, immo vero ego apud illum surdus sum. Gaudeo tamen vel adspectû solo, ac sæpe illum amplexus atque suspirans dico : O magne vir, &c.*

(93) Pour la Vie & les Ecrits de Bocace, né en 1313, & mort en 1375, le Lecteur peut consulter Fabricius (Bib. Latin. medii Ævi, t. I, p. 248, &c.), & Tiraboschi (t. V, p. 83 — 439 — 451). Les éditions, les traductions & les imitations de ses Nouvelles ou Contes, sont innombrables. Il eut honte cependant de communiquer à son ami Pétrarque ces bagatelles licencieuses ou peut-être scandaleuses.

lui, en 1360, Léon ou Léonce Pilate, disciple de Barlaam, qui alloit à Avignon. Bocace le logea dans sa maison, lui obtint une pension de la République de Florence, & dévoua tous ses loisirs au premier Professeur Grec qui enseigna cette Langue dans les contrées occidentales de l'Europe. L'extérieur de Léon auroit dégoûté un disciple moins ardent. Enveloppé d'un manteau de Philosophe ou de mendiant, son maintien ignoble, ses cheveux noirs rabattus sur son visage, sa barbe longue & mal-propre, le rendoient presque effrayant. Il étoit d'un caractère inconstant quoique taciturne, & ne réparoit cet extérieur rebutant, lorsqu'il parloit latin, ni par les graces ni même par la clarté de l'élocution. Mais Léon avoit enrichi abondamment son imagination de toute l'érudition des Grecs : également versé dans la Fable & l'Histoire, dans la Grammaire & la Philosophie, il expliqua les Poëmes d'Homère dans les écoles de Florence. Ce

Léonce Pilate, premier Professeur de la Langue grecque à Florence, & dans l'Occident, A. D. 1360—1363.

fut d'après ses instructions que Bocace composa en faveur de son ami Pétrarque une traduction littérale en prose de l'Iliade & de l'Odyssée, dont il est probable que Laurent Valla se servit secrétement pour composer dans le siècle suivant sa version latine. Bocace recueillit dans la conversation de Léon les matériaux de son Traité sur les Dieux du Paganisme, que son siècle regarda comme un prodige d'érudition. L'Auteur le parsema de caractères & de passages grecs pour exciter la surprise & l'admiration de ses contemporains ignorans (94). Les premiers pas de l'instruction sont lents & pénibles; l'Italie entière ne fournit d'abord que dix disciples

(94) Bocace caresse un peu sa vanité : *Ostentationis causâ Græca carmina adscripsi... jure utor meo; meum est hoc decus, mea gloria scilicet inter Etruscos Græcis uti carminibus. Nonne ego fui qui Leontium Pilatum, &c.* (de Genealogia Deorum, l. xv, c. 7). Cet Ouvrage oublié ajourd'hui eut treize ou quatorze éditions.

d'Homère : Rome, Venise & Naples n'ajoutèrent pas un seul nom à cette liste. Mais les Etudians se seroient multipliés & les progrès auroient été rapides, si Léon n'eût pas abandonné au bout de trois ans leur instruction. En passant à Padoue, il s'arrêta quelques jours chez Pétrarque, qui fut aussi mécontent de son insociabilité, qu'étonné de sa vaste érudition. Mécontent des autres & de lui-même, insensible au bonheur dont il pouvoit jouir, Léon ne le voyoit jamais que dans l'éloignement : Thessalien en Italie & Calabrois en Grèce, il méprisoit en présence des Latins leurs mœurs, leur Religion & leur langage, & regretta l'opulence de Venise & le faste de Florence, dès qu'il fut arrivé à Constantinople. Après avoir importuné inutilement ses amis d'Italie de ses lettres & de son repentir, il résolut d'aller lui-même solliciter leur indulgence. Mais à l'entrée du golfe Adriatique, le vaisseau qu'il montoit fut assailli d'une tempête,

& l'infortuné Professeur, qui s'étoit attaché comme Ulisse à un mât, périt frappé de la foudre. Le sensible Pétrarque pleura sa perte ; mais il s'informa soigneusement si quelque copie de Sophocle ou d'Euripide n'étoit point tombée dans les mains de quelque Marinier (95).

Fondation de la Langue grecque en Italie par Manuel Chrisoloras, A. D. 1390—1415.

Malgré le zèle de Pétrarque & les succès de Bocace, la génération suivante se borna d'abord à perfectionner l'éloquence latine; elle abandonna totalement l'érudition grecque, & ce ne fut que vers la fin du treizième siècle que cette étude se renouvela d'une manière durable en Italie (96). Avant d'entrepren-

---

(95) Léonce ou Léon Pilate est suffisamment connu par ce qu'en disent le Docteur Hody (p. 2 — 11) & l'Abbé de Sades (Vie de Pétrarque, t. III, p. 625 — 634 — 670 — 673). L'Abbé de Sades a très-habilement imité le style dramatique & animé de son original.

(96) Le Docteur Hody (p. 54) blâme Léonard Arétin, Guarin, Paul Jove, &c. d'avoir affirmé que les Lettres grecques avoient été restaurées en Italie *post septingentos annos*; comme si, dit-il, elles avoient fleuri jusqu'à la fin du septième siècle. Ces Ecrivains datoient

dre son voyage, Manuel députa des Orateurs aux Souverains de l'Occident, pour émouvoir leur compassion. Parmi ces Envoyés, Emmanuel Chrysoloras (97) est considéré comme le plus illustre par son éloquence & par son rang; on assure que ses ancêtres vinrent de Rome avec le Grand Constantin. Après avoir visité les Cours de France & d'Angleterre, où il obtint quelques contributions & beaucoup de promesses, le Député consentit à faire publiquement les fonctions de Professeur, & Florence eut encore tout l'honneur de ce second succès. Chrysoloras, également versé dans les Langues grecque & latine, mérita les récompenses

---

probablement de la fin de l'Exarchat, & la présence des Militaires & des Magistrats Grecs à Ravenne, devoit avoir conservé en quelque façon l'usage de leur Langue nationale.

(97) Voyez l'article de Manuel ou Emmanuel Chrysoloras, dans Hody (p. 12 — 54) & Tiraboschi (t. VII, p. 113 — 118). La date précise de son arrivée flotte entre les années 1390 & 1400, & n'a d'autre époque sûre que le règne de Boniface IX.

de la République, & ſurpaſſa ſes eſpérances. Des Ecoliers de tout âge & de tous les rangs accoururent à ſon école, & l'un d'eux compoſa une Hiſtoire générale, dans laquelle il rend compte de ſes motifs & de ſes ſuccès. » A cette époque, dit » Léonard Arétin (98), j'étudiois la Juriſ- » prudence; mais entraîné par mon pen- » chant pour les Belles-Lettres, je fis ma » Rhétorique & ma Logique avec quelque » ſuccès. A l'arrivée de Manuel, je ba- » lançai en moi-même ſi j'abandonnerois » l'étude des Loix pour ſaiſir l'occaſion » précieuſe qui ſe préſentoit, & je raiſon-

(98) Cinq ou ſix Citoyens nés à Arezzo ont pris ſucceſſivement le nom d'Arétin; le plus célèbre & le moins digne de l'être vécut dans le ſeizième ſiècle. Léonard Bruni l'Arétin, diſciple de Chryſoloras, ſe diſtingua par la connoiſſance de pluſieurs Langues, & mérita auſſi l'eſtime de ſon ſiècle, comme Orateur & comme Hiſtorien; il fut ſucceſſivement le Secrétaire de quatre Papes, & le Chancelier de la République de Florence, où il mourut, A. D. 1444, âgé de ſoixante-quinze ans (Fabric. Bib. medii Ævi, t. I, p. 190, &c. Tiraboſchi, t. VII, p. 33 — 38).

nai ainsi : » Te livreras-tu à ton goût & à
» l'occasion de le satisfaire ? refuseras-tu
» d'apprendre à converser avec Homère,
» Platon & Démosthènes, avec les Poë-
» tes, les Philosophes & les Orateurs
» que toutes les générations ont reconnus
» pour les grands Maîtres des scien-
» ces ? Il se trouvera toujours un nom-
» bre suffisant de Professeurs du Droit
» civil dans nos Universités ; mais un
» Maître de Langue grecque & un Maî-
» tre comme celui-ci, si on le laisse échap-
» per, on ne le remplacera peut-être
» jamais. Convaincu par ce raisonne-
» ment, je me livrai tout entier à
» Chrysoloras, & mon ardeur étoit si
» vive, que je répétois la nuit dans mes
» songes les leçons que j'avois étudiées
» dans la journée (99) «. Jean de Ravenne,
élève de Pétrarque (100), expliquoit

(99) Voyez le passage d'Arétin. *In Commentario Rerum suo tempore in Italiâ gestarum apud Hodium*, p. 28 — 30.

(100) Pétrarque, qui aimoit ce jeune homme, se plaint souvent de la curiosité trop avide, de l'activité indocile,

dans le même temps les Auteurs Latins à Florence : les Italiens qui illustrèrent leur siècle & leur pays, se formèrent à cette double école, & cette ville devint l'utile Séminaire de l'érudition des Grecs & des Romains (101). L'arrivée de l'Empereur rappela Chrysoloras de son école à la Cour ; mais il enseigna dans la suite à Pavie & à Rome avec le même succès & les mêmes applaudissemens. L'éloquent Grec passa les dix-huit dernières années de sa vie, tantôt comme Envoyé, & tantôt comme Professeur : l'ho-

---

& du penchant à l'orgueil, qui annonçoient le génie & les talens futurs de son disciple (Mém. sur Pétrarque, t. III, p. 700 — 709).

(101) *Hinc Græcæ Latinæque scholæ exortæ sunt, Guarino Philelpho, Leonardo Aretino, Caroloque, ac plerisque aliis tanquam ex equo Trojano prodeuntibus, quorum emulatione multa ingenia deinceps ad laudem excitata sunt* (Platina in Bonifacio IX). Un autre Auteur Italien ajoute les noms de *Paulus Petrus Vergerius, Omnibonus Vincentius, Poggius, Franciscus Barbarus, &c.* Mais je doute qu'une Chronologie exacte accordât à Chrysoloras l'honneur d'avoir formé tous ces savans disciples (Hody, p. 25 — 27, &c.).

norable emploi d'éclairer par ses talens une Nation étrangère, ne lui fit jamais oublier ce qu'il devoit à son Prince & à son pays; Emmanuel Chrysoloras mourut à Constance, où il avoit été député vers le Concile par son Souverain.

Les Grecs en Italie, A. D. 1400—1500.

D'après cet exemple, une foule de Grecs indigens & instruits au moins de leur Langue, se répandirent en Italie. Les habitans de Thessalonique & de Constantinople fuirent loin de la tyrannie des Turcs dans un pays riche & libre, où on les accueillit généreusement. Le Concile fit luire dans Florence la lumière de l'Eglise grecque & du systême de Platon: les fugitifs qui adhéroient à l'union, eurent le double mérite d'abandonner leur patrie non seulement pour la cause du Christianisme, mais plus particulièrement pour celle de la catholicité. Un patriote qui sacrifie son pays & sa conscience aux séductions de la faveur, peut n'être pas dépouillé de toutes les vertus sociales d'un particulier.

Loin de son pays, il est moins exposé aux reproches humilians d'Esclave & d'Apostat, & la considération qu'il acquiert chez des étrangers, peut le rétablir insensiblement dans sa propre estime. Bessarion obtint la pourpre ecclésiastique pour prix de sa docilité, & le Cardinal Grec, Patriarche titulaire de Constantinople, fut considéré à Rome comme le chef & le protecteur de sa Nation (102). Il exerça ses talens dans les légations de Bologne, de Venise, de France & d'Allemagne. Peu s'en fallut qu'un Conclave ne l'élevât sur le trône pontifical (103). Ses honneurs ecclésiastiques illustrèrent

Le Cardinal Bessarion, &c.

(102) Voyez dans Hody l'article de Bessarion (p. 136 — 177), Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, & les autres Grecs que j'ai nommés ou omis, sont cités dans les différens chapitres de ce savant Auteur. Voyez aussi Tiraboschi, dans la première & la seconde partie de son sixième tome.

(103) Les Cardinaux frappèrent à sa porte, mais son Conclaviste refusa d'interrompre l'étude de Bessarion. » Nicolas, lui dit-il lorsqu'il en fut instruit, ton respect » me coûte la tiare & à toi le chapeau «.

son mérite & ses travaux littéraires. Il fit de son palais une école, & dans ses visites au Vatican le Cardinal étoit toujours suivi d'un train nombreux de disciples des deux Nations (104); de Savans fiers de leurs talens & de leur réputation; & leurs écrits, qui croupissent aujourd'hui dans la poussière, furent de quelque utilité à leurs contemporains.

Leur mérite & leurs défauts.

Je n'entreprendrai point de compter tous ceux qui contribuèrent dans le quinzième siècle à restaurer la Littérature grecque. Il suffira de citer avec reconnoissance les noms de Théodore Gaza, de Georges de Trébizonde, de Jean Argyropôle & de Démétrius Chalcondyles, qui enseignèrent leur Langue nationale dans les écoles de Florence & de Rome. Leurs succès égalèrent ceux de Bessarion,

(104) Tels que Georges de Trébizonde, Théodore Gaza Argyropule & Andronic de Thessalonique, Philelphe, le Pogge, Blondus, Nicolas Perrot, Valla, Campanus, Platina, &c. *Viri* (dit Hody avec le zèle d'un disciple) *nullo ævo perituri* (p. 156).

l'objet

l'objet de leur vénération publique & de leur secrète envie. Ces Grammairiens menoient une vie humble & obscure; ils avoient refusé d'entrer dans la carrière lucrative de l'Eglise; leurs mœurs & leurs vêtemens les séquestroient de la société; & puisque le mérite de l'érudition leur suffisoit, ils devoient aussi se contenter de sa récompense. Jean Lascaris (105) mérite une exception. Son affabilité, son éloquence & sa naissance illustre recommandèrent à la Cour de France un descendant des Empereurs : on l'employa alternativement dans la même ville, comme Professeur & comme Négociateur. Par ambition ou par reconnoissance, ils

---

(105) Il étoit né avant la prise de Constantinople, & poussa sa brillante carrière jusqu'en 1535. Léon X & François I furent ses illustres patrons. Il fonda par leur secours les colléges grecs de Rome & de Paris (Hody, p. 247 — 275). Lascaris laissa en France de la postérité; mais les Comtes de Vintimille n'ont d'autre droit à son nom, qu'une alliance douteuse avec la fille de l'Empereur Grec, dans le treizième siècle (Ducange, Fam. Byzant. p. 224 — 230).

cultivèrent l'étude de la Langue latine, & quelques-uns acquirent en peu de temps la facilité d'écrire & de parler une Langue étrangère avec élégance. Mais ils ne dépouillèrent jamais la vanité nationale. Leurs louanges ou au moins leur admiration étoit réservée exclusivement aux Ecrivains de leur pays, aux talens desquels ils dévoient leur réputation & leur subsistance. Ils trahirent quelquefois leur mépris par des critiques ou plutôt des Satires de Virgile & de Cicéron (106). Ces habiles Maîtres durent leur supériorité à la pratique habituelle d'une Langue vivante; & leurs premiers disciples ne pouvoient plus discerner combien ils avoient dégénéré de la science & même

---

(106) François Floridus a conservé & réfuté deux épigrammes contre Virgile & Cicéron, & traite l'Auteur de *Graculus ineptus & impudens* (Hody, p. 274). Un Critique Anglois a accusé de nos jours l'Enéide de contenir *multa languida, nugatoria, spiritu & majestate carminis heroici defecta*, & beaucoup de vers que lui Jérémie Markland auroit rougi d'avouer lui appartenir (Præfat. ad Statii Sylvas, p. 21, 22).

de la pratique de leurs ancêtres. La génération suivante proscrivit dans les écoles la prononciation vicieuse (107) qu'ils y avoient introduite. Ils ne connoissoient point la valeur des accens grecs, qui faisoient de la prononciation attique une harmonie musicale. Ces accens n'étoient à leurs yeux, comme aux nôtres, que des marques inutiles en prose & gênantes dans la Poésie. Ils possédoient les véritables

(107) Emmanuel Chrysoloras & ses collègues ont été accusés d'ignorance, d'envie & d'avarice (Sylloge, &c. t. II, p. 235). Les Grecs modernes prononcent le β comme un v consonne, & confondent les trois voyelles (η ι υ) & plusieurs diphtongues. Telle étoit la prononciation commune & vicieuse que l'opiniâtre Gardiner maintint dans l'Université de Cambrigde, par des statuts sévères. Le monosyllabe βη représentoit à une oreille attique le bêlement d'un mouton. On trouvera les traités des Savans qui rectifièrent la prononciation, & particulièrement d'Erasme, dans le Sylloge d'Havercamp (2 v. in-octavo, Lugd. Bat. 1736 — 1740). Mais il est difficile de peindre des sons par des mots; & en renvoyant à l'usage moderne, ils ne peuvent respectivement se faire entendre que de leurs compatriotes. Nous observerons qu'Erasme a donné son approbation à notre prononciation du (θ, th.). Erasme (t. II, p. 130).

principes de la Grammaire ; les précieux fragmens d'Apollonius & d'Herodien furent fondus dans leurs leçons ; & leurs Traités de la Syntaxe & des étymologies sont encore aujourd'hui d'un grand secours aux Etudians. Lorsque les bibliothèques de Byzance furent détruites, chaque fugitif saisit un fragment du trésor, une copie de quelque Auteur, dont nous leur devons l'existence. Ils en multiplièrent laborieusement les copies, corrigèrent le texte, & y ajoutèrent leurs interprétations ou celles des anciens Commentateurs. Les Latins connurent le sens littéral, mais non pas l'esprit des Auteurs classiques de la Grèce. Les beautés du style disparoissent dans une traduction. Mais Théodore Gaza eut le bon esprit de choisir les solides ouvrages de Théophraste & d'Aristote. Leurs Histoires naturelles des plantes & des animaux ouvrirent un champ vaste à la théorie & aux expériences.

Philosophie Platonique.

On poursuivit cependant toujours par préférence les vaines illusions de la Métaphysique. Un Grec estimable ressuscita en

Italie le génie de Platon, condamné à l'oubli depuis long-temps (108), & l'enſeigna dans le palais des Médicis. Son élégante philoſophie pouvoit être de quelque avantage dans un temps où le Concile de Florence ne s'occupoit que de querelles théologiques. Son ſtyle eſt un précieux modèle de la pureté du dialecte attique; il adapte ſouvent ſes plus ſublimes penſées au ton familier de la converſation, & les enrichit quelquefois de tout l'art de l'Eloquence & de la Poéſie. Les Dialogues de ce grand homme préſentent un tableau dramatique de la vie & de la mort d'un Sage; & quand il daigne deſcendre des cieux, ſon ſyſtême moral imprime dans l'ame l'amour de la vérité, de la patrie & de l'humanité. Socrate recommanda

(108) Georges Gemiſtus, qui a compoſé de volumineux ouvrages ſur différens ſujets : il fut le Maître de Beſſarion & de tous les Plantoniſtes de ſon ſiècle. Dans ſa vieilleſſe, Georges viſita l'Italie, & retourna promptement mourir dans le Péloponnèſe. Voyez une curieuſe Diatribe de Leo Allatius de Georgiis, dans Fabricius (Bibliot. Græc. t. x, p. 739 — 756).

le doute & l'examen par ses préceptes & son exemple ; & l'enthousiasme des Platonistes, qui adoroient aveuglément les visions & les erreurs de leur divin Maître, pouvoit servir à corriger la méthode sèche & dogmatique de l'école péripathétique. Aristote & Platon avoient un mérite si égal, quoique leurs sentimens fussent très-opposés, qu'on trouveroit en les balançant la matière d'une controverse interminable. Ces deux Sectes divisèrent les Grecs modernes qui combattirent sous l'étendard de leurs Chefs avec moins d'intelligence que d'obstination ; & les fugitifs de Constantinople choisirent Rome pour leur nouveau champ de bataille. Mais les Grammairiens mêlèrent bientôt la haine & les injures personnelles à cette contestation philosophique ; & Bessarion, quoique partisan zélé de Platon, soutint l'honneur national en interposant les avis & l'autorité d'un médiateur. Les Académiciens enseignoient leur doctrine dans les jardins

des Médicis; mais cette société philosophique fut bientôt détruite; Platon fit encore les plaisirs du cabinet, mais son puissant rival resta seul l'oracle de l'Ecole & de l'Eglise (109).

J'ai représenté impartialement le mérite littéraire des Grecs, que l'ardeur des Latins seconda & surpassa peut-être. Un grand nombre de petits Etats indépendans partageoient l'Italie ; les Princes & les Républiques se disputoient alors l'honneur d'encourager & de récompenser la Littérature. Nicolas V (110), dont le mérite fut infiniment supérieur à sa réputation, se tira, par son érudition & L'émulation & les progrès des Latins. Nicolas V, A. D. 1447-1455.

(109) Boivin (Mém. de l'Acad. des Inscript. t. II, p. 715 — 729) & Tiraboschi (t. VI, part. I, p. 259 — 288) ont éclairci l'état de la Philosophie platonique en Italie.

(110) Voyez la Vie de Nicolas V, par deux Auteurs contemporains, Janottus Manettus (t. III, part. II, p. 905 962) & Vespasien de Florence (t. XXV, p. 267 — 290), dans la Collection de Muratori. Consultez Tiraboschi (t. VI, p. 1 — 46, 51 — 109) & Hody, aux articles de Théodore Gaza, de Georges de Trébizonde, &c.

ses vertus, de l'obscurité où l'avoit placé sa naissance. Le caractère de l'homme l'emporta toujours sur l'intérêt du Pape, & Nicolas aiguisa de ses propres mains les armes dont on se servit bientôt pour attaquer l'Eglise Romaine (111). Lié d'amitié avec les principaux Savans de son siècle, il devint leur protecteur. Telle étoit la rare simplicité de ses mœurs, qu'on n'y apperçut aucun changement après son exaltation. Lorsqu'il pressoit d'accepter un présent, il l'offroit moins comme une mesure du mérite que comme une marque de son affection ; & lorsque la modestie hésitoit à profiter de sa faveur ; » Prenez, disoit-il, vous n'aurez » pas toujours un Nicolas parmi vous «. L'influence du Saint Siége se répandit

(111) Le Lord Bolinbroke observe avec autant d'esprit que de justesse, que les Papes furent, à cet égard, moins politiques que le Muphti, & qu'ils rompirent eux-mêmes le talisman qui enchaînoit depuis si long-temps le genre humain (Lettres sur l'Etude de l'Histoire, l. VI, p. 165, 166, Edit. in-octavo, 1779).

dans toute la chrétienté, & le vertueux Pontife en profita plus pour acquérir des livres que des bénéfices. Il fit chercher dans les ruines des bibliothèques de Constantinople & dans tous les monastères de l'Allemagne & de la Grande-Bretagne, les anciens manuscrits de l'antiquité, dont il faisoit tirer des copies exactes lorsqu'on refusoit de lui vendre l'original. Le Vatican, ancien dépôt des Bulles & des Légendes, se remplit d'un mobilier plus intéressant; & dans les huit années d'un règne malheureusement bien court, Nicolas parvint à composer une bibliothèque de cinq mille volumes; c'est à sa libéralité que le Monde latin fut redevable des traductions de Xenophon, Diodore, Polybe, Thucidides, Hérodote & Appien; de la Géographie de Strabon, de l'Iliade, des plus précieux ouvrages de Platon, d'Aristote, de Ptolémée, de Théophraste, & des Pères de l'Eglise grecque. Un Marchand de Florence, qui gouvernoit la République sans titre &

sans armes, imita l'exemple du Pontife Romain. Cosme de Médicis (112) fut la tige d'une suite de Princes; son nom & son siècle sont presque synonymes à *la* restauration des sciences. A un crédit immense il ajoùta l'éclat de la renommée; ses richesses furent consacrées à l'avantage du genre humain; ses correspondances s'étendoient du Caire à Londres, & le même vaisseau lui rapportoit souvent des livres grecs & des épiceries de l'Inde. Le génie & l'éducation de son petit-fils Laurent en firent non seulement le protecteur, mais un membre & un juge de la Littérature. Il soulagea les pauvres & récompensa le mérite; l'Académie platonique faisoit le charme de ses loisirs; il encouragea l'émulation de Démétrius

Cosme & Laurent de Médicis, A. D. 1428 — 1492.

(112) Voyez l'Histoire de Cosme & de Laurent de Médicie, dans Tiraboschi (t. VI, p. 1, l. 1, c. 2). Il fait un grand éloge d'Adolphe d'Aragon, Roi de Naples, des Ducs de Milan, Ferrare, Urbin, &c. La République de Venise est celle qui a le moins de droits à la reconnoissance des Savans.

Chalcondyles & d'Ange Politien; & Jean Lascaris, son zélé Missionnaire, rapporta de l'Orient deux cents manuscrits, dont quatre-vingts étoient inconnus alors aux bibliothèques de l'Europe (113). Le même esprit anima toute l'Italie, & les progrès des Nations payèrent les Princes de leur libéralité. Les Latins se réservèrent la propriété exclusive de leur propre Littérature; & ces disciples de la Grèce devinrent bientôt capables de transmettre & de perfectionner les leçons qu'ils avoient reçues. L'émigration cessa après une courte succession de Maîtres étrangers; mais le langage de la Grèce s'étoit répandu au delà des Alpes, & les Etudians de France,

(113) Tiraboschi (t. VI, part. I, p. 104), extrait de la Préface de Jean Lascaris à l'Anthologie, imprimé à Florence en 1494. *Latebant*, (dit Alde dans sa Préface aux Orateurs Grecs, ap. Hodium, p. 149) *in Atho Thracia monte; eas Lascaris..... in Italiam reportavit. Miserat enim ipsum Laurentius ille Medices in Graciam ad inquirendos simul & quantovis emendos pretio bonos libros.* Il est assez digne de remarque que le Sultan Bajazet II facilita cette recherche.

d'Allemagne & d'Angleterre (114) propagèrent dans leur patrie l'instruction qu'ils avoient reçue dans les écoles de Rome & de Florence (115). L'art & l'industrie sont également susceptibles de perfectionner les productions de la terre & celles de l'esprit : les Auteurs Grecs, oubliés sur les bords de l'Ilissus, ont été embellis sur ceux de l'Elbe & de la Tamise ; Bessarion ou Gaza auroient pu porter envie à la supériorité des Barbares ; ils auroient admiré l'exactitude de Budé, l'abondance

(114) Grocyn, Linacer & Latimer, qui avoient étudié à Florence, sous Démétrius Chalcondyles, introduisirent la Langue grecque dans l'Université d'Oxford, dans les dernières années du quinzième siècle. Voyez la Vie curieuse d'Erasme, composée par le Docteur Knight ; quoi qu'un zélé champion de l'Académie, il est forcé d'avouer qu'Erasme apprit à Oxford le grec, qu'il enseigna à Cambridge.

(115) Les Italiens désiroient se réserver le monopole de l'instruction grecque. Lorsqu'Alde fut sur le point de publier ses Commentaires sur Sophocles & Euripide : *Cave*, lui dirent-ils, *cave hoc facias, ne Barbari istis adjuti, domi maneant ; & pauciores in Italiam ventitent* (Docteur Knight, dans sa Vie d'Erasme, p. 365, Extrait de Beatus Rhenanus).

d'Etienne, l'érudition de Scaliger, le goût d'Erasme, le discernement de Reiske ou de Bentley. L'invention de la presse fut un avantage accidentel, mais Alde Manuce & ses successeurs employèrent cet art précieux à perpétuer & multiplier les ouvrages de l'antiquité (118). Un seul manuscrit apporté de la Grèce produisoit dix mille copies, toutes plus belles que l'original. Sous cette forme, Homère & Platon liroient leurs propres ouvrages avec plus de satisfaction, & leurs anciens

---

(116) La presse d'Alde Manuce, Romain, fut établie à Venise vers l'année 1494. Il imprima au delà de soixante ouvrages volumineux de Littérature grecque, dont la plupart étoient encore en manuscrits, outre plusieurs Traités de différens Auteurs, dont il fit successivement jusqu'à quatre éditions (Fabric. Bibliot. Græc. t. XIII, p. 605, &c.). Sa gloire ne doit pas cependant nous faire oublier que le premier livre grec, la Grammaire de Constantin Lascaris, fut imprimée à Milan en 1476; & que l'Homère imprimé à Florence en 1488, fut enrichi de tout l'art de la typographie. Voyez les Annales Typographiques de Mattaire, & la Bibliographie instructive de Debure, Imprimeur & Libraire de Paris, distingué par son érudition & par son mérite personnel.

Commentateurs ne peuvent pas comparer leurs travaux à ceux des Editeurs modernes.

Usage & abus de l'ancienne érudition.

Avant la renaissance de la Littérature classique, les Peuples de l'Europe étoient plongés dans la plus épaisse ignorance, & leur jargon barbare annonçoit la grossièreté de leurs mœurs. Ceux qui étudièrent les idiomes de Rome & de la Grèce, se trouvèrent transplantés dans un nouveau monde de sciences & de lumières. Ils se familiarisèrent avec les Nations policées, avec le langage sublime de l'éloquence & de la raison. Une telle société devoit nécessairement élever l'ame & perfectionnet le goût des modernes: on auroit cependant pensé, d'après les premiers essais, que l'étude des anciens avoit plutôt arrêté que précipité l'essor du génie. L'esprit de l'imitation tient toujours un peu de l'esclavage, & les premiers disciples des Romains & des Grecs ne sembloient appartenir ni à leur pays ni à leur siècle. L'étude des anciens

auroit pu perfectionner l'état présent de la société; mais les Critiques & les Métaphisiciens suivoient servilement l'autorité d'Aristote; les Poëtes, les Historiens & les Orateurs répétoient orgueilleusement les pensées & les expressions du siècle d'Auguste; ils observoient les ouvrages de la nature avec les yeux de Pline & de Théophraste, & quelques-uns d'eux rendoient secrétement hommage aux Dieux d'Homère & de Platon (117). Une foule d'imitateurs Latins

(117) Je choisirai trois exemples frappans de cet enthousiasme classique. 1°. Au Synode de Florence, Gemistus Pletho dit à Georges de Trébizonde, dans une conversation familière, que toutes les Nations renonceroient bientôt à l'Evangile & à l'Alcoran, pour embrasser une Religion ressemblante à celle des Gentils (Leo Allatius, apud Fabricium, t. x, p. 751). 2°. Paul II persécuta l'Académie romaine, fondée par Pomponius Lætus; & les principaux Membres furent accusés d'hérésie, d'impiété & de paganisme (Tiraboschi, t. vi, part. 1, p. 81, 82). 3°. Dans le siècle suivant, des Etudians & des Poëtes célébrèrent en France la fête de Bacchus, & immolèrent, dit-on, un bouc en réjouissance des succès que Jodelle avoit obtenus par sa Tragédie de Cléopatre

parurent dans le siècle qui suivit la mort de Pétrarque & de Bocace. Mais on citeroit difficilement dans ce siècle la découverte d'une science, un ouvrage d'invention ou d'éloquence dans la Langue (118) nationale. Mais lorsque ce précieux engrais eut suffisamment fertilisé le sol, la végétation fit des progrès rapides; les idiomes modernes se perfectionnèrent; les Auteurs classiques de Rome & d'Athènes inspirèrent le goût & l'émulation; l'Italie & ensuite la France & l'Angleterre abandonnèrent les séduisantes fictions de la Poésie pour se livrer aux spéculations & aux expériences de la Philosophie. Le génie aidé des circonstances peut quelquefois luire pré-

(Dictionnaire de Bayle, art. JODELLE; Fontenelle, t. III, p. 56 — 61). Il est probable qu'on a mal à propos confondu un jeu d'Ecoliers avec une impiété sérieuse.

(118) Bocace mourut dans l'année 1375; & nous ne pouvons pas supposer que Louis Pulci composa son Morgante Maggiore, & Boyardo son Orlando Inamorato avant l'année 1480 (Tiraboschi, t. VI, part. II, p. 174 — 177).

maturément;

maturément; mais l'éducation d'un Peuple ou d'un individu exige indispensablement qu'on exerce sa mémoire avant de mettre en mouvement les ressorts de sa raison ou de son imagination, & ce n'est qu'après les avoir imités long-temps que l'Artiste parvient à égaler & quelquefois à surpasser ses modèles.

Fin du dix-septième Volume.



TABLE

Des Matières contenues dans ce dix-septième Volume.

Fin de la Table des Matières.

